BnF Gallica

Les victimes de Paris / par Jules Claretie

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Claretie, Jules (1840-1913). Auteur du texte. Les victimes de Paris / par Jules Claretie. 1864.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

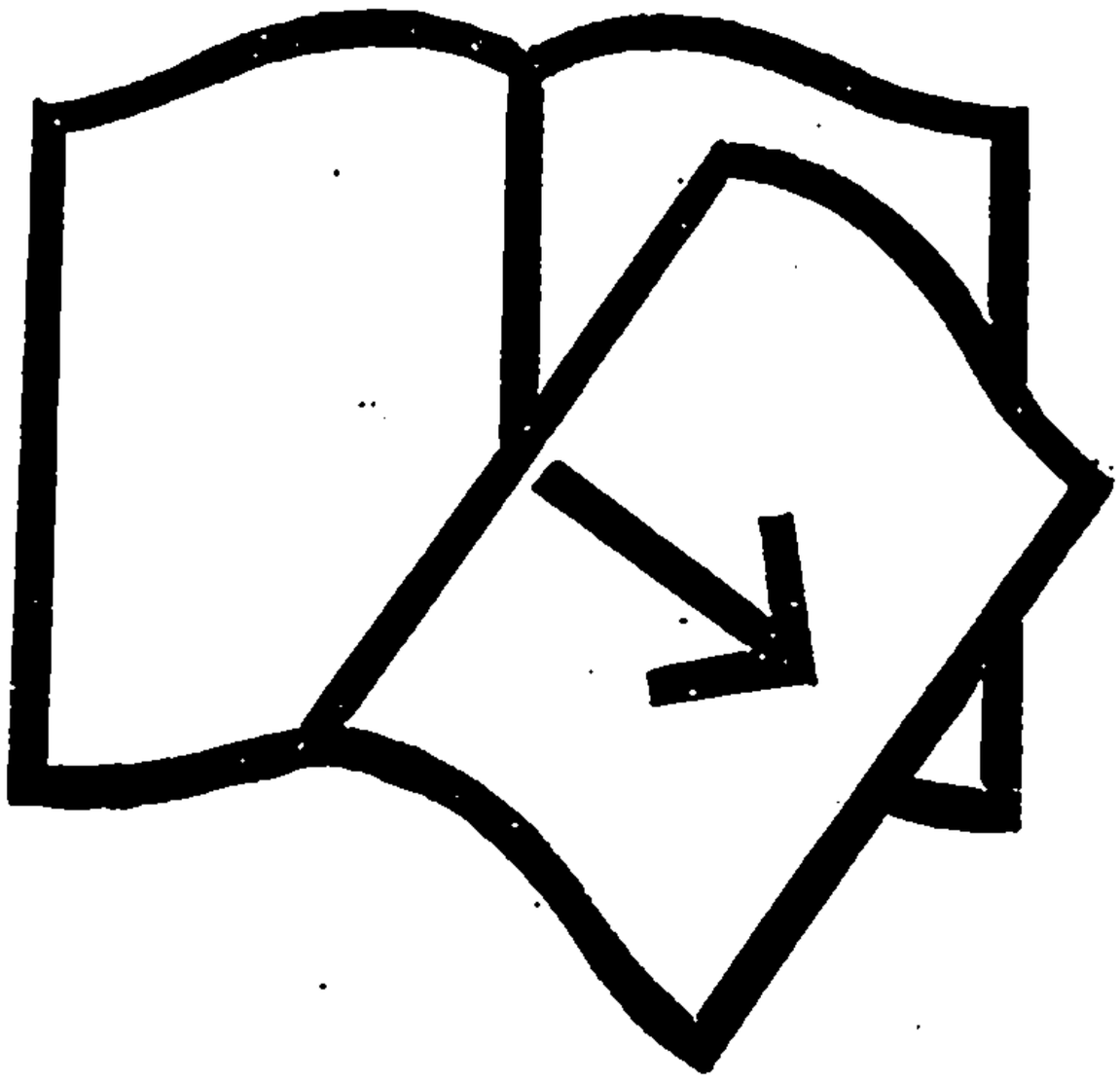
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

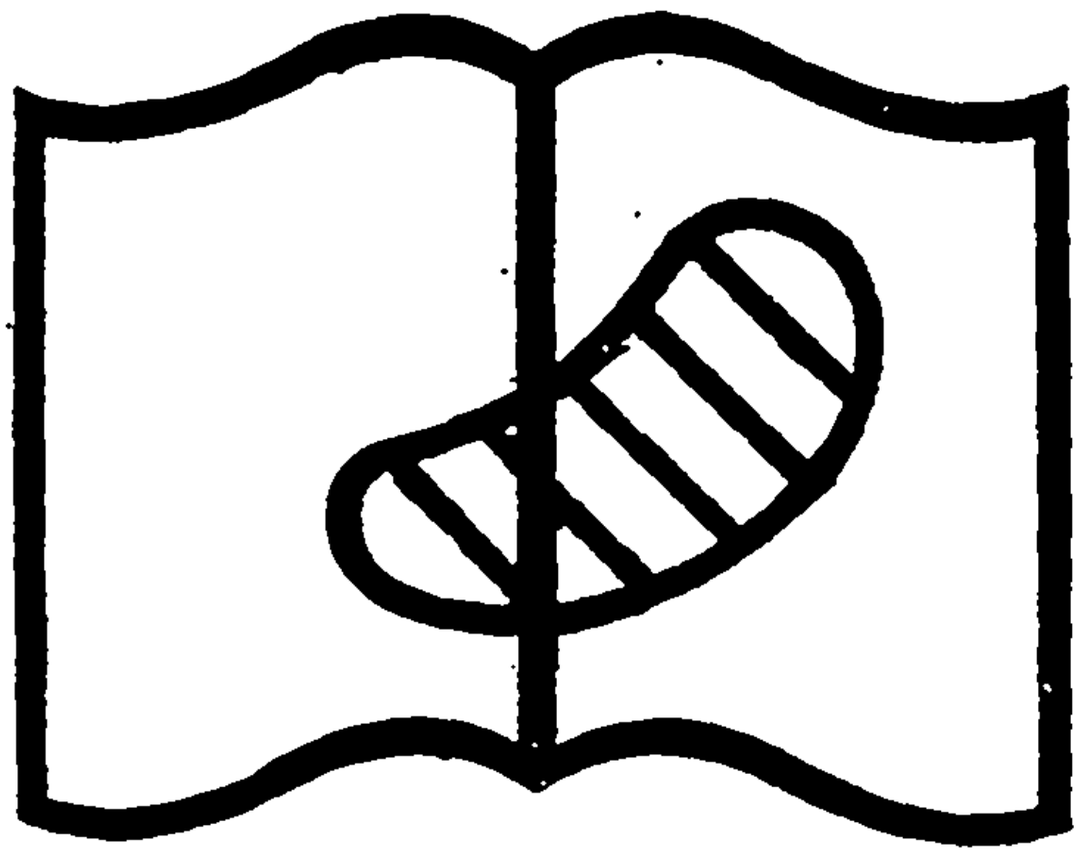
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Couvertures supérieure et inférieure
manquantes

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Illisibilité partielle

VALABLE POUR TOUT OU PARTIE DU DOCUMENT REPRODUIT

LES VICTIMES

DE PARIS

- 2

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Les Ornières de la Vie, 1 vol.

Pierrille, histoire de village, 1 vol.

Une Drôlesse, 1 vol.

La Fontaine et M. de Lamartine, conférence faite le 3 mai 1864 aux Entretiens de la rue de la Paix, 1 brochure in-8°.

EN PRÉPARATION :

Les Artistes contemporains.

Les Femmes de proie.

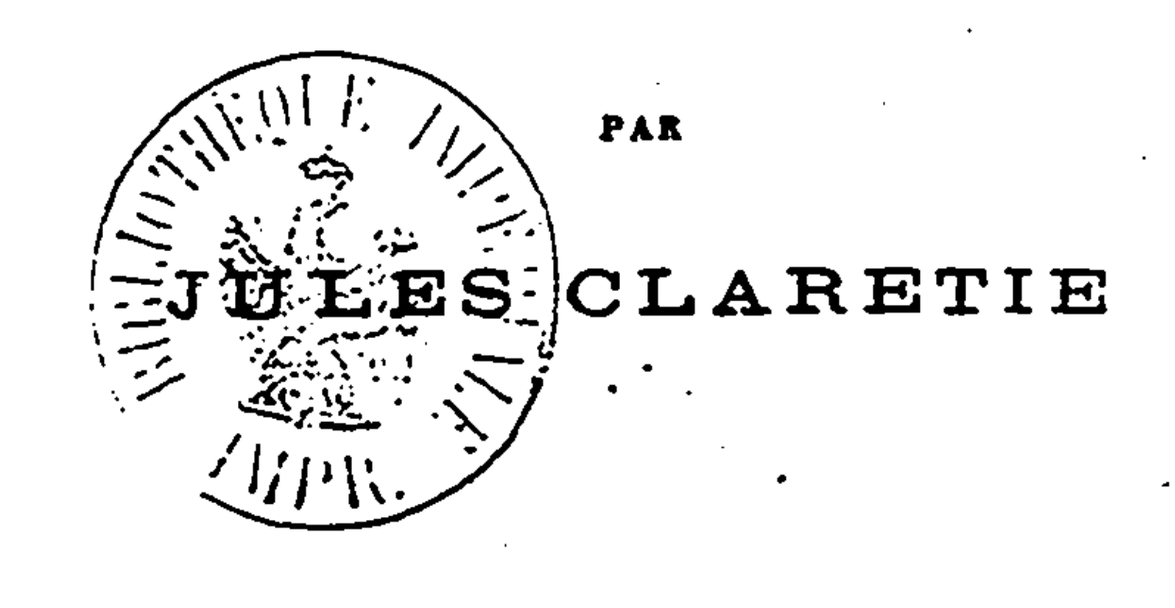
Les Diables bleus, Contes à la tante Fontette.

Littérateurs et Journalistes.

Paris. Imp. de L. Tinterlin et C°, rue Neuve-des-Bons Enfants, 3.

LES VICTIMES

DE PARIS



PAR

JULES CLARETIE

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1864
Tous droits réservés

92141

A MON PÈRE

PRÉFACE

J'adore les préfaces. En toutes choses, ce que j'aime surtout c'est le commencement. La belle chose qu'une aurore ! Et croirait-on qu'elle puisse précéder un temps affreux — *un temps de chien*, dirait Musset. Mais tout le monde n'est pas de mon avis et la véritable préface de ce recueil de nouvelles, je l'ai rejetée aux dernières pages — afin qu'on ne la lise pas. Je veux la garder pour moi seul.

Le titre du présent volume indique suffisamment ce que j'ai essayé de peindre ; peut-être paraîtra-t-il un peu ambitieux. Je n'ai pas la prétention d'avoir montré toutes les victimes de Paris, mais il faut savoir se borner. Entre tous les papillons qui voltigent, avec leurs mouvements saccadés, autour de la flamme qui les attire pour les consumer, j'en ai choisi quelques-uns et les ai piqués, comme j'ai pu, sur ma planche d'entomologiste. Hélas ! il y a tant d'espèces d'insectes et tant de papillons !

De tous les individus de la même famille je n'ai pu donner le portrait.... Ai-je dit *portrait ?* Mettons profil. C'est peut-être encore beaucoup pour ces croquis.

J. C.

Juin 1864.

LES

VICTIMES DE PARIS

GILBERT

Prosper Duchemin, le journaliste, rencontra un soir, dans je ne sais quel petit théâtre, un peintre de talent, Gilbert Leroy, dont il avait été l'intime ami autrefois, — il y avait dix ans de cela — au collége Charlemagne. Gilbert paraissait triste, préoccupé, soucieux et regardait la scène avec cette expression vague qui n'est pas un regard. Prosper alla à lui, s'assit à ses côtés dans un fauteuil vide, lui frappant sur l'épaule et lui tendant la main :

— Eh! bien, dit-il, comment vas-tu?

Gilbert tourna vivement la tête vers son ancien camarade, et, le reconnaissant, laissa échapper une exclamation de satisfaction assez bruyante.

Ils s'étaient beaucoup aimés autrefois. Les circonstances avaient voulu que chacun suivît, pendant plusieurs années, une route différente, mais il existait entre eux le germe fécond d'une amitié sincère qui devait refleurir au soleil de la première rencontre. L'un et l'autre paraissaient fort heureux de se revoir. Le visage attristé de Gilbert s'était subitement illuminé, et la figure ordinairement sarcastique de Prosper avait pris une expression de joie sans nuage. Les plus heureux de ce monde éprouvent je ne sais quelle félicité à remonter vers le passé.

— Nous devons avoir beaucoup de choses à nous dire, fit Prosper. Si le vaudeville ne t'intéresse pas trop, viens au foyer!

Ils se levèrent, sortirent au milieu d'un rondeau chanté par la prima donna qui leur lança un regard courroucé, et cinq minutes après, la main dans la main, ils lâchaient la bride à leurs propos.

Prosper Duchemin était déjà connu de ce *tout*

Paris qui ne remplirait pas une rue de Paris : il n'avait pas à expliquer ce qu'il était. Il avait déjà conquis le droit de répondre à toutes les interrogations par une carte de visite. Jeune encore, il s'éait ouvert une place dans la mêlée turbulente; on avait lu ses articles charmants, de fines causeries dans les journaux, on les relisait en volumes; on attendait avec impatience un ou deux romans qu'il annonçait; il faisait dans un grand journal un feuilleton de critique théâtrale; il était assez conciliant pour être aimable, assez caustique pour être respecté, assez soigneux de son honneur pour être honoré.

— En fin de compte, dit Gilbert, tu es heureux?

— Si le bonheur consiste à suivre le steeple-chase de la vie parisienne, à goûter à toutes les primeurs, à celles de la littérature et de l'art comme à celles du scandale et des coulisses, à se laisser emporter par le tourbillon, à couper un des premiers le livre nouveau, à juger avant l'épreuve le drame récent ou la comédie nouvelle, à prévoir le dénouement de tous les romans qu'on met au théâtre ou à connaître le secret de tous ceux qui se

jouent sur l'asphalte, à tutoyer mes confrères et à saluer vingt personnes dans une heure sur le boulevard, certes à n'en pas douter, mon ami, je suis le plus heureux des hommes! Mais — voici le *mais* qui surgit en toutes choses comme le diable ébouriffé des boîtes à malice — j'avais rêvé, et il n'y a pas si longtemps de cela, une autre existence, moins brillante, plus sévère; moins active, plus réfléchie; moins emportée, plus grave; moins tourmentée, plus sereine; moins joyeuse, plus utile. J'étais sans doute bien ambitieux; mais à l'avenir que j'interrogeais par avance, je demandais une vie d'épreuves et de luttes; je voulais ma route dure et longue, je la voulais semée d'épines, aride, exténuante, car les heureux, vois-tu, ce sont ceux à qui tout d'abord la fortune n'a point souri. On ne doit pas à vingt-sept ans ne plus rien espérer de son état, et j'ai atteint à la fois plus que je ne voulais atteindre et moins que je n'ambitionnais. Il y a des écrivains déterminés qui entrent dans la carrière comme le mineur dans la galerie qu'il creuse; il y en a d'autres qui s'y précipitent tête haute comme le triomphateur dans une ville conquise. Les premiers,

Gilbert, je les honore et je les envie; je me contente de plaindre les autres! Ils ont trouvé dès l'abord le succès facile, la route ouverte, aplanie, fleurie; un article est fait, il réussit — un second article, même succès. Tout succès se résout en argent. On a la fumée d'une renommée étincelante mais vaine; on recueille partout des sourires approbateurs; on se classe décidément parmi les gens d'esprit. Mais l'esprit ne vivifie pas toujours; aussi bien que la lettre il épuise, il tue. Cependant, les mineurs, les piocheurs, les sentinelles perdues, creusent halètent, travaillent, cherchent, trouvent et passent fièrement dans leur médiocrité laborieuse et, sainte à côté de leurs élégants émules qui résolvent toutes les questions, politiques, morales, religieuses par des traits d'esprit, par des *mots!*

— Pardieu! s'écria Gilbert, mais c'est la satire du journal spirituel que tu fais là!

— Ne le dis pas à mon rédacteur en chef, répondit Prosper. Mais, tu le vois, ce chroniqueur charmant, élégant, qui n'a pas trop de vingt-quatre heures par jour pour tout voir, tout entendre, tout deviner, ce glorieux invité des salons est un paria

tout comme un autre. Il a sa mélancolie, lui aussi, et je l'en félicite. C'est ce beau courroux qui m'arrachera à ma vie facile d'écrivain au jour le jour. J'ai mon idéal, que diable, moi aussi, et ma foi politique ne consiste pas spécialement à croire qu'un écrivain a été mis au monde pour parler des bals de madame A..., des soirées de madame B... ou du théâtre de société de la princesse Trois-Étoiles. Qui sera bien étonné, plus tard, lorsque je jetterai à la tête des gens, au lieu de légers articles, de bons gros articles politiques, tout aussi lourds que ceux des autres? — Mes lecteurs diront-ils que j'ai du poids? fit Prosper en riant. Bast! vingt-sept ans rien n'est perdu! J'ai foi en mon étoile — et j'attends...

— Qu'attends-tu?

— L'arrivée d'une associée sans laquelle en ce monde rien n'est possible : l'Occasion. Elle viendra, j'en suis sûr, mais sa marche est lente et, pour continuer ma métaphore mythologique, elle n'arrive qu'avec le temps. Mais, çà, voyons, Gilbert, tu me laisses pérorer, tu m'interromps à peine, tu ne me parles pas de toi, et je ne suis pas venu ici pour te conter ma pauvre histoire.

— Moi, fit Gilbert en hochant la tête, je n'ai rien à dire. Mon histoire? Je n'ai pas d'histoire. On prétend aussi que cet état négatif est le bonheur, je ne crois pas! dit-il avec amertume.

Prosper regardait le front large et déjà ridé du jeune homme, ses grands yeux rêveurs enfoncés dans leurs orbites, son nez droit et fin, sa bouche pensive tirée vers le bas par les plis de la mélancolie, et il devinait sous cette pâleur, sous ce calme apparent, tout un monde de souffrances. Gilbert lui avait demandé s'il était heureux. Il demanda à Gilbert : — Es-tu malheureux?

— Profondément, dit Gilbert.

— Je suis ton ami, dit Prosper gravement.

— Aussi bien, tu vas tout savoir. *Tout*, ce n'est pas bien long. Mes douleurs à moi sont des douleurs paisibles dont l'aiguillon s'émousserait sur un cœur fort. Je suis faible, désarmé. Ne crois-tu pas qu'il y ait des fenêtres percées sur l'âme de quelques hommes? Invisibles pour les yeux du corps, elles apparaissent toutes grandes aux yeux de l'esprit. Et malheur si elles trahissent une faiblesse! Le cœur laissé à nu est aussitôt

déchiré, lacéré, en lambeaux. M'as-tu compris?

— Au collége, si je m'en souviens, dit Prosper, pendant que nous courions de côté et d'autre, bruyamment, brusquement, tu demeurais dans ton coin, tu te promenais seul ou tu t'asseyais sous les acacias, près de l'étude. Et tu n'écoutais pas nos cris, tu ne voyais pas nos jeux, tu rêvais! Mon pauvre Gilbert, pendant que le monde s'agite et gronde autour de toi, dans cette bagarre de la vie, qui n'est plus une récréation mais une bataille, est-ce que tu rêverais toujours?

—Eh! bien, oui, dit Gilbert, c'est le rêve qui me tue! Je vais, je cherche — quoi? — Je ne sais, — des ombres : la gloire, l'amour — des chimères. Je crois à tout, et cependant tant de déceptions éprouvées déjà m'ont meurtri; que d'illusions n'ai-je pas laissées sur le carreau! Je ne sais si tu penses comme moi, Prosper, mais la vie est triste. Ne crains rien, je ne déclame point, mais je souffre et je le dis. Je trouve que la tâche est âpre aux natures timides, discrètes, songeuses comme la mienne. Leur indécision, leur hésitation est prise pour de l'ignorance; quelle confiance aura-t-on dans un homme

qui connaît sa faiblesse et la redoute? Les imbéciles! comme si ce roseau ne bravait pas les tempêtes! De tout temps, dès l'enfance, j'ai été sérieux, attristé; au foyer paternel, où j'ai trouvé tant d'amour, j'ai rencontré tant de larmes! Mon père ne m'aimait pas, et il a survécu à ma mère qui m'adorait. Si je l'avais conservée auprès de moi, peut-être aurais-je trouvé en elle cette force irrésistible qui me manque. C'est dans le cœur de la mère qu'il faut chercher le secret de l'âme du fils. Mon père m'avait mis au collége; c'était une autre espèce d'abandon. Il s'inquiétait bien peu de moi, me faisait sortir rarement; il m'appelait *monsieur* et je lui disais *vous*. Pourquoi ne m'aimait-il pas? Je n'en sais rien. Tu te souviens du jour où nous sortîmes du collége. Tu étais fier, joyeux, ivre; moi, je marchais lentement, tout courbé! En ce collége que je quittais, je laissais tant de souvenirs, de rêveries, d'amères larmes. J'y avais trouvé tant de fois un abri où lire quelque livre fvori, une allée où songer, un coin où pleurer dans l'ombre! La ville où j'entrais me donnerait-elle ce que le grand bâtiment noir m'avait donné? Le soir, lorsque je me couchai

dans la chambre que m'avait fait préparer mon père, je poussai un soupir, regrettant le lit étroit dans le long dortoir, et le dur oreiller qui avait étouffé mes sanglots ou mes soupirs d'adolescent.

« Le lendemain, mon père me fit appeler. Il me demanda ce que je comptais faire. D'abord je ne compris pas, mais il répéta sa demande, et je vis qu'il me fallait maintenant choisir un état. « Nous ne sommes pas riches, me dit mon père. Votre mère ne vous a rien laissé, et ma place de chef de bureau n'est pas une fortune. Quelle carrière voulez-vous suivre, Gilbert ? » J'avais mon idéal, moi aussi. Tout enfant, ma mère m'avait appris à dessiner, puis à peindre. Mes grandes joies, c'était alors de regarder, sur ses genoux, les gravures d'un immense album dont elle tournait les feuillets en m'embrassant à chaque eau-forte de Callot — des chefs-d'œuvre que j'appelais des *images*. Lorsque, plus âgé, on me laissait sortir dans Paris, je ne marchais pas, je courais vers le Louvre où je me repaissais de merveilles. Que de fois, le dimanche, aux jours de sortie, seul au milieu de la foule bruyante, me suis-je arrêté dans ces ga-

leries où m'apparaissait l'art dans toutes ses splendeurs ! A la fois attiré par la force de la vérité et séduit par la pensée de la poésie, j'allais des Flamands aux Italiens, du *Bœuf écorché* de Rembrandt à *l'Archange* de Raphaël, des bourgeoises de Gérard Dow et des ménagères de Metzu aux déesses du Corrége et à la *Joconde* du Vinci. Oh ! la Monna Lisa, pendant combien d'heures l'ai-je contemplée, isolé au milieu du bruit des pas, des voix qui se croisaient, accoudé devant elle, les yeux sur ses yeux, buvant son sourire implacable, caressant du regard ses joues divines, son front pur et amoureusement sculpté. Puis fermant les yeux à demi, je croyais peu à peu la voir s'agiter, s'animer, vivre — et elle semblait se détacher de son cadre pour me flageller de plus près de son infernal, de son radieux sourire. Et je m'en revenais alors plus triste et tout songeur, tourmenté à la fois par deux pensées contraires. — Qu'est-ce que la beauté qui torture et qui tue? — Et quels hommes sont donc les artistes qui fixent sur la toile ce qu'il y a de plus insaisissable et de plus divin, une âme?

« Lorsque la fièvre de l'art a saisi l'un de nous, il

est perdu. Pourquoi résister? C'en est fait. La maladie est la plus forte, et quelquefois elle est mortelle. De l'artiste, j'avais déjà les aspirations, l'ardeur, le feu intérieur, mais je n'avais pas l'outil, le moyen de réaliser la pensée, *la main*.—N'importe! dès ce jour, je m'étais dit : je serai peintre! Seul je m'étais mis à dessiner, à étudier; les heures de loisir, tu t'en souviens, je les employais à copier quelques études. J'étais fier de moi; je progressais, j'étais heureux : la maladie était déclarée. Mais je n'avais jamais considéré l'art comme un métier, et j'hésitai longtemps à répondre lorsque mon père me demanda quel état je prendrais. A la fin, je répondis : — « Je serai peintre! » Mon père me regarda froidement, selon son habitude, haussa légèrement les épaules et me dit lentement :

« — A votre aise, Monsieur. Demain je vous conduirai chez M. Delaroche. Vous serez peintre! » Pour la première fois, elle me sembla de la bonté cette froideur implacable dont il devait se départir, une minute à peine, à son lit de mort, — mais trop tard.

« Et je devins peintre, en effet — comme tant d'autres, avec beaucoup plus de tourments que d'autres. En peinture, aussi, je cherche, je tâtonne, je doute. J'ai exposé des paysages et de l'histoire. Est-ce là mon talent? Toutes ces toiles me paraissent d'une médiocrité qui me courrouce. A quoi sert de combattre pour n'être pas au premier rang, à quoi sert de mourir, si c'est d'une balle perdue? Mais il n'est plus l'heure de déserter; je suis à mon poste, j'y resterai. Poste de martyr, après tout. Je suis pauvre ou à peu près, je travaille beaucoup, je gagne peu. Mes toiles, qui valent celles des autres, sont cotées très-bas. Que veux-tu qu'on fasse d'*un Leroy?* Il y a des compensations : au Salon dernier, j'ai obtenu une mention. C'est quelque chose; on s'est un peu occupé de mes tableaux; on a parlé de moi. Qu'on en parle dix ans encore, et je n'aurai pas fait faillite dans le métier que j'ai choisi.

« Ce n'est pas, après tout, cela qui m'inquiète. Ce que j'ai me suffit; on ne mange pas deux fois; je suis vêtu comme tout le monde, et tu vois que je cours parfois les spectacles sans billets de faveur, quoique j'aie des amis journalistes. La gloire s'a-

chète; je suis en train de la payer à tempérament. Mais ce qui ne s'achète pas et ce que je cherche, ce qui doit se donner et ce qu'on veut me vendre, ce que je n'ai pas, c'est l'amour, et j'ai un cœur! — Oui, moque-toi de moi; en ce temps-ci je chasse à courre un sentiment, alors qu'on les a tous tués, et que les lauriers sont coupés! Que veux-tu? sur ce point, je ne faiblirai pas devant l'âpreté de la vie. Cette femme que je poursuis, l'être idéal, mon rêve sur la terre, je la trouverai. Ma foi, je suis fou, c'est possible, avec mes paroles d'une autre époque; renvoie-moi aux René, aux Werther, aux Antony, à tous ces burgraves de l'amour. Je suis de leur race. Ils sont morts avec les Lucie, les Charlotte, les Adèle : je suis né après eux pour vivre de leur vie. Je n'ai aimé qu'une fois — ou plutôt je n'ai pas aimé. — Une cousine, apparue au seuil de la vie comme une première fleur au matin de la journée, un amour d'enfant, subitement éclos, envolé comme un parfum; puis rien, rien que l'amour de l'amour, l'amour de l'idéal, la recherche de celle que je dois aimer.

— Où l'as-tu cherchée? dit Prosper.

— Je l'ai appelée comme on invoquait les enchanteresses ou les fées, dit Gilbert, mais elle n'est pas venue. Les fées n'existent plus.

— C'est la faute à Voltaire, fit Duchemin, c'est la faute à Rousseau. Allons! dit-il en voyant Gilbert subitement absorbé, que diable aussi, mon chasseur de romans, tu es trop triste. L'amour, mon ami, c'est bien haut, c'est trop haut. On y atteignait jadis, mais les hommes ont sans doute rapetissé. Ce n'est plus possible. Il reste heureusement deux choses : le plaisir et le mariage. Le mariage est encore ce qu'il y a de mieux, mais tu es jeune, tu luttes encore, le temps n'est pas venu. Reste le plaisir. C'est un gai compagnon, avenant, souriant, sans façon, donnant son cœur avec une poignée de main. Tends la main, Gilbert! et *vivent les amours, puisque l'amour est mort!*

— Il n'est pas mort, s'écria Gilbert, il vit toujours... et où il se cache, je le découvrirai!

— Souviens-toi de Christophe Colomb, malheureux ; calme-toi et regagnons notre stalle. Un couplet de vaudeville, cela coupé immédiatement la tristesse... par l'homœopathie.

Gilbert se leva et suivit Prosper Duchemin sans mot dire.

II

La toile se levait, au moment où les deux amis regagnaient leurs fauteuils, sur un verdoyant décor représentant un paysage des environs de Paris. Les blés jaunissaient, les arbres étendaient leurs feuilles vertes, et, au milieu de cette nature de toile peinte, cinq ou six actrices déguisées en grisettes prenaient leurs ébats, chantaient des couplets sur les airs à la mode et s'asseyaient sur le plancher qui, nouvellement arrosé, avait la fraîcheur, sinon la mollesse de l'herbe. Comme la plupart des spectateurs étaient assis, ces demoiselles remarquèrent bien vite Prosper Duchemin qui s'excusait poliment en déplaçant les gens pour arriver à sa place, située au milieu de l'orchestre. L'une d'elles lui fit un salut gracieux au moment où il s'asseyait, et sembla quêter un regard favo-

rable. Prosper la salua de ce coup d'œil rapide qui échappe à toute une salle et que, sur la scène, celui à qui il est adressé recueille si adroitement à la volée ; puis il se pencha vers Gilbert et lui parla tout bas à l'oreille. Cependant les actrices, dans l'intervalle de leurs répliques et plus absorbées par ce qui se passait dans la salle qu'occupées de ce qui se jouait sur la scène, se demandaient l'une à l'autre le nom du compagnon de Prosper Duchemin. Elles ont leurs amis, elles ont la liste de leur public et tiennent à connaître exactement la composition des fauteuils.

Gilbert n'écoutait pas le dialogue des acteurs, il s'était penché vers Prosper, et avec un sourire ému et attristé :

— Crois-tu, dit-il, mon ami (vois comme mon parti pris d'illusions est puissant), crois-tu que tout ce monde faux me tente, m'attire, m'enivre, me trouble comme une énigme ? Je suis bien aise de t'avoir rencontré. Tout à l'heure, à cette même place, seul, les yeux fixés sur la scène, je me sentais entraîné par une sorte d'ivresse, je me disais que tout ce bruit, cette lumière, ce clinquant, ces

éclats de voix et de rires au son de la musique, cette griserie, cette folie joyeuse, c'était le bonheur peut-être. J'ai des naïvetés ridicules; un acteur, une actrice, le théâtre, et voilà autant de problèmes et d'étonnements pour moi. Il me semble que ce monde factice qui s'agite au delà de la barrière de lumière est plus rapproché que le nôtre du monde idéal que j'ai rêvé. Je prête à ces hommes et à ces femmes les sentiments dont l'auteur les a animés et qu'ils déposeront sans doute tout à l'heure, avec leurs costumes. C'est encore une autre espèce de voile qui me couvre la vue et auquel je tiens, car il me procure parfois de beaux rêves !

— Ma foi, interrompit Prosper, si tous les rêves étaient aussi faciles à toucher du doigt que celui-ci, tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Il n'y a point là prétexte à de telles illusions, et pour peu que tu tiennes à voir de près le manteau d'arlequin, il ne faut pas t'en passer. Qui regardes-tu là ?

Prosper dirigea sa lorgnette vers une des grisettes qui chantait *justement* un couplet. Elle était petite, brune, piquante, les yeux vifs, le nez mutin,

la bouche rose, joignant gracieusement ses mains blanches et démasquant dans un sourire de petites dents nacrées. Ses gestes un peu timides s'harmonisaient avec le costume qu'elle portait : une robe de tarlatane coquettement chiffonnée, un col plat, de petites manchettes, et, avec une grosse rose sur l'oreille, le bonnet de Mimi Pinson. Une grâce singulièrement provoquante animait ce petit corps souple et hardi.

— Ah ! dit Prosper, c'est Marthe Duval !

La jeune fille paraissait d'ailleurs émue en fredonnant son couplet et elle regardait le chef d'orchestre d'un air inquiet. Mais, quand elle eut fini, elle releva la tête en souriant, tourna légèrement sur elle-même et alla se placer près de la rampe, à côté de celles qui avaient chanté. Gilbert la suivait des yeux, frappé par le charme qui séduit aussitôt tout artiste.

— Je vois, dit Duchemin, que tu aimes les pastels de Greuze. Tu n'as pas mauvais goût, la petite est ravissante, suffisamment spirituelle et point méchante.

— C'est justement ce que je me dis : à quoi

pense cette tête brune, à quoi rêvent ces jolis yeux ; cette petite bouche, que dit-elle?

— Mon Dieu, fit Duchemin, si tu le veux savoir, rien n'est plus facile. Veux-tu que j'invite Marthe à souper, après le théâtre? Elle amènera assurément une amie, et tu étudieras ton modèle de plus près.

— Tu crois qu'elle viendrait? dit Gilbert, plus troublé par cette proposition qu'il ne voulait le laisser paraître. Il suivit Prosper qui sortit et fit demander si mademoiselle Duval pouvait accepter une invitation. On lui répondit affirmativement. Prosper traça quelques mots au crayon sur son carnet, déchira la feuille, l'envoya à Marthe, prit le bras de Gilbert et entraîna son ami vers le boulevard.

— Quand on se trouve en présence de l'inconnu, dit-il, je suis d'avis qu'il faut lui demander son secret. Jamais je ne gronderai un enfant qui aura ouvert le ventre de son polichinelle pour regarder ce qu'il y avait dedans. Tu verras dans un instant que ces Clorindes et ces Isabelles sont des créatures de chair et d'os, ni plus ni moins poétiques

que les autres, frivoles comme toutes les femmes, au demeurant excellentes, parfois insupportables, souvent adorables, prêtes à se moquer de tout et à s'attendrir de rien, — des oiseaux sur la branche qui volent à tous les vents et vers tous les rayons du soleil.

Ils entrèrent dans un restaurant et Duchemin prévint le garçon que deux dames allaient venir. Gilbert était un peu embarrassé et ne disait rien. Duchemin s'assit, commanda le souper, et attendit, battant une marche sur une assiette. Marthe arriva bientôt, suivie d'une grande femme plus vieille qu'elle, mais élégante et parfaitement peinte. Elle tendit la main à Prosper, salua cérémonieusement Gilbert, qui la regardait avec des yeux un peu surpris, et s'assit sur un divan en se plaignant de la fatigue. Elle défit rapidement son chapeau, le tendit à Duchemin et examina Gilbert du coin de l'œil, tout en donnant un tour à ses cheveux. Gilbert était un beau garçon, élégant, avec un air un peu timide, d'ailleurs exempt de gaucherie, empreint d'une attitude un peu sérieuse et triste; mais quand son œil assombri s'illuminait, lorsque sa lèvre soucieuse

voulait sourire, cette physionomie légèrement altérée s'imprégnait d'un grand charme. Il se tenait dans la pénombre ; les bougies éclairaient un côté de son visage et accusaient plus profondément les plis de son front. Ses longs cheveux bruns semblaient plus soyeux au reflet de la lumière, et le trouble léger qu'il ressentait donnait à ses traits une animation favorable. Marthe détailla d'un coup d'œil cet inconnu et remarqua de suite la main élégante du jeune homme et sa tournure naturellement distinguée.

Prosper lui indiqua un siége à côté de Gilbert, et lui-même s'assit auprès de la compagne de Marthe, qui avouait tout haut son appétit forcené. Duchemin fit d'abord tous les frais de la conversation ; Gilbert regardait Marthe, qui se sentait un peu mal à l'aise à côté de ce silencieux convive, et l'autre femme dévorait le potage aux œufs brouillés qu'elle trouvait délicieux. Gilbert éprouvait quelque chose de ce sentiment de vague inquiétude qui accompagne un rêve délicieux. On savoure l'impression charmante, mais avec une sorte de hâte et de terreur, comme si tout allait disparaître soudain. Il se

laissait aller à cette sensation caressante, humant l'air embrasé de l'étroit cabinet comme s'il eût contenu de magiques arômes. Puis il secouait cette impression, fouetté qu'il était par les questions de Prosper qui s'impatientait de parler seul. A la fin, il rapprocha brusquement sa chaise de la table, découpa lui-même un des mets et le servit en accompagnant son geste de mots gracieux qu'il trouva tout frais éclos sur ses lèvres. Marthe souriait et parlait à son tour, encouragée par les propos de son voisin qu'elle trouvait tout à l'heure un peu trop réservé.

Elle parlait des choses du théâtre et de la pièce en répétition et des rôles nouveaux, lorsque son amie l'interrompit brusquement, en l'adjurant de laisser de côté ce qu'elle appelait la *boutique*. — Hélas! disait-elle, j'ai mon bulletin de répétition dans ma poche pour demain, midi. C'est bien assez, c'est trop. Nous sommes ici pour oublier le régisseur, j'imagine. Oublions-le, ma petite Marthe; quand tu auras comme moi vingt-cinq ans de théâtre sur le dos, la langue te démangera moins pour en parler! — Vingt-cinq ans, dit Gilbert,

c'est impossible ! Quel âge avez-vous donc ? — Oh! la demande est indiscrète, fit Marthe. Désirée ne dit pas son âge ! — Devant les petites camarades, répondit Désirée en disséquant une cuisse de poulet, je me donne trente-deux ans ! — Et trente-deux dents ! murmura tout bas Marthe à l'oreille de Gilbert.

Marthe ne mangeait pas, elle n'avait pas faim. Elle trempait de temps à autre ses lèvres rouges dans un verre de liqueur et se faisait les ongles avec un petit canif, ciselé comme un bijou. — Qui t'a donné cela? demanda Désirée. — Tu le sais bien, répondit Marthe. Désirée se tourna vers Gilbert qui écoutait avec une certaine fièvre, et riant de bon cœur : —Moi, dit-elle, je n'aime point qu'on m'offre de petit couteaux. On est forcée de rendre de la monnaie, ou alors cela coupe l'amitié! Gilbert répondit par un sourire de condescendance et regarda le canif avec une sorte de colère. Il entendait encore bruire la question de tout à l'heure : Qui t'a donné cela? — Après tout, se dit-il, que m'importe ! Il reprit sa gaieté, devint charmant, et Prosper le regardait tout ravi de sa verve.

Marthe paraissait flattée des compliments que Gilbert lui débitait d'un ton demi-souriant et répondait par ses plus aimables sourires. Elle parlait peu, mais ses mains blanches, son élégance, ses vingt ans parlaient assez pour elle. Gilbert la trouvait plus charmante encore ainsi vue de près qu'au delà de la rampe, et il se grisait de ces cheveux opulents, de cette taille souple et de cette jeunesse. Prosper le voyant décidément joyeux était enchanté. Lui aussi risquait quelque marivaudage, avec un esprit fort égalitaire, louant à la fois et les beaux yeux de Désirée et les mains mignonnes de Marthe. — Mains et pieds d'Andalouse, dit-il. — Je suis Espagnole! répondit Marthe. Gilbert ne vit pas le sourire étonné de Désirée qui regarda Marthe et dit : — Moi j'*ai été* Italienne! D'ailleurs, il ne voyait plus rien et cette atmosphère lourde commençait à lui monter au cerveau.

Prosper donna le signal du départ. Il offrit le bras à Désirée et laissa passer Marthe qui s'appuyait gracieusement sur Gilbert. L'air était déjà froid au dehors, et sur les boulevards, devenus vides, stationnait une longue file de voitures. Marthe se

pressait contre Gilbert, instinctivement comme une frileuse et le pauvre garçon tremblait qu'elle n'entendît les indiscrets battements de son cœur. — Quel froid! disait Désirée. Je plains les malheureux qui, par ce temps-là, ne sont pas bien *lestés*. Prosper réveilla un cocher endormi sur son siége et Désirée se jeta dans la voiture. Marthe avait quitté le bras de Gilbert; doucement elle s'assit à côté de son amie. — Chez moi d'abord! dit celle-ci. Elles tendirent la main aux jeunes gens et la voiture partit. Gilbert la suivait des yeux, comme si elle eût emporté quelque chose de lui-même.

— Eh bien! dit Prosper, tu as vu de près deux étoiles : la brillante étoile qui se nomme Marthe et la nébuleuse appelée Désirée. Es-tu content?

— Je suis enchanté, dit Gilbert d'un ton contraint.

— Mieux vaut passer deux heures ainsi qu'à rêver l'impossible. Tu reverras ou tu ne reverras pas la Esmeralda, tu auras toujours dépensé une bribe de temps que tu ne regretteras pas. Sur ma foi, mon ami, je ne te croyais pas si gai.

— Je ne suis pas gai, dit Gilbert.

— Tu es charmant. La petite Marthe t'a trouvé fort aimable, j'en suis sûr. Ces pauvres filles ne rencontrent pas toujours des hommes qui les traitent comme des femmes et elles apprécient la politesse autant qu'elles haïssent la galanterie et qu'elles ignorent l'amour.

— C'est ton avis?

— C'est la vérité.

Ils passaient justement sous les fenêtres du restaurant encore illuminées. On avait ouvert les rideaux et Gilbert aperçut la place où tout à l'heure était assise Marthe. Le souper n'était pas desservi, les bougies brûlaient encore, mais le petit cabinet doré semblait triste, son éclat terni, le velours de ses meubles usé. Bruyant tout à l'heure et plein de rires, maintenant abandonné, avec sa nappe froissée, ses mets en désordre, il semblait, image muette des romans amoureux dont il était témoin, attendre de nouveaux acteurs (les mêmes toujours, ceux d'hier comme ceux de demain) et dont il encadrait les propos éternellement vides avec sa mise en scène banale.

— Demeures-tu loin d'ici? demanda Prosper à son ami.

— Rue des Martyrs, dit Gilbert.

— Tu as choisi le nom de la rue, fit l'autre en riant. Moi, voici ma chambre, dit-il en montrant une fenêtre, au quatrième, dans une élégante maison. Veux-tu monter et causer encore en fumant un cigare?...

— Je suis fatigué, dit Gilbert.

— Au revoir donc! Je vais travailler une heure encore... Mademoiselle Désirée, fit-il, ne se doutera pas que je vais écrire un article sérieux en sortant du café Anglais, ni toi non plus, ni surtout les lecteurs de mes chroniques hebdomadaires; mais on fait ce qu'on peut, et Sancho prétend que c'est faire ce qu'on doit. — A bientôt!

Gilbert regagna lentement son atelier. Il était triste, il se sentait pris d'une sorte de colère sourde et nerveuse qu'il avait courageusement dissimulée à son ami. Il regrettait, à présent, d'avoir mis le pied, même pour un instant, dans un monde qui n'était pas le sien. Il avait peur des sentiments nouveaux qu'il avait éprouvés dans les deux heures

qui venaient de s'écouler. Un moment il s'était trouvé mal vêtu sous le regard interrogateur de Marthe; il avait senti tout un monde d'aspirations inconnues affluer en lui, il avait soif d'une soif nouvelle, et pour la première fois, dans ce cabinet somptueux, il s'était dit que ceux-là sont heureux qui sont riches. Mais surtout il fermait les yeux comme pour revoir le provoquant sourire, le geste gracieux, l'enfantin visage de Marthe, et il se demandait avec une anxiété douloureuse s'il la retrouverait jamais. Toutes ces pensées se pressaient confusément en lui et le mordaient au cœur, sans qu'il essayât de leur résister, tant leur cuisant essaim apportait avec lui de charme inconnu. En entrant dans sa chambre, encombrée de toiles et d'études, en retrouvant son lit étroit enfoncé dans l'alcôve sombre, il se sentit froid au cœur. La chambre était humide, et rien ne respirait là ce parfum de la femme dont il venait de s'enivrer. Tout répétait un mot navrant et cruel : *solitude*. Gilbert se mit au lit, et tout enfiévré cependant il s'endormit, mais il retrouva encore dans le sommeil les rêves qu'il faisait éveillé.

III

Gilbert devait revoir Marthe. On ne subit pas impunément l'ascendant d'une apparition féerique sans chercher à évoquer de nouveau le charme tout d'abord éprouvé. Au lendemain d'un rêve enivrant, on se recueille, on s'interroge, on cherche à rassembler les impressions éparses d'une ivresse passagère, et ce moment d'interrogation et de vague ressouvenir est plus doux encore que le songe lui-même. Lorsque l'âme est en possession du rêve tout entier, lorsqu'elle se souvient, lorsqu'elle comprend, lorsqu'elle se dit que tout cela n'était qu'une fumée du sommeil, alors le désespoir commence et l'on regrette que cette joie suprême ait fui si vite et d'une manière irréparable. Les ambitieux dans leur délire, ceux qui ne se savent point contenter de l'ombre du bonheur, souhaitent d'en saisir corps à corps la réalité. Ils espèrent, ils tendent les bras vers le fantôme envolé, ils ap-

pellent à grands cris le songe évanoui et pleurent lorsque rien ne reparaît, du songe ou du fantôme. Insensés qui verseraient bien souvent des larmes plus amères si leurs cris et leurs pleurs étaient entendus ! Pour toute une race d'hommes, les rêveurs, l'incarnation de la chimère est chose fatale. Ils ont rêvé l'irréalisable, et la réalité ne leur suffit pas. Dans tout bonheur, comme au fond d'une fraîche rose est cachée la guêpe envenimée, ils rencontrent tristement la déception. Ces déshérités sublimes doivent passer, le front haut et regardant le ciel : c'est là-haut seulement qu'ils rencontreront leur idéal.

Gilbert se connaissait bien mal. Artiste, il était né pour caresser longuement une œuvre doucement soignée ; homme, il était fait pour aimer d'un amour calme une compagne dévouée qui lui eût apporté le bonheur dans le repos. Mais le prestige de l'amour ardent l'avait ébloui ; Marthe l'avait fasciné. Il voulait à tout prix la revoir. Le lendemain, il était au théâtre à cette place même où il l'avait aperçue la veille, il la dévorait des yeux, il lui jetait son âme dans un regard. Elle le vit bien,

elle se sentit satisfaite, elle répondit par un sourire qui troubla bien fort le malheureux. Ce fut ainsi durant plusieurs jours; Gilbert attendait parfois Marthe, après le spectacle; il lui disait quelques mots à la hâte et s'échappait, emportant dans son atelier, avec une parole de la jeune fille, pour vingt-quatre heures de bonheur. Bref, il s'abandonna follement au courant de ce caprice et, avant que Marthe lui eût rien accordé, il s'était donné à elle tout entier.

Un jour vint cependant où à ses protestations Marthe répondit par un aveu. — Et moi aussi, dit-elle, je vous aime ! Gilbert devint pâle, s'affaissa aux pieds de la jeune fille et se prit à pleurer. Cette effusion la toucha profondément. Elle n'était pas habituée à de telles amours. Dès lors Gilbert sembla se transformer; il allait, venait, joyeux, ardent, frappant du pied le sol comme un conquérant prenant possession de sa conquête, humant à pleins poumons l'air de ce Paris au festin duquel il avait désormais sa place. Il s'aperçut que sa nature un peu timide recélait des trésors d'énergie qu'il dépensait en ces heures d'enivrement avec une pro-

digalité joyeuse. Il travaillait avec ardeur: ses conceptions devenaient plus vastes. L'amour emplissait ce cœur altéré de ses magiques effluves. Il était heureux, et loin maintenant de ces tristesses qui le navraient autrefois, il se comparait lui-même à un prisonnier subitement rendu à la liberté.

Marthe jouissait de ce bonheur qui la pénétrait elle-même sans qu'elle le comprît beaucoup. Elle semblait, les yeux fermés et la pensée un moment arrêtée, se laisser entraîner par une valse enivrante qui l'emportait, elle ne savait où; mais elle cédait charmée, vaincue, à la passion de ce jeune homme qui la réchauffait de son délire et faisait jaillir en elle des sentiments qu'elle croyait bien morts dans son cœur de dix-huit ans. Elle conservait pourtant assez de sang-froid pour se dire qu'elle s'arrêterait aussitôt que la valse la fatiguerait ou la mènerait trop loin, et pendant que Gilbert s'élançait dans cette passion comme pour la vie, elle calculait, au milieu de son enivrement même, que bientôt il faudrait peut-être écrire le mot *fin* au bas du roman. Il est de certaines amours qui ressemblent à

un concert où les instruments ne seraient pas bien d'accord. Même lorsque les cœurs battent ensemble, leurs battements sont si différents que le bruit en est discordant, et le son des baisers fait à l'oreille l'effet d'une fausse note.

Mais les amoureux ont des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour ne point voir. Gilbert était aveugle et sourd. Il aimait Marthe sans arrière-pensée et de toute la force de son âme ardente. On lui eût déchiré le cœur en lui prouvant qu'elle ne l'aimait pas ainsi. D'ailleurs, eût-on réussi à le lui prouver? Gilbert ne regardait et ne voyait qu'elle. Le sourire de cette jeune fille, sa voix, sa démarche, tout l'enchantait. Il la regardait avidement, avec des yeux mouillés de larmes. Ce qui le séduisait en elle, il l'ignorait : c'était elle tout entière. Elle avait une petite voix enfantine, des mouvements de chatte, une grâce peureuse, et souvent elle venait vers lui, se repliant comme un petit oiseau qui craint la pluie. Gilbert se sentait fier de la protéger — contre quel danger? — mais ce faible cœur croyait à sa force en voyant cette enfant qui se réfugiait dans ses bras. Puis, elle avait de ces

mots que celui-là seul à qui ils sont adressés comprend et trouve adorables — puérilités de l'amour qui sont sa force, petites fleurs que la femme sème autour de son amant, si bien qu'elles deviennent un jour un odorant et infranchissable buisson où il se trouve emprisonné. Assurément elle aimait Gilbert. Elle était franche, elle lui disait tout. Elle lui conta son passé, sa vie — qui était celle de toutes les autres. — Elle regrettait d'être actrice, disait-elle, cette vie la fatiguait. Gilbert lui proposa un jour de l'arracher au théâtre, de recommencer avec lui une vie nouvelle, de travailler ensemble, joyeux et s'aimant toujours. Elle répondit : Pourquoi pas? — Et la réponse voulait dire : Pauvre enfant! à quoi penses-tu ?

Prosper Duchemin apprit bien vite la liaison de Gilbert et de Marthe. Ce fut Gilbert lui-même qui lui récita le dithyrambe de son amour. Il était si pénétré, il débordait d'une telle joie que Prosper ne voulut pas le troubler, mais il aimait assez Gilbert pour opposer avec franchise et dès le premier moment le langage de la raison à celui de la passion. — Figure-toi bien, lui dit-il, que tu as rencontré,

non pas un diamant, mais un morceau de strass. Les pierres précieuses sont rares. Or, le strass *se porte* parfaitement, il jette feux et flammes et paraît prodigieusement brillant, mais on ne le conserve pas dans un écrin, et l'écrin le plus précieux de l'homme c'est son cœur. Pardonne-moi ce langage figuré et amphigourique, mais la fable prouve....

— Elle prouve? fit Gilbert.

— Elle prouve que tu es un brave et loyal garçon, que Marthe Duval est une charmante personne et que tu as comme cela de la joie pour deux mois au moins!

— Allons donc! s'écria Gilbert. Je l'aimerai toujours!

— Si *toujours*, répondit Duchemin, voulait toujours dire : *huit jours*, ce serait déjà bien joli.

Gilbert haussa les épaules et traita Prosper de sceptique. Il crut que le journaliste s'amusait. — Un paradoxe de plus ou de moins, dit-il, cela ne te cotûe guères. Mais Duchemin ne plaisantait point. Il voyait non sans crainte que Gilbert prenait au sérieux un caprice qui devait peser si peu dans sa

vie, et son amitié s'alarmait en songeant à la nature délicate et nerveuse du peintre. Prosper était d'avis qu'il faut aimer selon son tempérament. A ceux-ci la passion ardente, à ceux-là la volupté sereine et calme. Le caprice aux uns, la passion aux autres. « Pourvu, songeait-il, que Gilbert ne se soit pas trompé ! »

Gilbert avait loué, aux environs de Paris, sur les bords de la Seine, une petite maison de campagne où chaque soir il emportait Marthe, le cœur palpitant comme un voleur qui vient de dérober un trésor. Elle paraissait heureuse aussi de s'échapper, après la pièce jouée; d'aller vers les champs, vers le grand air. Le chemin de fer les déposait à dix minutes de la maison. Il fallait traverser un pont, puis cheminer sur la route bordée de tilleuls. Mais il faisait beau; et le chemin durait longtemps. Gilbert eût voulu rester toujours ainsi allant à pas lents, elle suspendue à son bras, riant, heureuse de vivre, lui regardant le fleuve qui roulait doucement ses eaux, le ciel clair où se découpait la silhouette des arbres, respirant l'odeur, écoutant les murmures sourds de la nuit, puis s'ar-

rêtant pour contempler Marthe dont le sourire et le regard étincelaient dans cette brume lumineuse que la lune perçait comme un brouillard.

Ils arrivaient enfin, et dans la petite chambre, Gilbert retrouvait toujours un souvenir de la veille et il le respirait avec joie comme s'il eût pressenti déjà que le souvenir doit seul demeurer des amours d'ici-bas. Quelquefois, la nuit était noire. Les falots des bateaux amarrés sur la rive éclairaient seuls la route de leurs lueurs incertaines. Ils perçaient les ténèbres comme de gros yeux fantastiques. Marthe riait encore, mais en frissonnant, et aussitôt la porte ouverte, se jetait dans la maison comme une souris qui se sauve effrayée. Ce n'était rien et c'était tout, ces voyages; prétextes à petits accidents, à longues causeries; ils se blotissaient dans un wagon et, seuls, ils se mettaient à divaguer. Comme on était vite arrivé! Si le wagon s'emplissait, ils se taisaient? non, ils continuaient leurs propos avec leur regard. Le lendemain, il fallait evenir à Paris, se quitter jusqu'au soir. — J'ai ma répétition, disait Marthe. Gilbert songeait à ses tableaux. Ils se séparaient. Gilbert rentrait dans son

atelier la tête haute, il saisissait vaillamment son pinceau, il se mettait tout entier à l'ouvrage; cet amour l'animait, centuplait ses forces. Il se sentait véritablement devenir artiste; ce qu'il avait cherché jusqu'ici, la couleur, se dégageait de ses conceptions. Plus de tâtonnements, plus d'essais infructueux. Il n'avait plus qu'à suivre maintenant une droite voie qui menait à la gloire. Assez large pour contenir deux affections, son âme s'emplissait du vaste amour de l'art et de l'amour de Marthe; l'un se fortifiait par l'autre. Quelquefois, Gilbert faisait vers le passé un retour douloureux, et, regardant de son œil attendri l'œil éclatant de Marthe : — Mon Dieu! lui disait-il avec un rire mouillé, est-on bête quand on n'aime pas!

IV

Les meilleurs chapitres du roman de la vie sont les premiers chapitres; j'aime toutes les aurores; en amour, les meilleurs moments sont les premières heures. On est toujours heureux d'ailleurs

tant qu'on ne réfléchit pas, tant qu'on poursuit son chemin sans regarder à l'horizon. Vienne un passant qui vous montre du doigt, là-bas, au loin, quelque nuage menaçant, on se presse, on se hâte, la route paraît longue et dure et on foule aux pieds les fleurs qui l'émaillent. Tout le charme a disparu : on ne voit plus que le danger. Il y avait longtemps déjà — les bonheurs humains ont si peu de durée — longtemps que durait l'amoureux roman de Gilbert. Il lui semblait maintenant qu'il avait toujours été heureux ainsi, qu'il le serait toujours. Comment, en effet, pouvait finir une telle ivresse? Il ne se demandait donc point comment elle avait commencé! Marthe se fatigua du culte qu'on lui rendait comme elle s'en était éprise. De bonne foi, sans doute, et tout naturellement, elle se dit qu'un tel amour avait trop duré et qu'il était temps de le transformer en bonne amitié. —Crois-tu, demanda-t-elle un jour à Gilbert, qu'il arrive un moment où après s'être beaucoup aimé, on doive se séparer avec une franche poignée de main et ne plus se revoir? Gilbert la regarda fixement et devant ce regard elle se troubla. — Que

dis-tu là? s'écria-t-il... Comment, il y a des amants qui font cela d'un commun accord? Que veux-tu dire? — Rien, fit Marthe... une question!

Après l'avoir quittée, ce jour-là, il rentra, pour la première fois depuis bien longtemps, triste dans son atelier. Des mots sinistres venaient murmurer à son oreille : séparation, oubli! Pourquoi cela? Comment, les choses humaines sont aussi changeantes, « ondoyantes et diverses » que cela? — Quoi! disait-il, non-seulement il faut mourir en se disant que l'oubli de ceux qu'on laisse sur terre naîtra avant que l'eau du ciel ait effacé votre nom sur le tombeau, mais encore on peut vivre en songeant — cela est cruel — qu'un être chéri qui, jusqu'alors a fait route à vos côtés, va vous quitter au détour du chemin, s'éloigner sans regret peut-être et souvent ne pas détourner vers vous la tête pour vous faire l'aumône d'un dernier regard! Mais qu'avait à faire Marthe avec toutes ces pensées?... Elle avait parlé de séparation sans songer, sans peser... Ne l'aimait-elle pas toujours? Ce matin encore elle le lui disait!... Et il se mettait à l'ouvrage; mais cette fois le travail lui semblait aride.

pénible, impossible. — Je suis malade, voilà tout! dit-il. Il sortit, voulut se distraire. Il monta chez Prosper Duchemin. Le journaliste était à l'œuvre. Il acheva son travail promptement et causa avec Gilbert. Il s'aperçut bien vite que l'artiste souffrait. — Qu'as-tu donc? dit-il. Gilbert eût été bien embarrassé pour répondre. Il expliqua tout ce qu'il ressentait, il demanda à Prosper ce qui signifiaient les paroles de Marthe. — Mon Dieu! dit-il avec angoisse, si c'était à moi qu'elles s'adressaient!

— Je crois, répondit Duchemin, qu'elles ne s'adressaient à personne. C'était un monologue, rien de plus; mais il me semble significatif. Veux-tu que je te parle à cœur ouvert?

— Je t'en prie!

— Eh bien! dit Prosper, les lauriers d'amour sont coupés. La vendange est faite! Adieu, paniers! Je prévois le moment où Marthe te tendra sa petite main largement ouverte et te dira : Gilbert, soyons amis. Tout est rompu!

Gilbert devint livide. Il ne dit mot, se leva, fit quelques pas et revenant à Prosper : — Oh! fit-il, si cela était!

— Ma foi, répondit courageusement le journaliste, cela doit être. As-tu la prétention qu'un caprice dure éternellement? Ces sortes d'amours-là portent en eux-mêmes leurs dissolvants, tu le sais bien. Ne t'étonne donc pas de voir finir celui-ci.

— Mais, s'écria Gilbert, avec déchirement, je l'aime!.. je l'aime, entends-tu?..

— En ce cas, dit froidement Prosper, il faut rompre de suite, sans hésiter. Mettre une parcelle de son cœur dans une liaison semblable, c'est beaucoup trop. La denrée est assez rare pour qu'on en ait un soin extrême.

Gilbert haussa les épaules.

— Que diable, continua Prosper, on se raisonne... on réfléchit... La passion ne calcule pas, diras-tu ; l'amour est aveugle! Parbleu! vous lui mettez volontairement un bandeau! Voyons, que veux-tu demander à une pauvre fille qui t'a aimé, mais qui ne peut toujours t'aimer, parce qu'il lui faut, — à chacun sa nature, — autre chose que des parties de campagne et des déjeuners sous la tonnelle? Elle connaît le caprice, pas du tout l'amour. Ne lui demande que ce qu'elle peut donner. Je dis mon

avis, après tout, et rien de plus, le rôle de Desgenais étant celui qui me paraît le plus insupportable et le plus facile dans la comédie moderne. Et puis, à ton aise! va! je suis bien sûr que ton honnêteté et ta raison te conduiront où tout honnête homme doit aller!

— Tiens! fit Gilbert, tu n'es qu'un raisonneur! Tu n'a jamais aimé!

— Dis-moi tout de suite, répondit Prosper en frappant sur l'épaule de son ami, dis-moi que je n'ai jamais eu vingt ans, que je ne suis pas bachelier et que je n'ai jamais chanté *la Marseillaise*! Tu es méchant!

Gilbert sortit de chez Duchemin un peu moins consolé qu'auparavant. Son mécontentement s'était tourné contre Prosper. — Non! pensait-il, il n'a jamais aimé! Puis il s'érigeait à lui-même son piédestal et se croyait au-dessus des autres, parce qu'il s'abandonnait sans lutte au courant qui l'entraînait. Il divisait les hommes en deux classes : ceux qui aiment et ceux qui n'aiment pas. « A ceux-ci, se disait-il, tout semble futile, tout est sujet à vaines échappées. Ils ne comprendront ja-

mais la douleur d'un cœur noble en se voyant repoussé ou — qui pis est — méconnu. Ils ont pris la vie par le bon chemin, celui du rire, ils regardent ceux qui se sont engagés, là-bas, dans le sentier de la passion sérieuse, comme des fous à jamais égarés ; et, ne sentant point battre leur cœur aux heures d'amour, ils s'écrient, après nous avoir tâté le pouls, à nous : — « Misère ! ces gens-là ont la fièvre ! » Non, ces gens-là sentent, aiment, vivent, voilà tout. Ce ne sont pas des fous ! ce sont des hommes ! »

C'était en pensant à Duchemin, ce cœur épris de tous les cultes vrais, que Gilbert raisonnait ou déraisonnait ainsi. La passion rend injuste. Il fit de cette sorte de beaux discours jusqu'à la nuit, jusqu'au moment où il emporta Marthe là-bas, vers la maison où nichait l'amour. Il lui demanda alors, bien souvent : — Que voulais-tu dire, ce matin ? Marthe ne s'en souvenait plus. Elle était toute joyeuse : on lui avait donné un long rôle dans la pièce prochaine. Elle rayonnait, elle était charmante. Elle chantait par avance les couplets qui lui étaient destinés, elle décrivait à Gilbert les cos-

tumes qu'elle porterait. Lui écoutait, ravi, risquait encore une question pleine de doute à laquelle elle répondait en tendant ses lèvres au baiser, et le jeune homme se disait que Prosper, le prophète sinistre, était fou, sans cœur ou — qui sait? — peut-être jaloux du bonheur des autres. Pauvre Gilbert!

Marthe n'avait pas de répétition le lendemain. Il faisait un soleil éblouissant. Tous deux, ils partirent pour Meudon comme des écoliers échappés. Et de jaser, et de rire. On chercha dans le village une auberge, la plus retirée, dans le jardin le berceau le plus discret, et on déjeuna gaiement, en campagnards, avec une omelette, une friture et du vin bleu. Marthe trempait ses petites lèvres roses dans le gros verre pesant, et trouvait le pain dur mais savoureux. Ils avaient marché longtemps; ils avaient faim. Tout cela paraissait exquis. — Les lilas, déjà fanés, tombaient à terre comme une poussière, mais répandaient encore leur parfum, et un bon vent frais se jouait dans tout ce feuillage. — Nous reviendrons ici souvent, dit Gilbert. Jamais je n'ai fait un déjeuner semblable! Marthe riait, comme toujours.

Ils se remirent en route, à travers bois, s'asseyant de temps à autre, la main dans la main, les regards noyés. Meudon déployait au bas de la colline son panorama de petits arbres touffus, de maisons en miniature, d'enseignes criardes, et Gilbert regardait enchanté la Seine étincelante, au milieu de ce paysage coquettement parisien. — Je ne connaissais pas Meudon, dit-il, mais je ne l'oublierai plus. — Comment! dit Marthe, tu n'étais jamais venu ici? — Pas souvent. — Moi, dit-elle, l'an passé, j'y venais deux ou trois fois par semaine. Je m'y ennuyais, mais il le fallait. Mon amant avait une maison ici! Gilbert crut avoir mal entendu; il regarda Marthe en pâlissant. Elle ne paraissait pas émue, et, tendant le bras, disait, en désignant un chalet au fond de la vallée : — Tiens, c'est cette maison que tu vois là-bas, avec des fenêtres vertes! Gilbert eut un mouvement de colère. Il frappa du pied et dit brusquement : — Je ne vous demande pas votre passé. Ne m'en parlez pas ! — Diable ! fit Marthe avec une adorable moue. Elle se prit à fredonner un couplet de la pièce future. — Et comment s'appelait-il, ton amant?

demanda brusquement Gilbert. — En voilà une question! Qu'est-ce que cela vous fait? Vous ne le connaissez pas!... D'ailleurs le pauvre garçon n'est plus dangereux; il est mort!

Le flegme avec lequel Marthe prononça ces mots fit mal à Gilbert.—Ah! dit-il. Il n'ajouta plus rien, se dirigea vers le village. — Nous partons? dit Marthe. — Nous partons! répondit-il. Il était accablé, il avait hâte de fuir ce coin de terre où un autre avait dit à Marthe les mêmes mots qu'il venait de prononcer lui-même. Meudon lui déplaisait à présent. Il gardait le silence, baissait la tête pendant que Marthe le suivait du coin de l'œil avec un petit air étonné. — Qu'as-tu donc? lui dit-elle enfin... Pourquoi es-tu triste? T'ai-je fâché? — Non, fit-il; — mais, une autre fois, quand nous irons à la campagne, nous choisirons un endroit où je pourrai ne pas me cogner contre un de tes souvenirs. — Vous êtes poli! dit Marthe.

Ils se quittèrent légèrement brouillés. Le soir venait. « J'étais bien heureux ce matin, se disait Gilbert. Pourquoi m'a-t-elle parlé du passé? » Puis il ajoutait : — «Est-ce sa faute, après tout?

Existais-je pour elle, il y a un an? Me doit-elle compte de son enfance, de ses premières pensées, de son premier amour! » Ensuite, il devenait morne, car il se disait que Marthe c'était son premier amour à lui, qu'il lui avait donné son âme entière, tout son cœur, sans arrière-pensée, sans calcul, qu'il était son esclave, sa chose et que Marthe pourtant avait eu d'autres amours, des amours passées; qu'elle ne s'était donnée à lui que par parcelles, en avare, et il maudissait cet échange inégal qui n'était qu'un marché et qu'il avait pris pour de l'amour.

Il alla attendre Marthe le soir, à la porte du théâtre. Marthe ne sortit pas avec sa promptitude habituelle. Gilbert interrogea Désirée qu'il aperçut enveloppée dans son tartan. — Ah! fit Désirée, la petite boude. Vous lui avez dit une chose dure! — Moi? s'écria Gilbert, et il raconta la scène de Meudon.

— Eh! bien, dit Désirée, vous vous étonnez de cela? Voyons, en bonne conscience, n'est-ce pas naturel!... Mais vous êtes jeune, confiant, vous n'avez pas vécu. Réfléchissez pourtant. Mon Dieu,

Marthe n'est pas une mauvaise fille, au contraire, et je crois qu'il y a de la ressource avec elle. Elevée comme elle aurait dû l'être, simplement, elle eût fait sans doute une bonne petite femme de ménage, travailleuse, gentille, dévouée. Mais se destiner au théâtre, c'est renoncer à soi-même, c'est abdiquer. Surtout quand on y entre ainsi, sans vocation, et parce que c'est un chemin qui conduit plus rapidement qu'un autre à la fortune. Si j'ai une qualité, moi, c'est d'avoir cru un moment et de bonne foi à tous ces éblouissements de la vie dramatique. Je me souviens de mes grandes émotions quand je sortais du théâtre où j'avais vu jouer quelque drame. Je n'en dormais pas. Toute la nuit, je répétais des lambeaux de ce que j'avais entendu, et le lendemain, devant la glace, je tâchais de retrouver quelques-unes des attitudes de l'actrice applaudie. Mon père était ouvrier porcelainier, ma mère couturière. Nous n'étions pas riches, nous n'allions pas souvent au spectacle, mais quand on m'y conduisait c'était une fête. Un jour, mon père me surprit comme je gesticulais toute seule, me regardant dans un miroir grand comme la main.

— Est-ce comme cela qu'on travaille? me dit-il, et d'un revers de main, il me donna un soufflet. C'est la seule fois qu'il m'ait touchée. Le lendemain, on me mit dans un atelier de lingerie ; mais à la mort de mon père, je m'échappai. Ma mère était faible. Elle consentit à m'accompagner chez un directeur de la banlieue qui m'accepta, et je débutai. On m'eût bien étonnée alors si l'on m'eût dit que je n'égalerais jamais madame Dorval.

Gilbert se sentait profondément intéressé par ces confidences, faites d'un ton calme, sans amertume, sans regret, avec une sorte de philosophie douce, et il écoutait attentivement Désirée qui continua :

— Je crois que la foi qu'on avait au départ doit nous faire pardonner de d'être pas arrivé au but. D'autant plus que si je l'ai pas fait, je n'ai rien à me reprocher. Sans doute, je n'étais pas née pour être ce que je suis, puisque je n'ai pas su être autre chose que ce que j'étais. Voilà que tout d'abord je devins éprise d'un pauvre garçon qui m'aimait beaucoup et me le répétait toujours. Il n'était pas le premier qui me parlait ainsi; il fut le premier que j'écoutai. Oh! je l'aimai bien. et. pendant que

dura cette liaison, il me semblait qu'il n'y avait pas d'autre homme que lui. Et elle dura longtemps, dix ans, les plus belles et les plus fraîches de mes années. Chose singulière ! Ce fut lui qui me quitta : il me sembla que j'aurais le courage de me tuer. Ces dix années avaient passé si vite ! Maintenant, comme je regrette qu'elles aient duré si longtemps! Il n'était pas riche, nous avions vécu souvent d'amour. J'avais eu deux enfants.—Ils sont morts,— je n'avais jamais été belle, j'étais presque laide, j'étais malade et il me fallait du repos. Du repos, et les répétitions et les longues veilles! Je n'avais plus ni foi ni courage, j'apprenais mes rôles machinalement, je me moquais du public et je faisais en rechignant le métier que j'avais choisi. J'avais rêvé de jouer les rôles de mademoiselle Georges et j'en suis venue à donner la réplique à mademoiselle Marthe. Celle-là ne finira pas comme moi. Elle a tout ce qu'il faut pour se sortir d'affaire. Elle est gaie, elle est frivole, elle cherche dans un rôle non la phrase qu'elle va dire mais le costume qu'elle va revêtir. Elle consentirait bien souvent à ce qu'on lui raccourcît son manuscrit

pourvu qu'on lui raccourcît en même temps sa jupe. Combien y en a-t-il comme cela! Elles auraient fait de bonnes petites ouvrières, de bonnes femmes de ménage, elles font de tristes actrices qui dépensent trois mille francs dans un habillement qu'elles portent dix minutes et qui gagnent par mois trente francs d'appointements. C'est la faute des parents; on les élève pour cela, et elles passent étonnées du lit de sangle au lit en bois de rose. Les parents sont tout heureux de voir leur fille se promener en coupé, et le père met les vieux habits que la petite demande pour lui à l'amant, quand celui-ci n'en veut plus. Encore ce père est-il bien heureux, car elles oublient d'habitude rapidement et se moquent des vieux qu'elles renient. Après tout, Monsieur, elles ont raison. Que chacun fasse bien son métier et tout ira moins mal. Je vaux mieux qu'elles moi, et pourtant on me place sur la même ligne. C'est bien fait. Puisque j'ai joué la partie qu'elles jouent, tant pis pour moi si je n'ai pas su tirer mon épingle du jeu. Qui m'en sait gré? Ce ne sont pas mes camarades, elles me font parfois l'aumône de me plaindre. Ce n'est même pas moi, je vous jure bien

que je regrette ce que j'ai fait et que cet amour qui m'a rendue si heureuse autrefois, m'apparaît aujourd'hui, disons le mot, comme une bêtise. Nous ne sommes pas faites, voyez-vous, pour filer le sentiment. Et les bottines à acheter, les jupons à faire empeser, les costumes à fournir bien souvent. Quand on a ces choses en tête, on n'a rien au cœur. C'est pour cela que je conseillerai toujours à un jeune homme qui est aimant et qui n'est pas riche, de nous applaudir, de nous saluer; jamais de nous aimer!

Gilbert était atteré. Cette femme venait de lui tenir le langage que la veille il avait trouvé froid et égoïste dans la bouche de Prosper Duchemin. Touchée par le sentiment vrai de Gilbert, vieille d'ailleurs, honnête fille au fond, Désirée n'avait pas voulu laisser passer le pauvre garçon sans lui crier gare. Ensuite elle lui tendit la main en disant que Marthe ne tarderait pas à descendre, et s'éloigna.

— Ah! que je suis malheureux! s'écria Gilbert.

Mais il aperçut Marthe, il courut à elle, elle lui sourit, non sans cette nuance de reproche que les femmes savent prendre même lorsqu'elles ont tort, ce fut lui qui s'excusa, et ils partirent comme

la veille. Gilbert oublia; Gilbert était heureux. Mais le lendemain, tous ses doutes revinrent l'assaillir. Il se réveilla de bonne heure, il regarda Marthe qui sommeillait. — Il n'y avait plus là ni sa maîtresse ni celle d'un autre, il n'y avait qu'une jeune fille qui doucement dormait comme doivent dormir les anges.

Gilbert se sentait attendri. Elle était si jolie, si calme, si charmante. Elle entr'ouvrait sa petite bouche; on voyait ses dents blanches—et ses lèvres rouges, un peu pâlies, un peu sèches, tressaillaient parfois comme sous un baiser. Ses longs cils frangeaient ses yeux fermés et ses sourcils immobiles tranchaient sur la chaude blancheur de sa peau. Elle s'était fait un oreiller de ses cheveux épais, longs, dénoués, qui couvraient son front pur, se jouaient autour de ses oreilles et semblaient caresser de toutes leurs boucles ce visage d'enfant. Puis, elle demeurait immobile, les bras en croix repliés sur sa poitrine; parfois un petit bout d'épaule que l'air du matin caressait se mettait à frissonner. Elle ne s'éveillait pas et sa respiration douce semblait la bercer. — Oui, se disait-il, elle est bien à

moi, toute à moi, à moi seul; je puis la dévorer de regards et de baisers et nul œil jaloux ne me la dispute! Mais il ajoutait : La nuit est finie et, avec le jour, il faut la quitter, nous séparer—un dernier baiser, un premier adieu peut-être! Elle part; où va-t-elle? Que de tentations l'attendent dans ce Paris où je suis seul, où je n'ai qu'elle! N'ai-je donc à moi que son sommeil?

Tout à coup Gilbert songea que ce sommeil même avait ses rêves et qu'elle pouvait revoir Meudon—là maison de la veille—l'amant de l'an passé. Il la secoua brusquement. Les femmes savent s'éveiller. — Est-il donc si tard? demanda Marthe dans un sourire.

— Il faut partir, dit Gilbert.

Et quand il fut seul dans son atelier, en face de son tableau commencé, quand il dut continuer sa tâche, sa pensée se retourna vers l'heure écoulée et, revoyant Marthe dans son sommeil d'ange :

— Pourquoi l'ai-je éveillée, dit-il, lorsqu'elle dormait?

V

Aux premières heures de son amour, aux heures d'enivrement et de fièvre, Gilbert avait ressenti une singulière fascination. Ce monde inconnu où il entrait, cette atmosphère embrasée qu'il respirait, le troublaient, l'éblouissaient. Il se disait que jusqu'alors il n'avait pas vécu, que la vie, c'était cette fièvre qu'il ressentait et qui le brûlait. Il entrait dans le théâtre et là, au milieu de ces toilettes, de ces propos amoureux, de ces bruits de jupes soyeuses, dans cet air chaud, sous ces lumières, grisé par le bruit, par le gaz, il se sentait fier en se disant que cette femme qu'on regardait avidement et qu'on admirait, était à lui, et que tout à l'heure il allait l'emporter bien loin et la dérober à ceux qui l'enviaient. Mais, peu à peu, ce triomphe des premiers jours se transformait en torture, cette satisfaction orgueilleuse devenait une morsure de tous les instants. Cette femme qu'il aimait, qui était à lui maintenant, tout à l'heure elle allait se montrer à

tous et devenir le spectacle de tous. Cette bouche qui lui disait : Je t'aime ! dirait : Je t'aime ! au premier cabotin chargé des rôles d'amoureux. Cette beauté, cette grâce, ce sourire seraient analysés, détaillés, critiqués, commentés chaque soir par une foule nouvelle. Le lycéen affamé et le vieillard blasé iraient se repaître de ces trésors qui étaient à lui seul. Il faut, se disait-il, qu'on l'embrasse, qu'on la frappe, qu'on la tutoie, qu'elle se farde, s'habille, se déshabille, se graisse. Il n'avait vu auparavant que la salle avec ses dorures, son lustre, son velours. Il voyait à présent les coulisses avec leurs toiles d'araignée et leur poussière, les couloirs sombres, les murs humides, les loges enfumées, les escaliers boueux, glissants, tout le revers de cette médaille étincelante et fausse.

Gilbert souffrait profondément. Il sentait bien enfin qu'un tel amour ne pouvait pas durer. Jusqu'alors, le pauvre garçon s'était-il demandé où se prend l'argent qui donne les cachemires indiens, les robes de soie et les chapeaux frais? Non, il avait aimé, voilà tout. N'était-ce pas assez! Il avait donné son cœur, comme si le changeur prêtait sur

une telle valeur. Donner son cœur, c'était ne pas payer assez, c'était payer beaucoup trop. Les confidences de Désirée l'avaient profondément touché. Maintenant il se sentait prêt à pardonner bien des choses à Marthe. Elle portait le poids de la faute des autres, elle avait sans doute au fond du cœur le généreux levain qui pouvait la rendre encore honnête femme. — Oh! se disait-il, si j'étais riche! Il rêvait alors qu'il enlevait la jeune fille à son existence aventureuse, qu'il la plaçait, comme une idole, au milieu des séductions du luxe, qu'il la faisait heureuse, libre, fière... Mais il songeait aussitôt à sa pauvreté et il hochait lugubrement la tête. Parfois il se disait que peut-être sauverait-il Marthe en l'épousant? Le nom d'un honnête homme oblige. — Si Marthe voulait!... Mais le passé de Marthe se dressait devant lui, comme un spectre, ce passé d'une enfant de dix-huit ans, d'autant plus effrayant qu'il était plus ténébreux, et Gilbert disait : Non! en songeant à la maison verte, là-bas, au pied du coteau de Meudon.

Cependant ils s'aimaient toujours. Leurs propos étaient les mêmes, les mêmes leurs baisers, les

mèmes leurs caresses. Gilbert attendait Marthe chaque soir et ils partaient. Un jour, comme il tenait ses yeux fixés sur la porte du théâtre, il recula comme terrifié. Marthe montait en voiture avec un inconnu. Dans le premier instant de saisissement, il n'eut pas le temps de courir après cette voiture qu'il avait bien remarquée un moment auparavant. En ce moment, il lui sembla que la terre s'ouvrait sous ses pas, un nuage lui voila la vue, il s'appuya contre la muraille pour ne pas tomber. Un instant après, il lui sembla qu'on lui parlait. Il regarda d'un air hébété. C'était Désirée.

—Courage! disait-elle, et ne lui en veuillez pas trop, Monsieur; il y a assez longtemps que l'autre l'accablait de bouquets!

Gilbert ne répondit pas, et s'éloigna, chancelant comme un homme ivre. Il regagna ainsi, au hasard, son logis. Sur le chemin, tout tournoyait devant lui, les passants, les voitures, les lumières. Il fut surpris par un orage; il continua son chemin sous la pluie, entra chez lui, ouvrit la fenêtre et s'accouda machinalement. Il entendait monter jusqu'à lui le bourdonnement de a ville, le bruit des voitures

— et il songeait à ce bruit qu'avait fait sur le pavé la voiture qui l'emportait, elle !... Il regardait la pluie tomber, et tout murmure s'était éteint, toute la ville demeurait endormie qu'il était là, debout, le regard fixe. Il n'avait qu'une pensée : la revoir, lui jeter sa colère au visage. Il alla à sa table, écrivit une lettre, et demeura accoudé jusqu'au jour, le front brûlé par sa lampe. Alors il descendit, jeta cette lettre à la poste sans la relire et attendit.

Il répétait :

— Je lui dis de venir. Elle viendra... oh ! elle viendra !

Elle vint, en effet. Elle était enveloppée dans un manteau de dentelle qu'elle jeta sur un chevalet, et s'avançant vers Gilbert :

—Ta lettre était cavalière, dit-elle avec un demi-sourire. Cependant me voici. Je n'ai pas voulu te faire attendre. Je tiens à être franche avec toi !

— Voyons, dit Gilbert, je t'écoute.

Il la regardait fixement. Elle était pâle, l'air un peu inquiet, toujours jolie. Elle s'assit sur un pliant, en face de Gilbert : — J'aurais pu demeurer chez moi, dit-elle encore, ne pas tenir compte de ton

ordre, car tu ne me pries pas de venir ici. Tu ordonnes. Sache-moi gré de ma démarche.

— Venons au fait, dit-il brusquement. Cet homme qui est parti hier avec toi?

— Ce n'est pas un homme, c'est M. le comte Bogdanoff.

Gilbert se sentait involontairement trembler, il se mordait les lèvres.

— Eh bien! dit-il, c'est ton amant?

—Gilbert, répondit Marthe, sois raisonnable. Je suis une pauvre fille, j'ai des engagements. Je dois à mon tapissier, à Pierre, à Paul.

— Tu as raison, fit Gilbert d'un ton saccadé, tu as raison.

— Crois-tu que je t'en aime moins? non, mais la nécessité... Seulement tu es jaloux?

— Jaloux! dit Gilbert. Allons donc! il y a deux femmes ici : Marthe Duval et la maîtresse du comte Bogdanoff. De la première je suis jaloux, oui, parce que je l'aime, parce que je donnerais ma vie pour elle... quant à l'autre...

— Tiens! interrompit Marthe, veux-tu que je te dises, Gilbert? Tu vas me jeter quelques sottises

à la figure. Ce n'est pas bien. Est-ce que j'ai été une fille comme une autre avec toi? Est-ce que je ne t'ai pas aimé beaucoup, beaucoup? Une fois — un soir — il n'y a pas longtemps — *on m'attendait.* Je suis partie avec toi. Je ne t'ai rien dit et cependant je n'ai pas tout ce qu'il me faut. On vient faire des scènes chez moi : les marchandes, un tas de monde. Parbleu! je ne demanderais pas mieux que de rester avec toi : tu es le plus gentil garçon du monde. Mais, tu comprends... songe donc, c'est terrible, ma position. Surtout, Gilbert, je ne voudrais pas me fâcher avec toi. Si je pouvais demeurer ton amie, vois-tu, je serais bien contente... et puis, si plus tard... Tu as du talent, tu peux devenir riche...

— Mon Dieu! fit Gilbert qui avait écouté comme absorbé, que me dis-tu là?... Tais-toi! Tu me brises le cœur, tiens! oh! mon Dieu! mon Dieu! mais tu ne m'aimes donc plus, tu ne m'as donc jamais aimé?

— Tu es le seul que j'aie aimé comme cela, répondit Marthe ; mais toi qui as de l'esprit — je t'en prie, ne te fâche pas — tu sais bien qu'un caprice aigri devient de la haine!

— Un caprice! s'écria Gilbert. — Un caprice! Je te donnais mon cœur, mon âme entière, je me mettais à tes pieds; sur un signe de toi je me serais jeté à la gueule d'un canon. Imbécile! tu disais : amour, passion, dévouement, on te répondait caprice...

— Gilbert!

— Allez-vous-en, tenez! Il fallait m'avertir tout d'abord qu'un jour viendrait où vous me diriez comme à présent : Mon ami, tu sais, la musique est finie... Il faut partir. On va jouer un autre air. Le caprice! Marthe, Marthe, j'ai bien peur d'une chose, c'est que vous n'ayez pas de cœur. Oh! vous me faites bien souffrir.... Allez-vous en! allez-vous en! dit-il en éclatant en sanglots.

— Eh! bien, si c'est pour cela que vous m'avez fait venir!

Elle prit brusquement sa mantille, ouvrit la porte et sortit.

Gilbert la vit disparaître, il regarda longtemps la porte ouverte, puis tout à coup bondit, s'élança vers l'escalier, appela : Marthe! Marthe! Elle était loin, il rentra et se laissa tomber anéanti sur son lit.

Ce fut ainsi que le trouva Prosper Duchemin. Le journaliste venait visiter son ami. Il arriva pour le soigner. Gilbert avait la fièvre, de grosses larmes lui sillonnaient les joues, son visage était contracté! —Qu'as-tu donc? dit Prosper. Gilbert lui raconta tout. — C'est une solution par le fer rouge, dit le journaliste ; mais c'en est une, ma foi tant mieux ! Tu en as comme cela pour huit jours au maximum à te désoler, puis tu oublieras en travaillant. Ton *Camille Desmoulins au Palais-Royal* est d'un ton superbe. Mon ami, les « belles-lettres » et la « peinture à l'huile » — il n'y a que cela. Il essayait de plaisanter ; mais en se trouvant face à face avec cette douleur profonde, il changea de ton.

— Écoute, Gilbert, tu as des qualités énormes, l'honnêteté, la conscience, l'amour de ton art, choses rares et point du tout à dédaigner ; mais tu as un défaut capital, qui deviendra une vertu si tu sais t'en servir : tu es faible, tu cèdes à tes penchants, tu fais de l'amour (c'est-à-dire de la distraction) sinon du moyen, le but. Je ne veux pas te dire de te cloîtrer, de vivre dans ton atelier comme un colimaçon dans sa carapace ; mais je tiens à te

faire savoir que tu es de ceux qui ne peuvent supporter certains chocs de la vie. Ce qui serait pour un autre une égratignure, est pour toi une blessure par où ton sang jaillit. Je crains l'hémorrhagie. Cette trahison ou plutôt cette déception, — car Marthe ne t'a pas trahi, — un autre en rirait; tu en pleures. Tu ne sais pas demander à une affection de rencontre une satisfaction banale; tu veux tirer d'un pauvre petit violon de quinze sous les sons d'un stradivarius. Impossible, Gilbert! Le petit violon n'a pas *l'âme!* Jete-le donc de côté, lui et tous ses semblables, et à sa fausse harmonie préfère la chanson monotone mais joyeuse de la bouilloire au coin du feu. Crois-moi, tu es fait pour être marié; tous tes instincts te poussent à la vie honnête et paisible. Comment! tu demandes à une fille de théâtre les vertus d'une honnête femme? Adresse-toi donc à une honnête femme tout de suite, prends par le plus court chemin, la ligne droite, épouse-la, aime-la, sois heureux. Les meilleurs dénouements pour les romans sont ceux des contes de fées. On en a médit. On y reviendra. C'est plus bourgeois, mais c'est plus consolant. Gilbert, encore une fois,

finis comme Joseph Prudhomme et venge-toi de ton honnête, heureuse et triomphante objection matrimoniale en faisant des tableaux comme Eugène Delacroix.

— Soit, dit brusquement Gilbert, j'y tâcherai.

Il donnait peut-être raison à son ami pour couper court à un entretien qui l'ennuyait. Prosper crut le comprendre et s'arrêta. Il voulut emmener Gilbert avec lui au restaurant, au concert. Gilbert refusa.— Je m'en vais donc, dit Duchemin, mais je reviendrai... Je n'abandonne pas ainsi l'occasion de prêcher et de parler. Tu sais que *la Tribune*.... Il s'arrêta, il était venu pour annoncer à Gilbert qu'un grand journal politique se fondait et l'appelait à la rédaction en chef. — Mais, songeait Prosper en descendant l'escalier, la joie d'autrui qui tombe au milieu de votre malheur vous navre cruellement. Pauvre Gilbert! N'en parlons pas!

Gilbert passa la journée à rêver, à fouiller douloureusement le passé, pour en évoquer les doux fantômes, comme on remue des cendres éteintes pour en tirer encore quelques étincelles. Il se souvenait de tout. et chaque journée revivait encore,

depuis la journée première, et passait devant lui, avec son sourire et sa joie déjà effacée par la main du temps. Semblables à ces pastels presque tombés en poussière mais qui gardent encore sous leur lividité les traces de la beauté d'autrefois, toutes les heures amoureuses revenaient défiler, pâle procession de fantômes qui, peuplant la solitude présente, la rendait encore plus cruelle. Un à un, lentement, Gilbert les saluait, les pauvres spectres, d'un sourire nâvré qui disait sa souffrance, il songeait qu'elles étaient plus précieuses encore qu'il ne croyait, ces joies à jamais savourées, et, hochant la tête, il répétait avec le poëte : Oh! jamais, jamais plus! *Never, oh! never more!*

Mais quand il vit passer, rayonnante sous le soleil d'été, la journée où, là-bas, dans les bois de Meudon, pour la première fois son voile si cher s'était déchiré ; alors il se leva comme pour maudire, et tout haut, à travers ses larmes, il laissa échapper le sanglant anathème qui fuit, comme une liqueur amère, de tout cœur brisé. — Maudit soit le caprice, amour bâtard, né du ciel comme lui, mais indigne de ce frère. Maudit soit-il, le comédien ha-

bile qui se grime avec un art sinistre et se présente à vous, le masque de l'amour sur le visage! On le suit, on l'écoute, on l'aime et lorsque entre ses mains i tient votre cœur et votre âme, soudain le caprice ricane, jette son déguisement et vous apparaît tel qu'il est avec ses faux sourires, ses paillons qu'on a pris pour des joyaux, sa couronne de strass qu'on prenait pour des étoiles! Ce ne serait rien pourtant : tout est déception. Mais le démon vous raille et sa voix aiguë sait aller, comme une vrille, au plus profond de votre âme. Et que de regrets alors pour toutes ces émotions, ces adorations, ces caresses, pour toutes ces richesses de l'âme jetées aux quatre vents du ciel! Quoi! j'étais sincère et l'on riait, je disais vrai et l'on mentait, je donnais tout et l'on ne donnait rien! On se reproche ses soupirs, ses paroles, ses baisers et l'on pleure alors sur les larmes que l'on a versées. Caprice, caprice trompeur, démon méchant, faux amour, amour bâtard, à jamais sois maudit! Tu es le frère de l'amour, mais comme Caïn était le frère d'Abel.— Mais non, tu es moins que son ennemi, tu es son plagiaire! Il nous élève, tu nous abaisses, il

nous dit de regarder le ciel, tu nous attaches à la terre, ses baisers enivrent, les tiens torturent. Son flambeau divin éclaire et réchauffe comme le soleil, le tien dévore comme l'incendie. — Règne donc sur les âmes vaines, eût pu ajouter Gilbert, étends ton sceptre sur les faibles, les rieurs ou les fous, ceux-là tu ne les domineras pas qui gardent leur flamme pour l'autel sacré de l'idéal!

Hélas! Gilbert savait maudire, mais il obéissait à ce tyran dont il essayait de secouer le joug avec rage. Il venait de renvoyer Marthe et il avait écrit déjà une lettre pour la rappeler. Mais il jeta brusquement la lettre au feu et attendit le soir.

Le soir, il était à la porte du théâtre, comme autrefois. Il se tenait, les yeux fixés sur une petite fenêtre éclairée qui était celle de la loge de Marthe. Il allait et venait, impatient, fébrile. — « Je la verrai, songeait-il, je lui dirai tout. » Que voulait-il lui dire? Il ne le savait pas, il voulait la revoir. Il était là parce que l'instinct, l'égarement l'y avaient fatalement poussé. Il parlait tout haut par monosyllabes. On l'eût pris pour un fou.

Il faisait froid et il était déjà tard. Une longue

file de voitures stationnait à la porte, attendant la fin du spectacle. Les lanternes projetaient leur lumière rouge sur le pavé sec et retentissant. Gilbert passait et repassait sur le trottoir où son ombre, tantôt agrandie, tantôt rapetissée, s'allongeait découpée par le gaz. La rue était presque déserte ; deux ou trois hommes se tenaient sur la chaussée, de ces industriels qui font profession d'ouvrir les voitures, d'abaisser les marchepieds et d'offrir du feu. A côté d'eux, enveloppés dans leurs pardessus, quelques élégants attendaient patiemment, l'œil braqué sur la porte des artistes, la sortie de quelque soubrette. Les uns étaient jeunes, les autres vieux : le caprice n'a pas d'âge. Les uns se regardaient d'un air soupçonneux, déchiffrant les visages pour y lire quelque rivalité, les autres se connaissaient et causaient d'un ton ennuyé. Gilbert eût pu entendre par échappées leurs propos. « La pièce finit tard ce soir, disait l'un.— J'en ai pour un bon quart d'heure encore, disait l'autre. — Je suis ici jusqu'à minuit, faisait un troisième. » Ils s'appelaient entre eux baron, comte, marquis et arboraient des noms illustres. — C'est le revers de l'amour.

Mais Gilbert ne voyait rien, n'entendait rien. Son regard ne quittait pas la petite fenêtre où par instant se dessinait une ombre gracieuse. Il sentait son cœur palpiter, il avait le front brûlant, les mains glacées. Quelque chose lui pressait la poitrine à l'étouffer. Il vit la lumière de la fenêtre s'éteindre, il s'avança vers la porte de sortie. Au moment où il arrivait, Marthe sortait tendant la main à un gros homme à moustaches blondes. Cette fois, Gilbert s'avança, il se mit en face de Marthe. Le gaz de la rue éclairait en plein son visage, et quand Marthe passa, elle se serra instinctivement contre l'homme, effrayée par ce masque livide.— C'est ainsi qu'elle se blotissait contre moi lorsqu'elle avait peur, songea Gilbert avec déchirement en la regardant s'éloigner. Elle a donc peur! dit-il avec triomphe. Et, fou de colère, il ajouta à haute voix : — Oh! qu'elle a raison de trembler!

Marthe avait disparu en voiture. Gilbert revint à pied, non pas accablé comme la veille, mais enflammé, ardent, s'ouvrant brutalement un passage dans la foule, urieux, l'œil rouge, bien meurtri, bien malheureux. Mais c'était une énergie factice

et quand il arriva chez lui, il se laissa aller à ses plaintes, murmurant et se reprochant à lui-même de l'aimer toujours !

VI

Désormais la vie de Gilbert devint une continuelle fièvre; toujours préoccupé, assombri toujours, il errait. On le voyait partout et nulle part. Il avait l'air de chercher quelqu'un. Il espérait toujours la rencontrer. Il était allé chez elle : on lui avait répondu que temporairement Madame habitait chez le comte Bogdanoff. Il avait envie d'aller chez cet homme, de l'insulter ou de le poignarder. Il devenait fou. Ses couleurs séchaient, ses toiles se couvraient de poussière, il ne travaillait plus, se laissait aller à la dérive, sans penser. Quelquefois lorsqu'il prenait ses crayons, il dessinait une tête de femme, la même toujours, puis il la brûlait. Cependant il fallait vivre. Il vendit donc ses études, deux ou trois bons tableaux à bas prix et mangea là-dessus. Rien ne lui importait plus ; il ne savait

où il allait. Cette vie durait depuis un mois. Depuis un mois, chaque soir, c'était avec Marthe une véritable guerre de ruses, une chasse de Mohicans. Il la traquait, elle le faisait épier, sortait par une autre issue, s'échappait.

Gilbert lui écrivait lettres sur lettres; il voulait la revoir. Il lui rappelait leur bonheur d'autrefois, il ne croyait pas possible qu'elle ne l'aimât pas un peu, lui qui l'aimait tant. Il transigeait même, le malheureux, il songeait déjà aux moyens à employer pour tromper le comte Bogdanoff. Et peu à peu sur cette pente rapide, il se laissait entraîner, il s'aveuglait, il glissait vers le gouffre.

Souvent il arrêtait Désirée au passage. Il l'interrogeait, il lui disait de plaider sa cause auprès de arthe.

Désirée hochait la tête.

—Croyez, disait-elle, que mes conseils sont bons. Ne vous tourmentez pas. Laissez Marthe tranquille; pour le moment, elle ne peut entendre parler de vous!

—Mais elle me hait donc? s'écria-t-il un jour.

—Eh! non, fit Désirée.

— Alors pourquoi me fuit-elle ainsi, pourquoi laisse-t-elle mes lettres sans réponse?

— Faut-il vous le dire? demanda Désirée en hésitant.

— Oui...

— Eh bien! vous la gênez! Ah! le mot est cruel, mais il faut appeler les choses par leur nom. Et puis, voyez-vous, une chose finie est finie. Adieu Jeanne, bonjour Jeannette! Mon Dieu, si l'on m'entendait : voilà que je trahis le camp des femmes, moi! Mais bah! je les déteste tant!

Elle laissa Gilbert atteré et furieux à la fois. Désirée avait raison : il *génait* Marthe ; le mot était cruel. Il lui fit l'effet d'une offense. Le pauvre garçon, rouge de colère, eût voulu souffleter un adversaire, et son adversaire était une femme.

— Maintenant, plus que jamais, dit-il, il faut que je la voie !

Duchemin vint lui rendre visite le lendemain. Il le trouva en cet état, essaya de le calmer.

— Non, dit Gilbert, vois-tu, ce que l'homme pardonne le moins, c'est la déception! J'ai cru en cette fille et je me le reproche aujourd'hui et je la

hais de tout l'amour que j'ai jeté à ses pieds ! Oui, je la hais, c'est le mot... Je voudrais me venger, je voudrais...

— Tu ne réfléchis pas, dit Prosper. La seule vengeance raisonnable et possible, en pareil cas, c'est l'oubli. Elle t'a aimé par caprice, elle te regrettera par dépit. Mais encore une fois laisse cela. Qu'est-ce qu'une telle aventure dans ta vie ? Et tes tableaux ? Et ton œuvre ? — Le Salon ouvre dans un mois. Que lui destines-tu ?

— Mon *Marius* et une autre Étude, je ne sais quoi. Les autres tableaux, je les ai vendus.

— Tu es fou ! s'écria Duchemin en haussant les épaules. Tout cela perdu, tant d'efforts, tant de talent. Ah ! je me casserais volontiers la tête pour t'avoir jeté dans cette galère ! Mais vraiment quel homme es-tu donc ? D'un côté ton avenir, de l'autre cette femme et tu hésites ? Tiens, Gilbert, Gilbert, tu es perdu !

— Je le crois, dit Gilbert, j'ai trop aimé, j'ai trop pleuré ! Dans la tête, dans le cœur, je n'ai plus rien !

— Qui me dira, s'écria Prosper en frappant du pied, ce que sont ces femmes qui n'ont ni talent,

ni esprit, ni cœur et qui font un tel homme d'un garçon de premier ordre? Mais, c'est impossible, non, elles ne boivent pas ainsi votre force et votre âme, je les en défie et il reste en toi de quoi vivre, aimer, affirmer ton œuvre! Tu verras!

Hélas! Gilbert avait mis dans son amour toute sa vie. Cet amour en fuyant emportait ce qui faisait son énergie et nulle épave ne lui restait dans ce naufrage de lui-même. Il revit Marthe, il la revit chez elle. Depuis quelques jours, le comte Bogdanoff était reparti pour la Russie. Cette fois, Gilbert ne suppliait pas; il s'avança froidement, la regarda bien en face et lui jeta ces mots : « Je ne vous ai pas tout dit, Marthe. Je vous ai dit que je vous aimais, je vous ai dit que je mourrais avec cet amour, n'est-ce pas? mais je ne vous ai pas dit qu'aujourd'hui ces serments je les renie, cet amour, je le désavoue, je le hais, je le méprise ! »

Marthe était assise sur une causeuse, nonchalante, séduisante, sa main jouant avec la ceinture de sa robe de chambre. Elle se redressa, blanche et roide comme une statue et dit avec un accent de colère : — Vous êtes ici chez moi ! »

— Je le sais, fit-il, si j'étais chez le comte Bogdanoff je ne vous dirais ceci qu'après l'avoir tué ! Je suis ici chez vous — je vous parle — et je vous parle de vos affaires, vous pouvez bien m'écouter?

Marthe pâlit encore sous le regard de Gilbert et se rassit. Il se tenait debout et les bras croisés.

— Ainsi vous avez cru, disait-il, qu'il suffisait de répondre : tout est fini, ce n'était qu'un caprice, pour que je m'efface et que je disparaisse. « Je t'ai « pris comme un jouet, je t'ai gardé assez long- « temps. A un autre! » Vous me gardez, vous me laissez. C'est bien ! Vous avez cru que je dévorerais mon amour avec ma colère? Non ! Je reviendrai, je vous poursuivrai, je me placerai devant vous, je me jetterai devant votre voiture. Au théâtre je serai cet homme, dans ce coin, qui vous regarde fixement, qui ne perd pas un de vos gestes, qui scrute vos regards, analyse vos sourires et devine vos larmes secrètes; dans la rue, je serai celui qui marche derrière votre ombre, celui qui vous suit, vous espionne, celui que vous sentez là, présent, tourmenteur de toutes les heures, juge de tous les pas; je serai à la table de vos soupers ; je serai sous les

fenêtres de votre boudoir, dans l'allée du bois où vous irez, à côté de la voiture de courses; partout, persécuteur, espion, bourreau !

— Ah ! çà, mais, dit Marthe, vous êtes fou, mon cher !

— C'est possible, répondit-il, mais pourquoi m'avez vous demandé ma vie ? je vous la donne. Nous avons signé un pacte — je ne dois pas vous quitter, je ne vous quitte pas !

— Mais, dit-elle avec un sourire forcé, nous serions souvent ennuyées si tout le monde raisonnait ainsi !

— Vous avez une ressource, fit Gilbert, faites-moi provoquer par un de vos amants !

— Si M. le comte Bogdanoff vous eût entendu, répliqua Marthe froidement, il vous eût fait jeter à la porte par ses laquais !

— Oh ! la misérable ! fit-il avec dégoût.

— Aussi bien, dit Marthe en se levant et marchant à grands pas, le regard hardi, la voix vibrante, c'en est trop !,.. Vous avez beau jeu de m'insulter, par exemple ! Et pourquoi ? parce que je ne veux plus de vous. C'est vrai ! Vous me fatiguez...

Les phrases, à la fin, c'est indigeste, mon cher ! D'abord ça amuse, vous savez, puis on bâille ! Je hais l'ennui, moi. —Elle regardait Gilbert qui l'écoutait comme anéanti. — Ah ! vous voulez de l'amour parce que vous donnez de l'amour, dites-vous ? Eh bien ! on m'en offre chaque jour et je le refuse. J'ai là des lettres dont les signataires ne seraient pas ingrats comme vous si j'avais répondu à leurs belles propositions. Ma foi, non ! Vous me faites trop regretter d'avoir été bonne fille. On ne m'y reprendra plus. Que vous avais-je promis au fait ? rien et je vous ai beaucoup donné ! Mais maintenant, dit-elle avec colère elle aussi, laissez-moi faire mon métier !

—Tu diras ce que tu veux dire, s'écria Gilbert en lui saisissant le poignet et en la regardant jusqu'au fond de l'âme.

—Soit, répondit-elle en relevant bravement son front hautain et en se faisant un diadême de sa honte, — lorsqu'on veut de l'amour, Gilbert, et qu'on s'adresse aux femmes qui le vendent, on le paie !

Elle n'acheva pas, mais Gilbert comprit. Alors

elle devint livide, elle plia instinctivement les genoux, elle se fit humble, petite, enfant, devant ce jeune homme aux cheveux hérissés, aux yeux hagards, au geste menaçant. Il était terrible, et devant lui flottait comme un sinistre nuage de sang. Elle eut peur, Marthe, elle lui embrassa les genoux et d'un ton bas et toute tremblante :

— Oh! ne me tue pas, dit-elle, mon Gilbert!

Ce ne fut qu'un éclair. Il revint à lui, il secoua sa tête où perlait une sueur glacée, il la regarda un moment avec un affreux dédain, et la repoussant du pied :

— Va, dit-il, tu n'en vaux pas la peine!

Prosper Duchemin apprenait, deux jours après, que Gilbert Leroy s'était vendu comme remplaçant militaire. Presque en même temps, on apportait à Mademoiselle Marthe Duval deux lettres. La première lui était présentée par la nièce de Madame Pferler, marchande à la toilette; la seconde arrivait par la poste.

Mademoiselle Marthe se faisait friser. Elle fit

signe à la marchande de s'asseoir et ouvrit d'abord la lettre de Madame Pferler; elle parut ennuyée, puis, jetant les yeux sur l'autre lettre elle sembla contrariée encore davantage. Elle venait de reconnaître l'écriture de Gilbert.

— Encore lui ! dit-elle.

Elle parcourut la lettre.

« Vous vous êtes donnée à moi, disait Gilbert, je me vends pour vous. Nous sommes quittes. »

La lettre n'était pas signée, mais elle contenait deux mille francs.

— Ah ! dit Marthe en prenant les billets, je savais bien ! J'avais du trèfle hier dans mon jeu ! C'est cela. Elle tendit un billet à la marchande : Tenez, voici toujours un à-compte !.., Prenez dix louis et rapportez-moi la monnaie !

MADAME SERVIANI

I

Suzanne de Rouvre n'avait pas encore dix-huit ans lorsqu'elle épousa Victor Serviani, que dix années de prodigalités et de folies avaient rendu tristement célèbre dans cette étrange partie de Paris qui comprend le nouveau quartier Saint-Georges, le boulevard des Italiens et les environs de l'Opéra-Comique. Suzanne sortait du couvent, où elle avait reçu une éducation complète qui ne lui permettait même pas de déchiffrer l'alphabet de la vie. Dès ses premiers pas dans le monde, on lui présenta Victor Serviani. « C'est un prétendant, dit Madame de Rouvre ; il est riche et vit royalement de ses revenus. Te plairait-il ? » Suzanne crut de son devoir

de répondre affirmativement. D'ailleurs, elle n'avait pas encore aimé. Elle épousait le mariage et peu lui importait le mari. Non pas que Victor Serviani fût, même physiquement, un mauvais parti. Au contraire. Grand, bien fait, les épaules larges, les cheveux noirs, fins et beaux quoiqu'un peu rares, la barbe touffue, les dents blanches, il était ce qu'on appelle « un bel homme. » Son teint légèrement parcheminé et les rides nombreuses qui couraient sur son visage lui donnaient un excellent air de gravité.

Victor Serviani tenait du chef de sa mère une fortune princière. M. Serviani, le père, réfugié italien, qui s'était vu compromis dans l'affaire de Confalioneri, avait épousé la fille d'un riche armateur de Marseille. La générosité de Victor était proverbiale. Toute cette partie de Paris, composée de quarts d'agents de change et de dixièmes d'hommes de lettres, de journalistes en gants couleur brique, de cabotins et de filles de théâtre, le connaissait par son nom et par ses aventures. La plupart de ces gens-là le tutoyaient. Il se vantait, un jour, d'avoir prêté cinq louis à chacun des nou-

vellistes qui fréquentaient le café de ***, et de connaître la descente de lit de chacune des actrices du théâtre X. Mais Victor Serviani exagérait, sans doute. Toujours est-il que ses faits d'armes amoureux étaient célèbres. On parle encore de sa liaison avec Clara Péplum et de son duel avec le comte de Lancy. Serviani était véritablement le lion du boulevard, et la gloire lui arrivait tout naturellement. Les aventures nouvelles naissaient sous ses pas, et il n'avait pas besoin, pour faire parler de lui, de couper la queue de son chien, comme Alcibiade.

Victor Serviani, qui passait plus de la moitié de sa vie dans les salles d'armes en renom et dans les boudoirs à la mode, ne connaissait de rival ni dans un salon ni sur le terrain. C'était un heureux homme, ce Serviani. Mais le fruit le plus appétissant et le plus beau a son ver rongeur d'autant plus malfaisant qu'il est plus ignoré. Serviani était jaloux. De ses maîtresses? Allons donc! Point du tout; mais de la gloire naissante de Paul Taverney, qui débutait dans le monde interlope au moment où lui, Serviani, allait prendre sa retraite.

Il voulait se marier, comme Phœbus de Chateaupers « faire une fin tragique; » Mademoiselle de Rouvre lui plaisait, il allait donc enterrer à jamais la vie folle qu'il avait menée jusqu'ici. Le garçon devait faire son testament : et le futur père de famille passait son habit pour suivre le convoi.

Avant d'en finir tout à fait avec l'existence à grandes guides, Victor Serviani résolut d'agir ainsi qu'un acteur illustre qui se retire du théâtre. Il annonça, comme prochaine, une représentation extraordinaire qui consistait à enlever publiquement à Paul Taverney sa maîtresse.

La galerie attendait. Paul, qui s'était lié justement avec Léonie Durand, une des plus séduisantes et des plus dangereuses créatures de Paris, se contentait de sourire. Mais un soir, comme il entrait au Vaudeville, où l'on donnait la première représentation d'une pièce d'Octave Feuillet, il aperçut, dans une petite avant-scène, Léonie Durand à côté de Serviani.

Il devint furieux et envoya ses témoins à Victor. On se battit à Bellevue. Paul reçut un pouce de fer en pleine poitrine, mais la blessure n'était pas

grave. Il n'était pas encore rétabli, que Serviani et lui se tutoyaient comme les meilleurs amis du monde. Léonie Durand était oubliée, et, quant au coup d'épée, qui donc y avait pensé jamais?

II

Les premiers mois du mariage de Serviani furent heureux. Il avait emmené sa femme en Italie et, là-bas, sous les orangers d'une villa princière, ils étaient allés cacher leur bonheur à tous les yeux. Serviani se sentait renaître à côté de Suzanne. Toute sa vie passée se dissipait, et, peu à peu, s'envolait en fumée. Il ne voyait plus que le présent, ne songeait pas à ces trop longues années d'une vie prodiguée aux quatre vents du ciel et savourait à longs traits l'ivresse de son bonheur. C'est que Suzanne était charmante, bonne, douce, timide comme une enfant qu'elle était pour ainsi dire encore; elle n'avait d'autre volonté que celle de son mari; en toutes choses, elle lui obéissait et

mettait à cette obéissance une telle grâce qu'on eût dit qu'il l'obligeait en ordonnant. Serviani la trouvait bien parfois un peu triste et si soumise qu'elle paraissait résignée. Mais il ne s'arrêtait pas longtemps et se répétait à lui-même ce nom si doux : Suzanne, qui résumait pour lui toutes les vertus et tous les attraits de la femme : grâce, pureté, charme, séduction, amour.

L'hiver passé à Naples, ils revinrent en France. Serviani avait loué, dans la rue Taitbout, un riche appartement au premier étage, un de ces appartements où l'on peut demeurer chez soi, retiré, reclus, capitonné, avec toutes les richesses sous la main et tout ce qui donne tant de charmes au chez soi, au cher *at home*, au coin du feu lorsqu'il est entouré de moelleux tapis et de toutes les superfluités si nécessaires quand on veut s'aimer entièrement. C'est surtout à l'amour que le luxe est véritablement utile. Là, ils retrouvèrent cette douce paix qu'ils avaient goûtée en Italie, cette séduisante solitude à deux, le rêve de tous ceux qui aiment. Madame Serviani sortait peu. Victor lui avait fait entendre que le mariage est une sorte de réclusion :

elle ne s'en étonnait pas et trouvait tout naturel de passer d'un couvent dans un autre. Lorsque vint la saison des eaux, Serviani partit avec Suzanne pour Boulogne-sur-Mer, une de ces adorables petites villes de nos côtes normandes, qui serait parfaite si elle n'était à demi-anglaise.

Boulogne n'est pas, à proprement parler, une ville d'eaux, ou, du moins ses rivales l'emportent de beaucoup sur elle en réputation. La foule, qui suit fatalement la foule, comme les moutons de Panurge suivaient leurs devanciers, délaisse un peu Boulogne et court à Dieppe, à Villers, à Étretat. Boulogne n'en est pas moins la plus délicieuse de toutes ces villes charmantes. Elle est proprette et coquette, élégante dans la *ville-haute*, pittoresque dans la ville basse. Du haut des falaises d'Ambleteuse, la vue s'étend sur un des plus beaux panoramas imaginables, et, dans les temps clairs, au milieu de l'immensité du ciel et de l'eau, apparaissent, à l'horizon, comme une raie d'écume, les blanches côtes de la vieille Angleterre. Suzanne aimait beaucoup à se promener sur ces falaises. Elle aspirait avec délices l'air parfumé qui soufflait

chargé des senteurs salines de la mer. Elle regardait cette longue étendue de vagues se soulevant comme des montagnes, bondissant, échevelées, écumeuses, bruyantes et doucement enfin venant expirer sur le sable. De longs rubans d'écume se déroulaient sur les flots comme des serpents et se fondaient tout à coup, ou éclataient en flocons blancs, comme brisés par une main invisible. Des hirondelles rasaient l'eau avec leurs petits cris, et des mouettes immobiles sur le sable, semblaient suivre des yeux quelque steamer qui se risquait dans l'Océan ou la voile de quelque navire qui grossissait au loin, lentement.

Quant à Serviani, il restait, la plupart du temps, à l'hôtel ou se rendait au Casino, ou bien encore prenait un bain pour se distraire. Un jour, comme il sortait de l'eau, il entendit quelqu'un derrière lui qui disait :

— Le mariage ne t'a pas changé. Tu es toujours le nageur intrépide qui traverserait, comme lord Byron ou cet imbécile de Léandre, l'Hellespont pour aller voir sa belle.

Il se retourna et reconnut Paul Taverney. Les

deux amis s'embrassèrent et Paul se mit à rire en épongeant ses habits légèrement mouillés par le peignoir de Serviani. Dès qu'il fut habillé, celui-ci le prit par le bras et lui demanda comment il se trouvait en ce moment à Boulogne.

— Par hasard, dit Taverney — ou plutôt non, par fatalité. Je suis légèrement à sec, en ce moment, et je suis aise que la saison des eaux me permette de faire des économies. J'ai négligé Bade, que je redoutais à cause de son tapis vert, les Pyrénées qui m'effraient avec leurs cinq ou six toilettes quotidiennes, et je suis venu bourgeoisement m'établir dans une table d'hôte de Boulogne-sur-Mer, où je vis comme un anachorète, d'œufs et de laitage, ou à peu près. — A 'propos, est-ce que Madame Serviani est ici?

— Parbleu!

— En ce cas tu vas me présenter. Je n'ai pas encore eu l'honneur de voir ta femme, mon cher Victor. Tu l'as, dès le premier jour, enlevée à notre curiosité, et les *Lazzaroni* ont eu le pas sur les Parisiens. Cet été, lorsque vous habitiez Paris, j'étais en Espagne. Or ça, dis-moi, mon ami, es-tu heureux?

— Parfaitement heureux !

— Pas un orage?

— Pas un nuage.

— La fortune est aux scélérats.

— Bah ! le scélérat est mort! *Ohimè !* Moque-toi de moi, *Paolino mio*, je prends du ventre !

Serviani présenta Paul à sa femme, et Suzanne, qui ne laissait pas, peut-être, que de s'ennuyer un peu dans la petite ville, apprit avec une certaine satisfaction que M. Taverney demeurerait à Boulogne jusqu'à la fin de septembre. On entrait alors dans la deuxième quinzaine d'août. Taverney lui avait plu dès l'abord. C'était un jovial garçon, à la tournure agréable et qui ne manquait pas d'esprit. Au reste, moins beau que Serviani, mais plus jeune. Serviani, d'ailleurs, avait singulièrement changé, s'il n'avait pas vieilli, depuis son mariage. Il était ce que le monde appelle un « homme sérieux.»

L'ex-dandy s'était revêtu d'un habit de puritain et l'iconoclaste eût bien voulu qu'on le prît pour un quaker.

— Tu es un hypocrite ! lui dit un jour, en riant, Taverney.

Suzanne était présente. Elle hocha la tête et dit à Victor, avec une petite moue ravissante :

— Allons! vous ne m'avez pas tout conté!

— Et à quoi cela te servirait-il de connaître mes mémoires de garçon? Un mari n'a d'histoire que du jour où il a signé son contrat.

— En ce cas, dit Taverney, il est malheureux qu'on néglige les petits romans antérieurs. Si tu contais à Madame Serviani l'histoire de Mademoiselle Léonie Durand?

— Laissons cela, répondit Serviani, presque en se fâchant, et n'y songeons plus.

— Le loup devenu berger, fable! murmura Taverney.

III

Madame Serviani, qui, jusqu'alors, avait été plutôt rêveuse et réservée qu'expansive et joyeuse, se sentait, depuis quelque temps, le cœur plein d'ivresse, la tête remplie de douces et consolantes images. Si Serviani avait trouvé le repos et le bon-

heur dans une vie nouvelle, Suzanne n'avait rencontré dans le mariage qu'une servitude et point d'affection. Serviani n'avait pas eu besoin de lui enseigner le devoir, mais il n'avait pu parvenir à lui apprendre l'amour. L'amour est une fleur qui pousse d'elle-même, mais que rarement on parvient à faire naître artificiellement. Suzanne n'aimait pas son mari.

Elle n'avait pas mis longtemps à se convaincre qu'avec lui elle ne serait jamais heureuse. Serviani était, selon son humeur, trop passionné ou trop sévère, il ne voulait point faire de Suzanne sa femme, mais tantôt sa complaisante maîtresse et tantôt son esclave. Il l'aimait pour lui, non pour elle, et, malgré ses efforts, il n'avait pas assez dépouillé le vieil homme. Peut-être, enivré par son amour, ne s'en apercevait-il pas. — Suzanne regrettait bien souvent de n'avoir pas connu plus tôt M. Paul Taverney. Certes, celui-là était bien l'époux qu'il lui fallait, tendre, prévenant, affectueux, joyeux aussi, une sorte de Werther spirituel. Paul s'étudiait à amalgamer la sentimentalité allemande et la saillie française, de façon à obtenir un «jeune pre-

mier, » comme il disait, qui ne fût pas trop ridicule. Il y réussit. Il sut plier sa nature un peu sèche et bilieuse, ses façons nerveuses et brusques, aux nécessités de son nouveau rôle, car il ne voulait rien moins que conquérir le cœur de la belle Madame Serviani, qu'il trouvait la plus charmante et la plus désirable du monde. D'ailleurs là n'était pas le véritable motif de sa résolution. Taverney rentré dans le monde, dans *son monde*, après l'aventure de Léonie Durand et du duel qui en avait été la suite, s'était vu contraint de supporter plus d'une plaisanterie amère et plus d'un cruel quolibet. Mais Taverney avait de l'esprit. Il fit contre mauvaise fortune bon cœur et se prit de si bon aloi à se railler lui-même qu'on oublia bientôt de lui lancer les brocards accoutumés.

Taverney n'en conservait pas moins, au fond du cœur, une violente rancune contre Serviani. « Tôt ou tard, se disait-il, je me vengerai. Serviani est marié et je suis garçon : la revanche m'est offerte !» Un beau jour, sachant que Serviani et sa femme étaient à Boulogne, il s'y rendit et l'on sait ce qui advint.

Serviani, avec un violent tempérament de jaloux, n'était pas méfiant. Ces anomalies ne sont point rares. Il avait en Suzanne une foi complète ; d'ailleurs elle l'aimait. Il le voyait, l'aveugle. — Taverney mettait en jeu toutes ses batteries sans que le mari s'en aperçût. Il manœuvra si bien qu'au bout d'un mois la place était près de se rendre. Jusqu'alors repliée sur elle-même, Suzanne, cette âme expansive, avait donné tout à coup son cœur à l'homme qui, le premier, venait de faire vibrer en elle la corde cachée. Taverney pouvait achever brusquement sa conquête, mais il la trouvait de cette façon bien vulgaire. Il voulut frapper un coup de maître, et, après avoir avoué son amour à Suzanne avec l'accent et la passion de la vérité, il partit subitement pour Paris. « Si je restais ici un jour de plus, dit-il, je serais perdu. »

La pauvre Suzanne admira cette preuve si évidente de grandeur d'âme. « Il a raison, se dit-elle, avant tout le devoir. » Le devoir, c'était Serviani, Serviani, de jour en jour, plus exigeant et plus despotique. N'importe ; Paul avait eu raison de partir. Mais comme Boulogne lui semblait vide,

petit, ennuyeux ! La mer elle-même devenait d'une uniformité désespérante. « Si nous partions ? » dit-elle bientôt à son mari. C'était la première fois qu'elle manifestait ainsi un désir ; autrefois, ses désirs étaient des prières : celui-ci était presque un ordre. Serviani s'en étonna, mais sans s'y arrêter, il répondit : « Nous partirons demain. »

De retour à Paris, Suzanne se sentit plus à l'aise. Elle était plus rapprochée de quelque chose qu'elle n'osait nommer. — Elle revit bientôt Taverney. Serviani l'amena lui-même rue Taitbout. En le revoyant, elle devint rouge, puis toute pâle. Taverney remarqua cette émotion, non sans une joie profonde. Dès lors, il reprit son ancienne tactique. Serviani sortait chaque jour pour se rendre à la Bourse, voulant remplir quelque peu son existence inoccupée. Taverney se présentait alors chez Suzanne. La pauvre femme était déjà perdue. Une heure sonna bien vite, qui passa pour elle comme un rêve, puis, effrayée, égarée, elle songea à mourir.

Mais elle aimait réellement Taverney. Elle voulut vivre pour son amour et s'y abîmer tout entière.

Paul triomphait tranquillement de cette com-

plète conquête d'une femme jeune et belle qui l'adorait comme une sorte de demi-dieu. Elle allait le voir parfois chez lui, se glissait furtivement le voile baissé dans l'escalier ; elle lui répétait l'aveu de son amour, elle lui demandait d'être aimée sans partage. Et lui jurait qu'il n'aimait qu'elle. Et elle lui disait, avec un ineffable sourire :

— Est-ce bien vrai ?

Serviani cependant avait deviné que sa femme aimait quelqu'un. Le voile lui était tout à coup tombé des yeux. « Imbécile ! s'était-il dit, tu connais la femme et tu te ferais tromper comme un sot ! Il n'est pire Sganarelle que Don Juan marié ! » — Mais il se consola vite en ajoutant qu'il saurait bien surveiller Suzanne et la contraindre à étouffer son amour. Il était trop tard. — Tu es sortie ? lui demanda-t-il un jour, avec un sourd accent de colère. — Non, répondit-elle sans hésiter.

Serviani frappa du pied.

— Pourquoi ne pas prendre une voiture, fit-il, le pavé est sale et ta robe est tachée de boue !... Et froidement, il ajouta : Suzanne, si tu me trompais, ce serait mal. Je t'ai beaucoup aimée, Suzanne.

Elle ne répondit pas et resta attérée.

Serviani s'enferma dans son cabinet, et les pieds sur les chenets, il se prit à songer. Elle aimait quelqu'un assurément. Mais qui? Taverney, peut-être! Non, cela était impossible. Malgré ses mœurs, c'est Taverney qu'il devait soupçonner le dernier. Paul avait assez de ses conquêtes de coulisses sans chercher à séduire les honnêtes femmes. Et Suzanne lui avait menti, pourtant. Elle était sortie aujourd'hui. Où était-elle allée? Il le saurait bientôt, il la suivrait. Ah! s'il connaissait le nom de son amant! Mais elle avait donc un amant?

Et le sang lui montait au visage, il crispait ses poings.

— Si cela était, disait-il, je les tuerais tous deux!

Le lendemain, Serviani dit à Suzanne.

— Ne sortez-vous pas aujourd'hui?

— Non, dit-elle.

Elle avait promis cependant à Taverney de se trouver chez lui dans l'après-midi, mais devant ce soupçon elle eut peur.

« Je lui dirai tout, pensa-t-elle, je le verrai demain. »

IV

— Ecoute, Suzanne, lui dit Taverney le lendemain, je t'aime plus que ma vie, tu le sais. Hier j'ai souffert mille martyres. Pourquoi m'as-tu fait souffrir ?

Elle s'excusa, lui expliqua tout, et les soupçons de son mari, et ses propres craintes.

— Ah ! tu ne me crois pas ! dit-elle en voyant Paul rester immobile et le sourcil froncé, tu ne me crois pas !

— Si fait, s'écria-t-il, si, je te crois, ma bonne Suzanne, mais je t'aime ! tu es toute ma vie, tout mon espoir... si tu me manquais, si tu ne m'aimais pas !... répète-le-moi encore, Suzanne, ce mot si doux : je t'aime !

— Je t'adore ! dit-elle en l'entourant de ses bras. Ses longs cheveux dénoués tombèrent sur le visage de Taverney et l'enveloppèrent d'une pluie de soie. Il y plongeait les mains, il les caressait, il les baisait et respirait leur parfum âcre.

Tout à coup, il bondit, la repoussa, et d'une voix vibrante :

— Tu m'aimes, n'est-ce pas Suzanne ?

Elle le regardait étonnée, effrayée aussi.

— Tu m'aimes, eh, bien! sacrifie-moi quelque chose... c'est un étrange caprice... quelque chose qui me prouvera ton amour, tout entier. Cette chevelure dont tu es si fière, donne-la-moi, Suzanne !

— Tu le veux ? dit-elle.

— Et je te croirai, et je ne te demanderai plus de serments, ma Suzanne adorée !

Elle s'approcha de la cheminée, y prit des ciseaux, et le fer cria dans ses cheveux superbes. Les nattes noires tombaient à ses pieds, et elle toute pâle, mais fière, l'œil brillant, la lèvre orgueilleuse, elle lui disait avec passion :

— Me crois-tu, maintenant?

— Tu es un ange! dit Taverney.

Victor Serviani recevait, le lendemain, un paquet à son adresse. Le paquet était lourd et mou. — Qu'est ceci? dit-il en le défaisant. Il trouva un billet, l'ouvrit—puis poussant un affreux cri de rage :

— Ah! la misérable! s'écria-t-il.

« M. Paul Taverney, disait le billet, a l'honneur de renvoyer à M. Victor Serviani, les cheveux que Madame Serviani a oubliés hier chez lui. »

La commotion que Serviani ressentit fut atroce! Il lui passa des idées de meurtre dans la tête; il chargea des pistolets et se dit qu'il tuerait Suzanne. Mais il songea qu'il pouvait plus cruellement se venger. Il courut chez Taverney.

— Vous êtes un lâche! lui dit-il.

— Allons donc! fit Paul en riant. J'avais Léonie sur le cœur, voilà tout. Quand nous battons-nous, demain?

— A l'instant, dit Serviani. Il ne faut pas que vous la revoyiez.

— Soit, répliqua Taverney avec indifférence. Nous trouverons bien en route quatre désœuvrés pour nous servir de témoins. Partons!

Le soir, Serviani rentra chez lui pâle et le visage décomposé.

On lui dit que Madame était souffrante.

Il entra chez Suzanne et la trouva couchée dans une chaise longue.

Sans autre préambule, il alla droit à elle, et lui tendant le billet de Taverney :

— Lisez, dit-il. Voilà l'homme pour lequel vous m'avez trahi!

Elle devint d'une pâleur effrayante, jeta les yeux sur le billet, le devina plutôt qu'elle ne le lut, et poussa je ne sais quel cri plein de douleur.

— Cet infâme Taverney! reprit Serviani, ce lâche, voilà celui que vous avez choisi pour en faire votre amant. Cherchez-en un autre, ajouta-t-il. Celui-là, je l'ai tué!

Cette triste et véridique aventure a fait du bruit, il n'y a pas longtemps.

M. Victor Serviani habite, à présent, un petit chalet aux environs de Genève. Il est un peu misanthrope, dit-on, et là-bas les gens heureux ne l'aiment guère.

Madame Serviani s'est retirée, à Orléans, ou à Tours, chez Madame de Rouvre, sa mère.

— Autrefois, disait hier Jules Reynaud le chroniqueur — on se repentait dans un couvent!

LA JUSTICE DU MARI

I

Paris, qui s'émeut si facilement de toutes choses, eut un beau prétexte à causeries incessantes, à mensonges improbables, à réflexions sentimentales ou piquantes, lorsqu'il apprit un matin en s'éveillant, que M. Béraud des Audrays, le magistrat austère, l'homme impassible, froid, disait-on, comme un marbre et — en sculptant la comparaison — roide comme une statue, avait tué sa femme d'un coup de pistolet. Chacun d'aller aussitôt à la curée des renseignements, chacun de courir avec une jalouse activité. Bref, après trois semaines de versions et de romans contradictoires, quelques élus parvinrent à composer avec le drame une chronique qui

pouvait passer pour très-véridique. Le plus étonnant, c'est qu'elle était exacte de tous points.

Quatre ans auparavant, M. Béraud des Audrays avait épousé Mademoiselle d'Arpagne. Il avait près de quarante ans, elle en avait tout au plus dix-huit; mais sous la couche de glace dont s'était entouré le magistrat, battait chaudement le cœur d'un homme. Il se savait lui-même jeune d'âme et de corps, et ne redoutait pas les suites d'un mariage à tout prendre disproportionné. Mademoiselle Jeanne d'Arpagne sortait du couvent. Elle ne connaissait aucune des pénétrantes joies de la famille; son père, veuf de bonne heure, l'avait promptement délaissée. Cette enfant l'embarrassait fort. Il ne voulait avoir d'autre train de maison que celui d'un garçon. La petite Jeanne une fois éloignée, il mena au galop la vie de clubs, de soupers, de coulisses. Et tant et si bien qu'il y perdit avec la santé une partie de son avoir. En mourant, il ne laissait à sa fille qu'une fortune médiocre. Jeanne avait alors dix-sept ans. Elle vit, un beau jour, arriver au couvent son oncle maternel, M. Lagrange, qui lui tendit les bras, la baisa au front, lui apprit un

peu brusquement qu'elle était orpheline et l'emmena à Paris. Là, Jeanne vécut seule chez son oncle devenu son tuteur. Elle ne connut aucun des enivrements de la jeune fille. Point de bals, pas de soirées, une existence calme et grave. M. Lagrange n'était pourtant pas un geôlier bien sévère, il n'avait rien de Bartholo et s'efforçait de rendre aussi douce que possible la vie de sa nièce. Mais fort occupé par je ne sais quelles affaires industrielles, il n'avait pas toujours le temps de songer aux ennuis de Mademoiselle Jeanne.

Il fallait que le tuteur songeât pourtant un jour ou l'autre à l'établissement de sa pupille. Ce n'était pas une mince affaire. M. Lagrange produisit donc Jeanne dans le monde, mais cette chasse au mari lui déplut bien vite. Aussi regarda-t-il comme une sorte de libérateur M. Béraud des Audrays. Lorsque celui-ci se présenta pour lui demander la main de Mademoiselle d'Arpagne, il voulut avant tout consulter Jeanne. La jeune fille avait déjà rencontré quelquefois M. Béraud, dans les salons où M. Lagrange l'avait présentée. L'idéal de quelques pensionnaires est moins un jeune cavalier de leur âge

qu'un homme grave déjà, maître de lui-même et capable par conséquent de les dominer. Mademoiselle d'Arpagne trouva dans M. Béraud cette froideur aristocratique, ce langage souvent éloquent, cette netteté de sentiments et cette force de caractère qu'elle cherchait dans les héros de ses rêves. Assurément, elle crut avoir rencontré le mari qu'elle devait aimer.

Deux mois après elle épousait M. Béraud des Audrays et c'était en vérité un mariage d'amour.

On a dit déjà que ce qu'on pardonne le moins dans la vie, c'est la déception. Le cœur éprouve un déchirement si cruel lorsque l'image adorée qu'on y avait cachée le brise pour s'enfuir, il souffre tellement, il s'emplit d'une douleur si grande, qu'il n'y a plus de place pour la pitié. Ainsi s'expliquent les haines profondes succédant aux affections les plus vives, ainsi l'homme brûle le lendemain ce qu'il avait adoré la veille, et souvent injuste il maudit alors ce qu'il devrait plaindre,— car n'a-t-il pas demandé à l'objet de son amour plus que celui-ci ne lui promettait, plus qu'il ne pouvait donner peut-être? Jeanne avait aimé dans M. Bé-

raud des Audrays la gravité froide, le regard hautain, la démarche lente, toutes les robustes qualités de l'homme de raison. Puis, quelque temps après cette union, comme si l'idéal qu'elle portait en elle se fût transformé ou déplacé à la façon d'un objectif qui reflète les objets les plus divers, elle se prit à songer que ce mari qu'elle s'était donné ressemblait trop à un maître, pas assez à un amant. Dévouement sans bornes, il lui promettait, il lui donnait tout, excepté cette étincelle vive et brûlante qu'elle sentait briller en elle et que l'âpreté de la vie semblait avoir éteinte en lui. Les jours succédant aux jours, les mois disparaissant les uns après les autres, elle en vint, moins d'un an après son mariage, à se dire tristement, aux heures de rêverie mauvaise, le mot navrant des chercheurs déçus : « Je me suis trompée ! »

Pauvre Jeanne ! Non, elle ne s'était pas trompée, elle s'était trop hâtée. M. Béraud, qui l'aimait tant, était bien digne de son amour. Il ressemblait à ces puits profonds qui semblent noirs à la surface ; penchez-vous sur eux et, là, sous vos yeux, n'apercevez-vous pas l'eau l'impide qui reflète un

lambeau du ciel bleu? Mais il faut savoir regarder, savoir étudier, savoir comparer. Il faut avoir vécu pour connaître le prix de la vie.

M. Béraud n'avait pas réalisé pour Jeanne l'idéal qu'elle avait rêvé; et tout était fini. Elle prenait parfois l'attitude du désespéré de Gleyre et songeait à sa vie sacrifiée comme le poëte trompé à ses illusions perdues. Supposez Jeanne plus âgée de dix ans : M. Béraud n'était plus alors une étoile filante, mais le soleil généreux qui eût réchauffé sa vie. Si jeunesse savait!... Il est parfois bien cruel de penser qu'on peut toucher du doigt le bonheur et qu'on le laisse échapper faute d'avoir vieilli, d'avoir *su* vieillir!

Certes M. Béraud n'avait rien du dameret; il inspirait à première vue un respect mêlé de crainte qui n'avait rien de commun avec la séduction. Figurez-vous un visage pâle, de grands yeux enfoncés dans des orbites sombres, un front large et rêveur, une bouche fine, un menton accentué, le geste bref, la parole vibrante, un Romain vêtu du costume sévère d'un quaker. Rien de frivole à coup sûr dans cette physionomie, mais rien de trop ré-

barbatif. A bien considérer l'œil fier du magistrat, cet œil traversé souvent d'électriques éclairs, le sourire railleur et pourtant doux de ses lèvres bien dessinées; en écoutant les sons parfois voilés, un peu tremblants, de cette voix profonde, on se sentait comme attiré vers cet homme, qui unissait à l'expression de tant de force l'expression de tant de bonté. Mais parfois aussi la figure de M. Béraud prenait une expression singulièrement énergique. C'est ainsi qu'il se passionnait pour les choses de la politique. Au milieu d'une discussion ardente, lorsqu'il soutenait ses idées, lorsqu'il défendait ou attaquait, alors son regard étincelait, sa voix grondait, son geste contenu menaçait, il était en réalité superbe, entraînant, terrible. Mais ces sortes d'éruptions étaient rares et, sous sa glace habituelle, on n'eût pas deviné que grondait un volcan.

Ève devait rêver avant la tentation. Toute femme qui rêve est à demi perdue. Le serpent n'est pas loin et la pomme est bien mûre. Je n'ai pas à faire ce roman devenu banal depuis le paradis terrestre. Le serpent qui fascina Madame Ève-Béraud s'appelait Henri de Marles, — serpent un peu naïf qui se

prit lui-même à son propre piége, et qui, après s'être endormi dans le caprice, s'éveilla dans l'amour. Henri de Marles, alors auditeur à la Cour des Comptes, n'avait pas trente ans; il était élégant, il avait de l'esprit, et, soit dit à sa louange, il s'en parait davantage que de son titre de vicomte. Sans être fat, Henri ne pouvait ignorer qu'un portrait de lui, peint par Flandrin, avait inspiré à un maître de la critique des réflexions louangeuses qui s'adressaient au modèle autant qu'à l'artiste. Sa réputation de garçon d'esprit et de joli garçon lui donnait une parfaite assurance. Malgré sa légèreté, sa gaieté un peu trop persistante, — il est bon parfois, il est prudent d'avoir en riant la larme à l'œil dont parle Sterne, — malgré ses petites prétentions, corrigées d'ailleurs par une grande franchise, le vicomte Henri de Marles était le plus charmant cavalier qu'on pût rencontrer.

Madame Béraud le vit au bal et dansa plusieurs fois avec lui. Une valse équivaut à dix présentations. Elle le rencontra souvent en ces mille hasards que fait naître la vie parisienne, — hasards, dit-on, souvent prémédités. Henri redoublait d'at-

tentions et de prévenances. Il se sentait complétement attiré vers cette jeune femme au regard doux et triste, gracieuse, rêveuse, adorable comme la vignette d'un album anglais. Eternelle comédie de l'amour! On s'habitue ainsi à respirer comme une atmosphère nouvelle, faite de parfums et d'encens, tant de flatteries, de mignardises, de sourires, de serrements de mains furtifs, de regards suppliants ou mouillés de larmes, de mots railleurs ou tout émus, et cet assemblage de tant de riens chuchotants, gazouillants : c'est ce qui compose peu à peu, aligne lentement, les unes à côté des autres, les huit lettres de ce mot sinistre : adultère. Cependant M. Béraud ne voyait rien, ne soupçonnait rien, vivait calme au milieu de son bonheur gravement savouré. Il était heureux et sa joie était d'autant plus profonde qu'il la dérobait avec un soin jaloux aux regards importuns. Joie incomparable qui remplissait le cœur de cet homme à le faire déborder. Pourtant il suffisait d'un mot subitement entendu, d'un geste entrevu par hasard, d'un regard mal éteint, d'un soupir mal étouffé, d'un sourire mal déguisé, pour transformer cette

situation, risible peut-être comme un dessin de Gavarni, en un dénouement aussi sombre que ceux des drames de Shakspeare.

Et ce fut ainsi. Un soir, M. Béraud rentra chez lui, effaré, livide. Les domestiques le virent passer et reculèrent. Il marchait sans voir, il tenait une lettre à la main. On le croyait parti depuis le matin pour la Bretagne. Ce retour subit avait quelque chose d'effrayant. Jeanne ne s'y attendait pas. M. Béraud alla droit à l'appartement de sa femme. —Où est Madame? dit-il à la femme de chambre, qui se dressa devant la porte comme un obstacle. Sa voix était rauque. La femme de chambre effrayée remarqua pourtant la pâleur de son maître et l'éclat de ses yeux, qui paraissaient agrandis. Elle tremblait et demeurait muette. M. Béraud fit un geste menaçant. — Tu répondras, dit-il, tu sais où elle est, c'est toi qui portais ses lettres... Il lui prit les poignets et les tordit. — Pardon, Monsieur, dit-elle, ne me tuez pas, je dirai tout!

— Où est-elle?

— Ici!

M. Béraud s'élança vers son cabinet; il en sortit

plus pâle encore, cachant on ne sait quoi sous son vêtement. Il avait l'air d'un fou. Il revint si vivement que la femme de chambre stupéfiée n'avait pas eu le temps de bouger. Il frappa contre la porte et attendit. Il attendit longtemps.

Enfin on ouvrit. C'était Henri lui-même, prêt à tout, même à mourir.

—Où est-elle? dit brusquement le mari.

Henri ne bougeait pas; ses lèvres frémissaient. M. Béraud courut au fond vers l'alcôve. Il appela, chercha dans l'ombre. Effaré, M. de Marles se précipita vers lui, mais M. Béraud le repoussa violemment et démasqua Jeanne, à demi évanouie. Il jeta alors un grand cri, M. de Marles entendit une détonation, il vit dans un nuage de fumée M. Béraud, ivre de rage, qui allait, venait. Puis, un second coup de feu. Cette fois, le jeune homme ressentit une douleur atroce; il lui sembla que son crâne se brisait, il ne vit plus rien, bondit instinctivement vers son meurtrier et tout à coup s'arrêta, chancela, puis tomba brusquement le visage à terre.

Le lendemain, ajoutaient les narrateurs du

drame, M. Béraud voulut mourir. Il avait tué Jeanne, et le vicomte ne valait guère mieux. A ce meurtre il allait ajouter un suicide ; il s'arrêta. Non pas que le courage lui fît défaut. Mais les catastrophes énormes semblent imposer le devoir de vivre. — J'appartiens à la loi ! disait-il. On le jugea : il fut acquitté. Le procès montra comment M. Béraud avait appris la trahison de Jeanne ; une lettre de M. de Marles, ramassée par hasard, lui avait tout appris. — Aussi bien, ajoutaient les chroniqueurs, en amour doit-on écrire le moins possible.

Cependant le public, avide d'émotions, comprenait que le drame n'était pas fini là. Il avait raison. Toutes les choses d'ici-bas ont leur dénouement complet. Je vais vous conter celui-ci.

II

Vous souvenez-vous de la plainte suprême que pousse Othello en apprenant que Desdémone l'a trompé ? Ce Shakespeare est bien, en vérité, le plus

grand des poëtes, car il est le plus profondément humain. Qui n'a sangloté ainsi, qui n'a pas poussé, comme le Maure, de ces terribles et sinistres imprécations; qui ne s'est retrouvé accablé, brisé, anéanti, sans courage, après s'être cru vaillant et fort comme un Ajax? — J'en échapperai malgré les Dieux! disait-on la veille. Et le lendemain, lorsqu'on veut jeter encore au ciel, comme un défi, le *invitis deis*, le seul cri d'Othello sort de votre poitrine

Farewell! Othello's occupation's gone!

Othello fait bien de mourir. On lui a tout pris, ou plutôt il a tué son bonheur de ses mains. Ce n'est point parce que Desdémone était innocente qu'il se frappe lui-même, c'est parce que Desdémone est morte; c'est parce que la Desdémone qu'il aimait, qu'il adorait comme un avare, comme un fou, comme un tigre, c'est parce que cette Desdémone n'est plus. On lui a pris l'amour de sa Desdémone, le souffle de Iago a passé sur ce front pur et l'a terni à jamais. Que voulez-vous que devienne le Maure? *Othello's occupation's gone!*

« Maintenant, adieu, dit-il, adieu pour toujours la paix de mon âme! Adieu les escadrons aux panaches flottants, adieu la guerre où l'ambition devient une vertu, adieu hennissements des chevaux, clairons éclatants, roulements du tambour, adieu fifres perçants, bannière royale, adieu tous ces éblouissements de la guerre qui forment l'auréole de la gloire... Adieu! adieu ! Othello n'a plus rien à faire ! »

Et le Maure dit vrai. Pour lui, dès lors, le monde est vide. Il ne lui reste rien de tout ce qui faisait son bonheur et son sourire ; dès ce moment, Desdémone est morte puisque la Desdémone idéale n'est plus. Or, il se tue, et s'il ne se tuait pas, il s'enfoncerait lentement dans quelque retraite obscure, et là, mourrait comme un loup dans son antre, sombre et seul. Fatalement sa fin est écrite ; qu'il hâte le pas ou qu'il ralentisse sa marche, peu importe. Il arrivera au même but lugubre. L'homme à qui on arrache le prétexte qu'il a de vivre, ressemble à un aveugle à qui on déroberait son bâton : l'aveugle tombe ; cet homme meurt.

Je me suis demandé bien souvent, et notamment

un soir en sortant du théâtre où l'on avait joué *Diane de Lys*, ce que devenait, dans notre société moderne, le mari, dès que sa vengeance est intégralement satisfaite, M. de Lys, par exemple, après la mort de Paul Aubry? C'est un rôle intéressant peut-être sur la scène que celui de bourreau, et je n'ignore pas que dans le drame, le Pierre-le-Cruel de l'histoire devient Pierre-le-Justicier. Le théâtre a son optique qui nous grossit singulièrement les objets. Mais au grand soleil de la vie les actes d'un homme prennent ou plutôt gardent leurs proportions exactes, et trop souvent le terrible coup de pistolet de M. de Lys se dépouille de son caractère grandiose pour demeurer ténébreux et sinistre.

Là cependant n'est point la question. L'Othello moderne n'a pas besoin d'avoir rendu des services à la Seigneurie pour obtenir le pardon de son meurtre; il a bien mieux que des victoires à Chypre ou à Rhodes à alléguer, il a la loi. Dure et sèche, la loi ressemble fort à un couperet qui tranche les questions. Othello, vengé par lui-même, s'essuie les mains, se rend chez le commissaire de police, fait sa déposition, se constitue prisonnier,

répond à quelques questions du président des assises, écoute la catilinaire, singulièrement adoucie pour la circonstance, de M. l'avocat-général, prête l'oreille à la défense émue de son avocat, puis, acquitté, salue le jury, salue les juges, salue l'auditoire, serre la main de son avocat et sort complétement libre, sain et sauf, léger comme la plume et, en apparence, ne songeant plus guère à tout cela. — Soit. Mais une fois seul, dans ces heures d'isolement, de vague ennui, de nostalgie morale que tout homme éprouve, et partout, au coin du feu comme au milieu des foules, à ces moments de rêverie où l'âme établit, pour ainsi dire, le bilan de sa vie, que deviendra ce mari, — Othello ou M. de Lys, — si, parmi les ombres du passé, se dresse, sanglant encore, le fantôme de Desdémone?

Une voix lui criera bien, sans doute : Quoi! ton honneur est vengé. Que t'importe?—Mais l'honneur est faible à côté de l'amour, et ce mari pouvait aimer sa femme. Sa passion ne se ranimera-t-elle pas à la vue de ce spectre d'un amour évanoui, que dis-je? — tué par lui-même? N'aimera-t-il pas d'autant plus cette femme qu'elle aura été sa vic-

time, comme l'enfant pleure le jouet qu'il a brisé ?

Le monde se rouvrit pour M. Béraud, il se trouva plus d'un mari pour l'approuver, plus d'une femme peut-être pour le plaindre en secret. Il avait donné sa démission de conseiller à la Cour, et il essaya de s'isoler ; mais la solitude l'effrayait. Il devint de plus en plus froid et sombre. Il usait volontiers ses soirées dans des conversations politiques, mais il n'y apportait plus cette ardeur d'autrefois. Son énergique enthousiasme semblait avoir fait place à une lassitude extrême. Il avait vieilli de dix ans, ses cheveux grisonnaient, son œil s'éteignait. On eût dit un navire désemparé, flottant, ballotté, brisé par la lame.

M. Béraud songeait au passé. Il se disait qu'il avait été bien heureux un moment, une heure, — un siècle, — et que pourtant il lui semblait que toujours il avait souffert comme il souffrait à présent. Puis il comptait les jours qui avaient suivi la catastrophe.—Six mois ! Comme le temps passe ! — Il avait des remords souvent ; il les étouffait ou croyait les étouffer en pensant à son honneur vengé ! Mais s'il avait vengé son honneur qu'était devenu

son amour. Qui donc l'aimait, à cette heure? Comme il était abandonné! Oui, le monde lui restait; mais qu'est-ce que le monde? Le monde lui rendait-il un seul des sourires, un seul des baisers de Jeanne? Car elle l'avait aimé après tout... Pauvre femme! Et il se surprenait à pleurer.

Cependant, qu'était devenu M. de Marles? M. de Marles vivait, M. Béraud le savait bien. — Mais où cet homme vivait, M. Béraud voulait l'ignorer toujours. Il le haïssait. C'était ce jeune homme qui lui avait tout pris. « Si je le revoyais, disait-il, cette fois je ne le manquerais pas... je le tuerais comme je l'ai tuée, elle qui était moins coupable! »

Un soir, en entrant dans le salon de la baronne Rodier, M. Béraud se trouva face à face avec M. de Marles. Il devint pâle, sentit tout son corps frémir et le sang lui affluer au cœur, et pourtant il eut la force de dissimuler cette émotion terrible. Il salua la baronne, puis se mêla brusquement à la foule des invités. Il lui semblait que chacun s'écartait devant son passage et qu'on prononçait tout bas son nom et celui de M. de Marles. Après quelques minutes d'une sorte de vertige, il voulut revoir le vi-

comte, il le chercha partout, son œil fixe interrogeait tous les groupes. M. de Marles n'était plus là.

« Il me cède la place! murmura M. Béraud. Ah! il a bien fait de partir. » M. Béraud cependant étouffait au milieu de la foule; les uns dansaient, les autres causaient. Tout ce bruit lui fendait la tête. Il entra dans le petit salon de jeu, prit une chaise, se pencha sur les cartes et, les yeux rouges, ne voyant rien, en apparence absorbé par les fluctuations de la partie, il se mit à réfléchir.

Il pouvait donc être souvent exposé à rencontrer M. de Marles, ici ou là, dans quelque salon, sur tous les terrains neutres où l'amant avait le droit de se placer en face du mari. — « Et je n'ai pas le pouvoir de le souffleter, pensait M. Béraud, et je ne puis pas lui demander compte de mon bonheur mort? — J'ai vu la blessure que je lui ai faite, ajoutait-il, là, au front. Cette marque est un stigmate pour lui... Si j'avais pu le tuer!... Et à quoi bon après tout? C'est assez de sang. Puis croyait-il commettre un crime en l'aimant? Car, c'est son excuse, il l'aimait... Mais non, je suis fou, il ne l'aimait pas, puisqu'il a osé lui apporter la honte! Les

jeunes gens, des fous, des méchants! » Il se leva tout à coup, demeura un instant encore dans la salle de jeu, puis traversa les salons et sortit. Il se jeta dans sa voiture. Rentré chez lui, il voulut se distraire, prit un livre, puis le lança brusquement sur le tapis. Il avait la fièvre. — « Je ne pourrai donc jamais oublier! » dit-il avec une douleur profonde. Il s'était éloigné de la maison du meurtre. Il avait essayé de jeter sur tout le passé un impénétrable voile. Impossible! le sinistre tableau était toujours devant lui. Tout lui rappelait Jeanne, d'ailleurs. Ce portrait, c'était le sien; ce fauteuil, celui où elle s'asseyait; ce miroir, celui où elle se regardait bien souvent, si belle, si heureuse de vivre. Combien de fois M. Béraud avait-il contemplé, à travers ses larmes, l'image de celle qu'il avait aimée, — un petit médaillon où elle revivait tout entière. C'était bien elle. Il lui parlait, il l'embrassait, il lui demandait grâce. — Il regarda longuement le médaillon, ce soir-là, et le jour le surprit, accablé, les joues mouillées de pleurs, comme un amoureux qui voit fuir l'amour à tire d'ailes.

Alors il se leva, jeta un vague regard dans la rue

qui était déserte encore. L'aube reflétait sa lueur blafarde sur les pavés couverts de pluie. — « Quel temps! murmura M. Béraud. J'ai froid» Il frissonnait, en effet. Sa tête alourdie penchait en avant, il était brisé. Il se mit au lit et se sentit envahir par un sommeil alourdi; mais dans le brouillard de son premier repos, il revoyait, triste et pâle lui aussi, M. de Marles, avec sa cicatrice au front.

Depuis six mois, M. de Marles avait bien vieilli. « Il y a des situations, a dit Balzac — et on le lui a reproché! — où le cœur se *brise* ou se *bronze* » M. de Marles venait de traverser un orage qui devait marquer dans sa vie. Jusque-là, habitué à prendre toute chose par le côté facile, il avait vu quels lendemains préparent les journées folles et quel réveil succède aux songes enchanteurs. Lui aussi demeurait bien souvent absorbé, la pensée clouée à ce drame sinistre qu'il avait traversé. Il évoquait à son tour le fantôme de Jeanne; et celle que, vivante, il avait aimée du fol amour de l'imagination, morte il l'adorait du plus profond de son âme. Lorsqu'il songeait à M. Béraud, le sentiment qu'il éprouvait était celui du remords. Il n'avait

point de haine; il comprenait la vengeance du mari : M. Béraud avait eu raison de frapper. — « Ah! j'étais fou! » disait M. de Marles. — Aussi bien, lorsqu'il aperçut chez la baronne Rodier le sombre visage de M. Béraud, se retira-t-il aussitôt, comme un coupable devant son juge.

M. Béraud avait bien tort de croire qu'il rencontrerait souvent M. de Marles. Henri ne sortait pas; il vivait à Paris comme on vit en province, seul. Il allait peu dans le monde, ne se rendait au bois que le soir, et, au théâtre, s'enfermait dans une loge comme un baron Hulot en bonne fortune. Chez lui, il faisait de la musique; il se laissait bercer par ses propres mélodies, et bien souvent se surprenait à rêver au passé en écoutant les notes qui s'échappaient vibrantes de son cœur. Tous les artistes ne vrent pas leur secret au public, et les plus grands poëtes sont bien souvent ceux qui meurent après n'avoir chanté que pour eux-mêmes.

Le temps s'écoulait pourtant. Les jours de douleurs ou de remords passent comme les jours de joie. Un matin, le domestique du vicomte de Marles vint lui annoncer M. Béraud des Audrays.

— M. des Audrays ici! dit Henri en se sentant pâlir. Il se remit de son émotion, ordonna d'introduire M. Béraud, et attendit.

M. Béraud parut sur le seuil de la porte; encadré par une tapisserie sombre, le visage ravagé, les vêtements noirs, il ressemblait à quelque sinistre *tourmenteur* de Zurbaran. Mais que venait-il faire chez Henri? Lui demander sa vie; peut-être. Le vicomte avait déjà pris son parti; il se jetterait au devant du pistolet ou sur la pointe de l'épée de M. Béraud.

— Ma vie lui appartient, songeait-il.

Le mari s'avança avec une lenteur qui n'avait rien de calculé. Il marchait péniblement, semblait chanceler.

— Monsieur, dit-il en restant debout, vous ne m'attendiez point, et ma place n'est pas ici, je le sais. Pourtant je suis venu. Devinez-vous pourquoi?

— Je suis à vos ordres, dit le vicomte.

M. Béraud haussa les épaules.

— Ce n'est pas cela, fit-il avec amertume. Je n'ai pas besoin de vous tuer, et je saurai mourir

sans vous. Non. Je viens vous demander les lettres de Jeanne!

— Ses lettres ?

— Je veux les voir, j'ai besoin de les lire, il me les faut.—Tenez, s'écria M. Béraud, je vois que vous ne me comprenez pas! Il n'y a plus ici ni mari ni amant, entendez-vous? Il n'y a que deux hommes qui ont aimé la même femme. Regardez-moi, je ne viens ni menacer ni maudire, je viens vous parler d'elle, je viens entendre parler d'elle! Que dites-vous de moi? Je suis un lâche! Allons donc! Non, je l'aime encore et je l'ai tuée, et partout où il y a trace du brasier d'autrefois, je vais remuer les cendres pour y retrouver quelque étincelle de mon amour. Et je viens jusqu'ici! Vous l'avez aimée, vous me comprendrez; avant de mourir, je veux les voir, ses lettres. Je vous les rendrai, je vous le jure!

— Monsieur, répondit Henri de Marles, écrasé devant ce poignant et douloureux amour, j'ai brûlé les lettres dont vous me parlez; je vous en donne ma parole d'honneur.—Il ne reste plus, ajouta-t-il, d'autres traces du passé, que mon profond désespoir et mes remords.

— Vous souffrez donc aussi ? dit M. Béraud avec une joie farouche.

— Je veux souffrir toujours, répondit Henri.

— Ainsi donc, fit le mari, — il n'y a rien ici qui me la rappelle ! Rien. Alors pourquoi suis-je venu? dit-il comme se parlant à lui-même. — Plus de traces ! Tout s'en va donc?... Comme je l'aimais !

Henri de Marles demeurait le front courbé, dans l'attitude de cette mère douloureuse qui ne voulait pas même être consolée.

M. Béraud, avant de partir, lui jeta un long regard où il y avait à la fois de la colère et de la pitié : — Je l'aimais pourtant plus que lui ! Il sortit, et Henri l'entendit s'éloigner en s'arrêtant à chaque pas.

— C'est bête, la vie! dit alors M. de Marles avec dégoût. Voilà peut-être un homme dont je devais être l'ami !

La nuit venait. Henri sortit un peu au hasard, et rentra cependant assez à temps chez lui pour que son domestique lui remît un petit paquet de la part de M. Béraud des Audrays. Il l'ouvrit et poussa un cri. C'était le portrait de Jeanne. Un papier l'en-

tourait, et le baron y lut ces lignes : « Que ce médaillon vous aide à vivre ; il m'aura aidé à mourir. »

M. Béraud venait de se brûler la cervelle.

Tous ces sinistres événements ne pouvaient manquer de faire de Henri de Marles ce que Paris appelle un homme *posé*. Moins d'une semaine après le suicide de M. Béraud, lady Breeves, dont le mari était mort en lui laissant une fortune de nabab, proposa au jeune homme sa richesse improbable et son incomparable beauté. Le vicomte Henri de Marles répondit qu'il ne se marierait jamais.

LISE

I

Simon Duval était encore jeune lorsqu'il perdit sa première femme. Il songea bientôt à se remarier. Simon était maître maçon et gagnait bien sa vie. Il avait une fille, toute jeune, qui se nommait Lise et qu'il aimait beaucoup. — Je ne saurai pas l'élever tout seul, disait-il quelquefois. Ce fut peut-être la raison qui le décida à un nouveau mariage. Toujours est-il qu'il jeta le veuvage aux orties et épousa la veuve d'un entrepreneur de menuiserie, qu'on n'appelait dans le quartier que la jolie madame Hélène.

On dit que Simon ne fut pas heureux avec elle.

Hélène était exigeante, elle aimait les fêtes et les parties de plaisir. Simon, au contraire, adorait son chez soi, le doux coin de la cheminée, le bon et consolant foyer. Ce n'était pas la femme qu'il lui fallait, ce n'était pas surtout la mère qu'il fallait à la petite Lise. Peut-être appelle-t-on belles les belles-mères, pour les distinguer des autres qui sont les bonnes mères. Hélène n'aimait point Lise. Elle la grondait fréquemment et parfois la battait. Simon, qui n'aimait point le tapage, prit le parti de confier sa fille à une tante qu'il avait et qui tenait un atelier de couture. Madame Bertrand se prit tout d'abord de belle affection pour la petite Lise, et, la trouvant intelligente, elle l'envoya de suite en classe. — « Parce que, dit-elle, *au jour d'aujourd'hui*, il n'est plus permis d'être ignorant. » Lise avait huit ans. Elle apprenait à merveille. La maîtresse de pension l'aimait, et ses compagnes l'appelaient : « notre bonne petite camarade. »

Sur ces entrefaites, Simon mourut. Il ne laissait pas un sou vaillant. Hélène avait promptement dévoré les épargnes du brave homme. Elle demandait toujours, et lui, n'osait rien refuser. Une fois

veuve, elle disparut et se jeta sans doute dans le mauvais sentier, sa véritable voie, car certains êtres semblent nés pour le mal et le plaisir.

Lise était orpheline. Quoique bien jeune, elle sembla comprendre toute l'étendue de la perte qu'elle venait de faire. Elle voulut suivre jusqu'au cimetière le convoi du pauvre Simon, et l'enfant alors pleura toutes les larmes de son corps. Le soir, elle dit à sa tante : *Bonne maman,* je n'ai plus que vous. Dites-moi que vous ne m'abandonnerez pas? — Chère enfant! dit madame Bertrand en la serrant dans ses bras, que dis-tu là, et à quoi penses-tu? va, le bon Dieu me laissera bien à tes côtés assez de temps pour que j'assure ton bonheur!

Le temps passa. Lise grandissait. Elle était devenue une charmante jeune fille, toute grâce et beauté. De longs cheveux blonds cendrés, des yeux bleus doux et chastes, une petite figure intelligente et fine, une tête de Greuze. Elle travaillait avec gaieté chez madame Bertrand, qui l'appelait sa petite fille et lui destinait son atelier de couture. « Il faudra, disait parfois la bonne femme, voir à lui chercher un parti. »

Madame Bertrand était une excellente créature qui, n'ayant jamais eu d'enfant, avait élevé comme son fils, Simon Duval, son neveu. Elle aimait Simon au delà de tout et avait reporté sur sa fille l'affection profonde qu'elle portait au père. Depuis que Lise était arrivée chez elle, madame Bertrand se sentait heureuse et fière. Elle adorait cette vive et gentille petite fille; elle eût voulu être riche pour lui faire épouser plus tard, ainsi qu'elle le disait, « un prince du Toboso. » Pour la petite Lise, elle était ambitieuse, cette bonne ménagère qui n'avait rien souhaité pour elle-même que le pain quotidien. Elle eût voulu lui laisser une fortune. « Cela est né duchesse, » disait-elle en regardant les petits doigts et la mignonne main de Lise, « cela n'est pas plus fait pour travailler que moi pour être papesse. »

Cette constante préoccupation de s'enrichir, ces pensées de fortune possible, furent la cause de la ruine de madame Bertrand et du malheur de Lise. On commençait beaucoup, alors, à parler de la Bourse et de ses jeux, et des millions qu'on y gagnait tout à coup en un jour. Ces propos vinrent

jusqu'à l'oreille de madame Bertrand. Elle les recueillit avec avidité, et, — comme elle était superstitieuse, — elle courut chez sa somnambule. L'émule de mademoiselle Lenormand lui prédit une richesse rapide si elle remettait ses fonds à un certain courtier-marron dont elle lui donna l'adresse. Madame Bertrand, enthousiasmée, courut au logis de ce Plutus en habit râpé. Elle réalisa, pour acheter deux actions *inédites*, les quelques inscriptions de rente qu'elle possédait, en confia l'argent au courtier... et attendit!...

Au bout d'un mois, tout avait disparu, la somnambule, l'homme et les actions. La Belgique n'a pas été inventée pour le grand Frédéric : il faut bien qu'elle serve à quelque chose.

Jugez du désespoir de madame Bertrand. Le coup était dur; c'était la misère; la misère dans toute son horreur. Elle avait tout vendu pour gagner davantage. La malheureuse! comme elle maudit sa fatale ambition et sa sotte confiance. Ainsi, c'en était fait; Lise serait pauvre! Cette pensée la torturait horriblement. Le poids de ses souffrances fut tel qu'elle ne put le supporter longtemps. Elle

mourut de douleur en pleurant des larmes amères, et la pauvre Lise se trouva ainsi, seule au monde.

II

Lise n'avait pas un bon état. On ne confie pas des dentelles à repriser à une pauvre fille sans répondant, presque sans asile : le malheur et l'honnêteté ne sont pas toujours de suffisantes garanties. Cela vaut cher, les dentelles, et les grandes dames hésitent quelquefois à les donner à des maîtresses de magasin. Or, Lise était sans ressources. Comment songer à s'établir? Il lui fallut, malgré sa répugnance, ou plutôt malgré son effroi, sa timidité, aller demander dans les ateliers si l'on voulait une ouvrière. Elle avait loué, dans le quartier du Temple, une petite chambre au sixième. Un lit, deux chaises, une table, un petit miroir, voilà tout son mobiler. Madame Bertrand n'avait pas songé à faire de testament, et les quelques débris qui lui restaient de son bien-être avaient été saisis avidement

par des parents plus rapprochés que Lise. On avait laissé deux ou trois meubles à la jeune fille, comme par charité.

Lise eut beaucoup à souffrir dans l'atelier où elle travailla. Sans être née duchesse, comme disait madame Bertrand, elle était née douce et sensible, triste aussi. Cette tristesse lui valait bien souvent les plaisanteries de ses *camarades*. Celles-ci, folles et irréfléchies, riaient, riaient toujours, — et de tout. Cette gaieté faisait mal à Lise. « Il n'y a donc, songeait-elle, que moi qui suis malheureuse ? » Ces demoiselles parlaient volontiers de leurs amours. Celle-ci vantait la blonde moustache d'un brigadier de hussards, celle-là l'esprit et la drôlerie d'un commis en nouveautés ; l'une la démarche de M. Edgard, l'autre la voix de ténor de M. Arthur. Lise seule se taisait.

— Mais vraiment, lui dit un jour une ouvrière, à vous voir on jurerait que vous ne savez pas ce que c'est que l'amour.

— Je ne le sais pas, répondit Lise.

— Vous n'avez donc jamais aimé?

— Jamais.

— Quelle discrétion! dit tout l'atelier. Mademoiselle Lise à des secrets. Oh! oh! mademoiselle Lise est vertueuse! Ne touchez pas à mademoiselle Lise.

Lise entendait tout et ne se plaignait pas.

Elle n'avait jamais aimé, la pauvre enfant, mais bientôt elle allait aimer. Comment se fit ce beau miracle? Simplement, et le roman de Lise eut un premier chapitre bien vulgaire. Elle avait pour voisin, dans la maison qu'elle habitait, un ouvrier horloger qui se piquait d'être musicien, et, le soir, jouait de la flûte. Lise se plaisait à l'écouter. Le musicien avait plus de sentiment que de méthode : c'était un excellent artiste ; il eût fait un mauvais professeur. Lise savait qu'il s'appelait Louis. Un soir, elle rentrait de son magasin. Il était tard, elle n'avait pas de lumière et trébuchait dans l'escalier. Elle se heurta tout à coup contre la rampe, ressentit une vive douleur et poussa un petit cri. Le voisin ouvrit sa porte et accourut, une bougie à la main.

— Vous êtes-vous blessée? lui dit-il.

— Oh! ce n'est rien. (Elle souriait.) Je vous remercie.

Il lui offrit son bras, elle remercia encore et rentra dans sa chambre. Ce fut leur première entrevue, et dès lors ils se rencontrèrent souvent — par hasard. L'été venait, et, en été, les soirées sont longues. Parfois Lise les passait à causer avec M. Louis. C'était un brave garçon, franc et brusque comme un soldat. Elle lui dit un jour :

— Si j'avais eu un frère, c'est comme vous que je l'aurais voulu.

— Moi, répondit-il brusquement, c'est votre pareille qu'il me faudrait pour femme. Au fait, ajouta-t-il, pourquoi ne vous épouserais-je pas? Je suis jeune, et, si je ne suis pas beau, je ne fais peur à personne. J'ai un bon cœur et de bons bras, un état qui peut faire vivre une famille. Et puis, Lise, je vous aime bien ; si vous voulez je serai votre mari.

Elle demanda à réfléchir, et, se parlant à elle-même, elle reconnut qu'elle aimait Louis. Elle répondit : Oui ! et loyalement un serment fut échangé entre elle et lui. Louis n'était point Parisien, il écrivit à Limoges pour qu'on lui envoyât ses papiers. Cela prit du temps. Les papiers arrivés, il se trouva qu'il en manquait encore d'essentiels. Nou-

velles démarches. Les jours s'écoulaient. Lise se sentait parfois envahie par de funestes pressentiments. Ces retards l'effrayaient. Jusqu'alors elle s'était vue si malheureuse qu'elle ne croyait plus au bonheur.

Il est de certains êtres qui semblent faits pour la souffrance. Le sort les frappe avec une âpre persistance; sortes de parias, pauvres souffre-douleurs, ils voient fatalement leurs espérances se changer en déceptions. Leurs joies deviennent amères, et leurs plaisirs mêmes sont douloureux.

La pauvre Lise était de ces déshérités qui ne cueillent jamais sur l'arbre de la vie que des fruits amers ou gâtés. Il fallut qu'une révolution vînt se jeter dans sa vie. Louis était parmi les curieux de l'émeute du 24 février 1848. Dans les rares coups de feu qui furent tirés, il y eut une balle pour lui. Lise ne le revit que mort. La douleur de la pauvre fille fut écrasante. Elle paraissait hébétée; ses lèvres s'agitaient convulsivement.

— Eh! quoi, tous! disait-elle. Et ma mère, et mon père!.... Madame Bertrand hier, aujourd'hui Louis... Je porte donc malheur à ceux que j'aime?

III

Une fièvre cérébrale s'empara de Lise. On la porta à l'hôpital. Elle appelait Louis dans son délire ; elle parlait à sa mère ; elle souhaitait que la mort l'emportât. Un hospice est chose lugubre, mais c'est le salut pour bien des pauvres gens que la maladie tuerait dans leur logis. Les malheureux trouvent là tous les soins que peut donner une main étrangère. La science la plus éclairée visite leur chevet ; la charité surveille leur sommeil. Lise fut guérie au bout d'un mois. On lui remit ses vêtements (toute sa fortune), et on la laissa partir.

Ce ne fut pas sans une certaine joie qu'elle franchit les portes de l'hôpital. Avril égayait des rayons de son jeune soleil les hommes et les choses. Le ciel était bleu, avec de légers nuages courant là-haut comme du duvet de cygne. Lise marchait, aspirant à pleins poumons un air tiède et parfumé. Elle n'était pas encore bien forte et avançait doucement. Plus d'un passant se détournait pour re-

voir cette pâle et charmante jeune fille, qui regardait tout avec des yeux doux si joyeusement étonnés.

Elle se sentait renaître. Cette infinie volupté de la convalescence l'emplissait tout entière. Elle marchait sans savoir où, mais contente et souriante, certaine d'arriver à bon port.

Et le soir venait. Elle avait faim. Elle se souvint que la sœur lui avait enveloppé, dans le coin d'un mouchoir, une pièce de monnaie. Elle regarda : c'étaient vingt francs. Vingt francs! une fortune. Elle acheta deux petits pains de seigle, quelques bribes de charcuterie et les mangea dans la rue. Il faisait noir; on ne la voyait point. Il fallait rentrer pourtant. Où? Sa chambre du faubourg du Temple l'attendait toujours. Sa chambre! ah! oui, sa chambre! Toute sa joie, purement physique d'ailleurs, inconsciente, s'évanouit à cette pensée. Sa chambre! elle lui appartenait encore pour quelques jours; le terme n'était pas échu. Mais y retourner, elle ne l'osait pas. Cette chambre, toute pleine encore du souvenir de Louis, elle avait peur de la revoir. Et pourtant il fallait rentrer. Elle prit la clef chez la

concierge. Elle répondit par quelques remerciments à la joie que la bonne femme lui témoignait de sa guérison, puis elle monta chez elle.

Tout était à la même place, tout : le modeste lit ici, là la petite table, les chaises. C'était au coin de cette fenêtre que s'asseyait Louis. Il riait ou causait, il jouait aussi de la flûte. Elle écoutait ensuite. A côté, dans sa chambre à lui, n'avait-elle pas entendu du bruit? Oui ; c'était une vieille femme qui logeait là maintenant. Elle toussait et toussait. La chambre était habitée, mais lui, Louis, il n'y était plus.

Le lendemain, Lise sortit pour chercher de l'ouvrage. Le commerce allait mal. On renvoyait du monde des ateliers. Point de place. Elle rentra désespérée, pour continuer ses recherches les jours suivants. C'était partout le même accueil, c'était toujours la même réponse. Et les jours venaient après les jours. Le lendemain, jour du terme, Lise devait déménager ou payer. Le propriétaire lui accorda un délai. Mais comment vivre? Elle était désespérée ; point d'argent, la misère, la faim ! On sait à quoi cela mène.

Lise, amaigrie, effarée, presque folle, rencontra, un soir, une de ses anciennes camarades d'atelier qui montait en voiture. Victorine était gantée de blanc, coiffée d'un chapeau couvert de dentelles.

— Où vas-tu? dit-elle à Lise. Pauvre fille! comme tu es changée! Voilà pourtant où conduit la vertu!

— Tu as raison, s'écria Lise; que faut-il faire pour ne pas mourir de faim?

Ce même soir-là, Lise était attablée dans un cabinet d'un restaurant à la mode, à côté d'un gros Israélite que lui avait présenté Victorine. Celle-ci lui faisait face, causant et riant avec Charles Diestrein, un jeune journaliste de ses amis. Et l'on riait, et l'on criait. Lise avait la tête perdue. Elle buvait de tous les vins pour ne plus penser, pour ne plus voir. La nuit s'avançait, lorsque le banquier proposa de se retirer chacun de son côté. Il entraîna Lise, qui marchait hochant la tête.

Elle comprit tout le lendemain. La pauvre fille se mit à pleurer.

— Bah! lui dit Victorine, qui vint la voir; il n'y a que le premier pas qui coûte.

— Crois-tu? dit Lise.

Elle revint dans sa petite chambre et sanglota longtemps, seule avec ses souvenirs qui l'accusaient. Elle s'était mise à genoux et priait. Tout à coup elle se releva et dit bien haut :

— Non, je ne peux pas ! je ne peux pas !

Elle courut à la fenêtre, l'ouvrit et regarda en bas d'un air égaré :

— Pardonnez-moi, mon Dieu ! dit-elle encore.

Elle ferma les yeux, et se jeta dans la rue.

JEAN ROMAIN

I

Jean Romain était parti de Bourges, sa patrie, avec peu d'argent en poche et beaucoup d'espérance dans le cœur. Il était jeune, il avait la foi ; comme tant d'autres il croyait à son étoile, et quand on lui demandait : « Qui êtes-vous et que voulez-vous ? » il répondait orgueilleusement : *Anch'io, son pittore!*

« Et moi aussi je suis peintre ! » C'est le cri de tout vaillant esprit aux heures d'illusion et d'espoir. Oh ! le fier courage que celui des jeunes années, où tout obstacle est invisible, toute barrière d'avance franchie, tout précipice comblé ; où le spectacle de quelque haut fait ou de quelque

chef-d'œuvre fait aussitôt vibrer en notre âme la corde sacrée et venir aux lèvres l'enthousiaste exclamation du Corrége.

Jean Romain était donc peintre. Un ancien élève de David, qui habitait Bourges et y vivait fort honorablement en faisant des portraits, des décorations de salon, ou même des enseignes, lui avait donné les premières leçons de son art. Mais un art ne s'apprend guère ; on pourrait dire qu'il ne s'acquiert pas, mais se conquiert. Jean Romain eût pu certainement se passer de maître, et simplement étudier la nature qu'il avait sous les yeux et qu'il regardait sans verres de couleur.

Le père de Jean Romain, honnête liquoriste depuis longtemps retiré des affaires, avait fait donner à son fils ce qu'on appelle une belle éducation. C'est vous dire que le jeune homme avait lentement appris le latin pour l'oublier bien vite, qu'il avait traduit les auteurs grecs sans les comprendre, et qu'il savait tout juste assez d'histoire pour citer la date de la Saint-Barthélemy et assez d'orthographe pour ne pas se tromper sur les participes. D'ailleurs, spirituel, enjoué, charmant, vif d'allures et fort

bien fait de sa personne, tel était Jean Romain quand il arriva à Paris, à l'âge de vingt et un ans, un beau matin du mois de mai.

Paris le frappa tout d'abord par sa grandeur et sa magnificence. Les démolitions le lui gâtaient bien un peu, mais il n'y prit trop garde. Il écrivait à son père, le soir même de son arrivée, une lettre qui n'était qu'un long dithyrambe. Il y était fort longuement question du Louvre, et Jean Romain se lançait dans des considérations à perte de vue sur la couleur dorée du Titien, la couleur argentine de Véronèse et les clairs-obscurs de Rembrandt. Le père Romain ne comprit trop rien à ce cours d'esthétique, sinon que son fils était enchanté de la capitale.

— C'est égal, dit l'oncle Jean (le parrain du jeune homme), à qui le père Romain lut cette lettre : le petit deviendra un artiste...

— Et un fameux! continua le père, qui ajouta tout en soupirant : Ah! si sa pauvre mère vivait!

L'oncle Jean hocha la tête, et tendant sa tabatière au père Romain :

— Enfin! murmura-t-il.

Puis ils relurent ensemble la lettre, la longue lettre du *petit*.

II

Jean Romain était riche de ses seules espérances, m is il savait qu'il pouvait attendre parfois quelques secours de Bourges. Il ne se pressa donc pas de travailler.

Il connaissait l'adresse d'un compatriote, ancien camarade de collége, l'ami Richon, comme il disait, qui habitait Paris depuis plusieurs années. Jean regarda sur son calepin et lut : « Louis Richon, 12, rue Bonaparte. »

Il courut chez Richon et le trouva couché. A midi, au printemps! Jean Romain s'en étonna; mais l'autre se mit à rire.

— On voit bien, dit-il, que tu ne sais pas ce que c'est que Paris!

Puis il lui demanda, tout en s'habillant, ce qu'il comptait faire dans la grande ville.

— Je compte y devenir un grand artiste! répondit Jean Romain sans hésiter.

L'ami Richon le regarda sans rire et murmura entre ses dents le fameux *audaces fortuna*...

Ensuite, fort sérieusement :

— Écoute, dit-il, tu sais que j'ai quitté Bourges pour venir ici apprendre le commerce? (Romain opina du bonnet.) Hélas! mon ami, je suis bien loin de compte, et les *Doit* et les *Avoir* m'ont rapidement ennuyé. Sais-tu ce que je suis devenu? Non, au fait, tu ne peux pas le savoir. Eh bien! Jean Romain, mon ami, tu as devant toi, — la vie a des hasards si grands, — tu as devant toi un artiste.

— Et toi aussi tu es peintre? s'écria Jean.

— Peintre? allons donc! fit l'autre. Je n'ai jamais tenu un pinceau de ma vie, et les Romulus que je crayonnais au collége ressemblaient à des orangs-outangs. Je ne suis pas le moins du monde ton rival, ô mon maître! Je suis artiste dramatique simplement.

— Acteur! Toi?

— Moi, Louis Richon, de Bourges, département

du Cher. As-tu jamais entendu parler de Dargenteuil, Dargenteuil le jeune-premier du théâtre de Bobino ? Vraiment, la gloire coûte cher, mais elle ne va pas jusque dans notre département... Eh bien ! Dargenteuil, c'est moi, c'est moi, mon bon ! — Jean Romain, embrasse ton ami Dargenteuil, va !

Jean Romain tombait de son haut. Il regardait Richon d'un air ébahi et n'en pouvait croire ses yeux.

— Tout cela, continuait Louis, est pour te dire que l'homme propose et la chance dispose. Paris est si grand ! C'est un gouffre. On y vient pour auner de la toile, on y devient premier ténor ou jeune comique. Tu y sèmes des pinceaux, tu y récolteras peut-être des pièces de cent sous... mais, sois tranquille, ce n'est pas en faisant de la peinture !

— Qu'entends-tu par là ?

— Que tu ne feras pas la bêtise que j'ai faite. J'étais bien payé, nourri et logé chez Tardiveau, Lochard et Cᵉ. J'ai quitté le certain pour l'incertain, et tu me vois mal payé, médiocrement nourri et presque pas logé.

Richon jetait un regard sur sa chambre à peu près nue.

— Eh! dit Romain, la vocation vous entraîne malgré vous!

L'ami Richon se prit à rire.

— La vocation? fit-il... Ah! la vocation! Très-bien! Sais-tu ce que c'est que la vocation? J'étais commis, je te l'ai dit. Je rencontre un joli minois qui jouait le vaudeville, le drame, l'opéra, la tragédie et la pantomime dans la banlieue. Je m'éprends de la comédie par amour de la comédienne, et je me fais comédien. Voilà la vocation! Laissez passer M. Dargenteuil! C'est un *appelé* qui marche!

— Tu railles, dit Jean un peu décontenancé.

— Moi? pas du tout. Mais quand tu me parles de vocation... Tiens, toi-même, Jean...

— Moi?

— Tu es présent, tant pis pour toi... Eh bien! toi-même, si je voulais te sonder... Bah! tu te crois un peintre, n'est-ce pas? Tu as vu, au musée de Bourges, quelque Delacroix ou quelque Jules Dupré, et tu t'es dit, en manière de réflexion :

« Tiens, c'est joli, cela! j'en ferais bien autant! » Appelles-tu cela de la vocation? Du goût, soit, tu as raison; mais du goût, et pas autre chose!

— Allons donc! dit Jean Romain.

— Ce qui t'excuse, continua le comédien, c'est que tu fais partie d'un nombreux troupeau de moutons de Panurge. Un jeune homme se promène un jour au Louvre ou dans une exposition de tableaux. A gauche et à droite, des toiles et des couleurs; devant, derrière, des couleurs et des toiles. L'odeur de la peinture lui monte à la tête, il va, vient, court, se jette sur la toile la plus remarquable du salon comme un papillon sur la lumière, et après l'avoir contemplée un moment, s'écrie : — Mon Dieu! *je vois, je sais, je sens!* — Je suis éclairé! — Ma vocation, mon père, ma vocation, maman, voyez-vous, c'est la peinture! Il entre dans un atelier, salit de la toile deux ans durant, sort de chez Cabanel ou de chez Bouguereau Gros-Jean comme devant, et va négocier ses études aux marchands du quai des Augustins, vingt-cinq francs, le cadre compris. Il végétera ensuite toute sa vie, et bien souvent, à l'heure du crépuscule, lorsque l'estomac

le tiraillera outre mesure, il jettera vers les restaurants illuminés, dorés et remplis de femmes, un long regard d'amer regret et se dira : — Non! je n'étais pas un peintre! Je suis un sot! — Telle est la vocation, mon ami; une menteuse conseillère, une vaine flamme, un caprice inconstant qu'on prend pour une passion sérieuse.

— Mais tu es désespérant! fit Jean Romain avec un mouvement d'impatience.

— Que veux-tu? Je m'ennuie, dit Richon. J'ai la nostalgie de Bourges, moi! Ne ris pas, cela est vrai! Je n'ai pas trente ans, et je n'aspire qu'à la campagne, comme si j'avais des rhumatismes.

— Alors, que restes-tu à Paris?

— J'y reste parce que j'y suis, fit Louis brusquement. Ah! je t'admire, ma parole! Tu crois qu'il est si facile de s'arracher d'un piége où l'on est tombé! Que non pas, à moins de se couper la jambe qui y est prise, et comme cela pourrait être douloureux, on hésite, on attend, on demeure... jusqu'à ce qu'il soit trop tard! Moraliser est ridicule à mon âge, je le sais bien! Mais je sais aussi qu'il y a de l'égoïsme à garder son expérience pour soi. J'en ai

un bon paquet, partageons. Or, mon ami, voici ce que dit le prophète. Il n'y a qu'un seul mot dans la langue anglaise et celui-là tient lieu de tous les autres. Beaumarchais l'a dit; c'est le mot : God-dam! Eh bien! le mot radical de la langue parisienne, sache-le bien, c'est Prudence! et le meilleur moyen de l'appliquer, ce serait de ne pas déboucler ses malles ou de les reboucler s'il y a lieu et de repartir sur-le-champ pour la capitale des Bituriges. Va à Bourges, mon ami, Bourges est une belle ville où l'on admire la maison de Jacques Cœur, et que *la pragmatique-sanction* a illustrée. La locomotive chauffe, le wagon te tend ses banquettes, est-ce dit?... Tu hésites, tu attends... Hélas! hélas! tu restes! Allons. Nous passerons la soirée aux Variétés, si tu veux!

Jean Romain sortit de chez son ami Richon avec un violent mal de tête ; il jura bien de faire son profit des conseils, mais d'éviter le plus possible cet étrange et turbulent conseiller.

Le lendemain il se fit inscrire comme élève dans l'atelier de M. Picot.

III

Jean Romain était un bon camarade, juste assez patient pour ne se fâcher point des plaisanteries qui lui furent faites tout d'abord par les rapins, ses collègues. Comme il sut montrer un caractère rieur, les plaisanteries ne durèrent pas longtemps. La malignité des jeunes gens se rabattit sur un autre nouveau qui fut chaque jour inondé de seaux d'eau et couvert de poil à gratter. Quant à Jean Romain, il passa pour ainsi dire d'emblée dans le bataillon des anciens.

Il fut reçu à l'unanimité dans la phalange des élèves, et Clément Leroy, l'orateur de la bande, prononça à ce sujet un discours mémorable où il prouva par A + B que Jean Romain descendait, en droite ligne, de Giulio Pippi, dit Jules Romain, l'élève et le légataire de Raphaël.

On décréta même que Jean Romain porterait désormais le nom patronymique de l'auteur du palais

du T à Mantoue, et le jeune homme prit pour habitude de signer ses lettres du pseudonyme de Pippi.

Joyeux compagnon, plein de verve, Jean Romain était le boute-en-train de toutes les fêtes. Le dernier venu parmi les élèves de M. Picot, il était le roi de l'atelier. Louise la blonde, le modèle chéri de ces messieurs, lui faisait les yeux doux et se tournait de préférence de son côté quand elle avait quelque gracieuseté à dire. Elle fut le premier amour — ne blasphémons pas, — le premier caprice du jeune homme qui, bientôt lassé, la consigna à sa porte. Louise s'en plaignit à Clément Leroy qui l'aimait beaucoup. Elle le savait. Clément plaida sa cause devant l'atelier, mais il n'avait pas la ressource d'employer le mouvement oratoire d'Hypéride, devant cet aréopage d'artistes. On renvoya sa cliente aux Kalendes grecques; sur quoi Clément se fâcha tout rouge et laissa échapper quelques mots piquants à propos de la conduite de l'ami Jean. Celui-ci répliqua vivement, et la discussion s'échauffant devint une dispute, — si bien qu'un rendez-vous fut pris pour le lendemain.

Jean courut aussitôt chez Richon.

— Je me bats demain, dit-il. Veux-tu me servir de témoin?

— Comment donc! fit l'autre. Je règlerai toutes les conditions pour le mieux, quel est mon second?

— Prosper Durand, un camarade d'atelier.

Deux heures après tout était convenu. On se battait le lendemain, à la pointe du jour, dans les bois de Fontenay.

Jean Romain reçut deux pouces de fer dans le bras au moment même où il enfonçait son épée dans la poitrine de son adversaire.

On emporta Clément Leroy, on emmena Jean Romain. Louis Richon lui offrit sa chambre.

— Eh! bien, lui dit-il, voilà qui est marcher! Des amours, des duels, toute la série d'aventures obligatoires. Tu es un héros de roman, ni plus ni moins; et tu pourras écrire un jour tes Mémoires. Or ça, et l'art, que devient-il au milieu de tout cela?

— *That is the question!* fit Romain en hochant la tête... Et j'étais cependant venu de Bourges à Paris pour travailler. Je travaillerai! ajouta-t-il avec une singulière expression de violence.

Louis Richon le regardait.

— En ce cas, dit-il, prends une résolution farouche. Isole-toi et pioche seul. La fréquentation de tout ce monde turbulent ne te vaut rien. Tu es faible et te laisses facilement entraîner, et au lieu de donner des coups de pinceau tu donnes et tu reçois des coups d'épée !

Clément Leroy demeura pendant un mois entre la vie et la mort. On le guérit enfin et sa convalescence alla rapidement.

Un grand dîner fut donné par l'atelier pour célébrer sa guérison. Au dessert, Clément et Romain s'embrassèrent.

Prosper Durand lut des vers de circonstance, et l'on déclara, qu'après s'être entretués comme eux, les deux adversaires deviendraient unis comme La Mole et Coconnas.

A ce propos, on imagina de porter un toast à M. Alexandre Dumas, auteur de *la Reine Margot ;* puis à M. Auguste Maquet, collaborateur de M. Alexandre Dumas, puis à la renaissance artistique et littéraire, puis à l'abolition du jury de peinture, à l'anéantissement de l'R dont on sti-

gmatise les tableaux refusés, à la gloire des héros morts à Salamine, à la destruction des tableaux de l'école réaliste, à la république française, à la famille d'Orléans, à la famille impériale, à l'abolition de l'esclavage, à la reine Pomaré, à l'affranchissement de la Pologne, à Gengis-Khan, au général Marceau, à Berthe, à Stéphanie, à Castagnette, et à la liberté des cultes.

Ces toasts nombreux, enthousiastes autant qu'éclectiques, ne laissèrent pas que de mettre en gaîté les convives. Alors les chants et les cris commencèrent. On s'embrassait en pleurant, on se tutoyait, on réclamait le titre d'honnête homme et ses droits d'électeur et de Français. Les uns demandaient la tête de M. Ingres, les autres celle d'Eugène Delacroix. Clément Leroy mettait les coupes de champagne dans ses poches, et Jean Romain mâchonnait les bouchons épars sur la nappe en les prenant pour des figues.

Le lendemain, ils rentraient tous, la tête lourde, accablés, blafards, dans leurs logis respectifs. Il était huit heures du matin. Le portier de Jean lui remit une lettre.

Elle portait le timbre de Bourges.

Romain l'ouvrit machinalement. Il reconnut l'écriture de son père.

— Bon! s'il écrit, il n'est pas mort! balbutia-t-il en fermant les yeux à demi.

Il laissa tomber la lettre, se jeta sur son lit et s'endormit.

IV

Le père Romain recevait bien rarement des nouvelles de son fils. Le jeune homme écrivait peu, et le père était souvent inquiet.

— Que veux-tu? disait l'oncle Jean. Il travaille. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Ne t'inquiète pas.

Le père Romain n'en continuait pas moins à se plaindre. Jean devenait-il oublieux? On disait tant de mal de ce Paris! Le pauvre homme en avait peur.

— Il était si bon quand il est parti, songeait-il. Pourvu qu'on ne l'ait pas changé !

— Bast! disait encore l'oncle Jean. Paris n'est pas le Styx, que diable! J'y suis bien allé, moi aussi, et j'en suis revenu! Je regrette même de n'y être pas resté. J'aurais fait mon chemin comme les autres. Sais-tu bien que ce Paris, la ville d'or, est tout bonnement une ville de fer, mon bon ami? Veux-tu savoir comment vit le petit Jean, là bas? Il vit comme y vivait son oncle, dans le quartier latin, rue Saint-Jacques, au sixième, sous les toits: Il prend ses repas chez le traiteur voisin. Du bœuf, un plat de légumes, choux ou pommes de terre, du vin trempé de beaucoup d'eau et du pain à discrétion, voilà le régime. Comme *extra*, le dimanche il va manger, en compagnie, une friture à la Râpée. C'est ainsi que nous faisions, nous autres. Tu vois que ce labyrinthe effrayant n'est pas bien atroce et qu'on peut encore s'y retourner!

L'oncle Jean avait habité Paris vers 1825, si je m'en souviens.

Le père Romain se laissait le plus souvent convaincre par ses raisons. Quelquefois pourtant il les

discutait et ce fut après une discussion de ce genre qu'il écrivit à Jean une lettre où il se plaignait un peu de ce que le jeune homme eût si facilement et si vite oublié ses amis de Bourges.

Jean Romain répondit quelques lignes rapides, mais qui rassurèrent le père Romain et firent triompher l'optimisme de l'oncle Jean. Puis il se mit à l'œuvre, et travailla réellement pendant trois jours.

Après quoi, il se dit qu'il n'avait pas vu Richou depuis bien longtemps.

Et le voilà courant chez Louis.

Louis était absent.

— Où est-il ?

— Au théâtre. M. Dargenteuil répète sans doute.

Jean Romain courut au Luxembourg et demanda M. Dargenteuil. On lui répondit que M. Dargenteuil était sur la scène.

— Passez par là, et vous le verrez !

Jean s'engagea dans un petit couloir, descendit en glissant quelques marches incommodes, se heurta contre une poutre ou deux, et se trouva bientôt dans la salle.

Rien n'est triste comme un théâtre pendant le jour. Cela est sombre, laid, fané, lugubre comme une courtisane à son réveil. Tout paraît, dans l'ombre, terne, gris et sale. L'or, le velours, la soie, semblent revêtus d'une couche de poussière. Et puis, cette solitude, ce silence, au lieu du bruit et de la foule. On sent alors la banalité de ces lieux où tant d'émotions viennent, chaque soir, se confondre, la fausseté de tout cet éclat et la vanité de ces éblouissements qui attendent la foule charmée. Cependant, sur la scène sombre, à la lueur d'un quinquet gras et puant, la jeune première, vêtue d'une robe de soie fripée, les cheveux encore épars, lasse et le teint blafard, répète machinalement avec le jeune premier la grande scène d'amour, et le souffleur et le régisseur crient, interrompent, conseillent, reprennent, vont, viennent, frappent du pied en soulevant des nuages de poussière.

C'est ainsi que Jean Romain aperçut Louis Richon, dit Dargenteuil. Celui-ci récitait, en ce moment, non sans intelligence, la troisième scène de *Marie Tudor*.

« M'aimes-tu? m'aimes-tu ? disait-il à l'actrice

« chargée du rôle de Jane. Oh ! tout cela ne me dit « pas que tu m'aimes ; c'est de ce mot-là que j'ai « besoin, Jane ! De la reconnaissance, toujours de « la reconnaissance ! Oh ! je la foule aux pieds, la « reconnaissance ! Je veux de l'amour ou rien. « — Mourir ! Jane, depuis seize ans tu es ma fille, « tu vas être ma femme maintenant, je t'avais « adoptée, je veux t'épouser. . . . . « . . . . . Est-ce que tu ne m'aimes « plus ? Sans doute, je suis un honnête homme; « sans doute, je suis un bon ouvrier ; sans doute, « sans doute ; mais je voudrais être un voleur et un « assassin, et être aimé de toi ! — Jane, si tu sa- « vais comme je t'aime ! »

A quoi *Jane* répondait d'un air fatigué :

« Je le sais, Gilbert, et j'en pleure. »

Puis elle bâillait.

C'était une grande fille fort jolie, toute jeune, mais amaigrie par les veilles, pâle, avec un cercle bleuâtre sous des yeux d'un éclat extraordinaire. — Elle avait une grâce exquise, sans trop de vigueur, mais avec un charme ineffable. Jean Romain la regardait en fermant les yeux à demi pour la dé-

gager du milieu qui l'entourait, et il trouvait tant de grâce dans ses poses alanguies et tant de morbidesse, que cette femme lui paraissait, en vérité, divine.

La répétition continuait.

« Mon Dieu! disait *Richon-Gilbert*, pourquoi « donc vient-il par ici tant de jeunes gentilshom- « mes? Pourquoi ne suis-je pas jeune, beau, noble « et riche? Gilbert, l'ouvrier ciseleur, voilà tout. « Eux, c'est lord Chandos...

— Prononcez *Chendos*, dit le régisseur.

« — C'est lord *Chendos*, lord Gérard Fitz-Gé- « rard, le comte Arundel...

— *D'Arundel*, fit le régisseur.

« — . . . Le comte d'Arundel, le duc de Nor- « folk! Oh! je les hais!

— Plus de feu! Allons! . . . « Oh! je les hais!

« — Oh! je les hais!

— Mieux cela! « Oh! je les hais! » Remuez votre bras droit!

« — Oh! je les hais! » fit Richon en décrivant un quart de cercle avec son bras. — « Je passe ma « vie à ciseler pour eux des poignées d'épées dont

« je leur voudrais mettre la lame dans le ventre ! »

— Gilbert? s'écria *Jane* d'une voix flûtée.

— Plus de nerf donc ! fit le régisseur. *Jane* n'est pas une poupée. C'est une femme. Voyons, recommencez-moi ce *Gilbert !*

— Je recommence tout aujourd'hui ! dit la jeune fille d'un ton de mauvaise humeur.

— Vous ne dites rien comme il faut.

— Je suis *éreintée !*

La répétition achevée, Jean Romain courut vers Richon. Louis causait avec cette jeune fille qui riait à grands éclats. Elle regarda Romain entre les yeux, et lui demanda un moment après :

— Monsieur est artiste ?

— Oui, Mademoiselle.

— Tu peux bien dire madame, fit Richon.

— Insolent ! dit-elle. — Et de quel théâtre êtes-vous ?

— Je ne suis pas acteur. — Je suis peintre.

— Alors vous me ferez mon portrait, hein ?

— Volontiers, dit Romain... Je suis flatté...

— Oh ! ne remercie point, dit Richon ; Nicette ne te payera pas.

— Qui sait? dit-elle.

V

— Quelle est cette jeune fille? demanda Romain en s'éloignant avec son ami.

— Mademoiselle Nicette d'Orgeval, répondit Richon. — Lisez : Amélie Bondon. D'Orgeval fait mieux sur l'affiche. Son père est blanchisseur à Montrouge; elle joue les fortes jeunes premières au théâtre. Elle vient de déposer deux ou trois billets de cent, à la caisse, pour avoir le droit de jouer *Marie Tudor*, où elle se croit splendide. Elle comprend l'œuvre du poëte comme l'esthétique de Schiller. Victor Hugo interprété par une demoiselle qui écrit : *répétition* avec deux *t*. Cherche où elle les place. Voilà les étonnements qui nous attendent au théâtre!

— Qu'importe qu'elle mette mal l'orthographe si elle est une artiste!

— Artiste comme ..... moi! — Ces filles-là grim-

pent sur les planches par amour des cachemires et des écrevisses bordelaises. Elles sont pauvres comme Job et rêvent déjà, au début, le coupé et la livrée des hétaïres en renom. Sur cent, deux ou trois peuvent y monter, *non licet omnibus*... Corinthe, pour les autres, c'est une fin tragique ou fangeuse. Cherche de joyeuses compagnonnes de notre côté, mais des artistes!... Allons donc! compte-les!

— Que lui reproches-tu donc? fit Romain. Elle nous montre sa grâce et sa beauté qui valent bien la peine d'être applaudies. Cela ne te suffit-il pas?

— Et tu te dis artiste! s'écria Richon. Mais, sapristi, moi Dargenteuil, je le suis plus que toi, ou si je ne le suis pas davantage, je suis plus franc, mon cher ami! Ah! c'est la beauté qu'il te faut au théâtre, ah! c'est la grâce! Et le feu sacré, et le diable au corps, qu'en fais-tu? supprimés! Au diable, le mot de Voltaire. Soit! Achète donc des figures de cire et fais-les danser à la Comédie-Française, elles vaudront bien mademoiselle X et Z, si le pétrisseur a pris soin de les faire jolies. — Mais

je vois ce que c'est, fit-il, mademoiselle Nicette d'Orgeval t'a paru gentille et ses cheveux blonds t'ont enivré. Parfait, en ce cas ! Ne raisonnons plus. Admirons et aimons. Le fait est qu'elle vaut bien la Benocci, Clara Peplum, Amanda Fillon, et toutes les dames à la mode ! Que si du reste ton cœur bat trop fort pour elle, jette à cet ange un mot à la poste, achète une toile à portrait, et tu pourras la comtempler à ton aise.

— Crois-tu qu'elle viendrait ? dit Jean.

— Oiseau bleu couleur du temps, voix gracieuse, ailes coquettes et point farouche ! Voilà leur signalement à toutes, mon ami, — voilà du moins celui qu'on devrait mettre sur *leur permis de chasse.* — Et maintenant, *amigo, vaya vm. con Dios!*

Le lendemain, Nicette entrait toute rayonnante dans l'atelier de Jean Romain.

Le portrait n'était pas tout à fait ébauché que Jean Romain tutoyait déjà Nicette.

Quelques semaines après, Nicette déclarait à Jean Romain qu'elle ne pouvait vivre sans lui et que désormais elle ne le quitterait plus.

— Soit ! dit Jean Romain. Mais je ne suis pas

riche. Le nid sera pauvre et tu pourras avoir envie de t'envoler.

— Jamais! dit-elle.

Et le père Romain écrivait à son fils : « Pourquoi ne nous écris-tu pas? »

VI

Jean Romain travaillait peu. Le portrait de Nicette l'absorbait.

Or, ce portrait, commencé depuis de longs mois, ne s'achevait pas vite. Jean Romain le caressait, le *perlochait*, le pourléchait avec amour.

— Je serai jalouse de mon portrait! dit un jour Nicette. D'autant plus qu'il t'empêche de gagner de l'argent, et nous n'en avons pas trop. Et cette *Vénus sortant de la Seine* que tu avais commencée?

— Bast! Elle est laide. On me rirait au nez. Regarde-toi donc : Vénus, la voilà, c'est ton portrait!

— Et du pain? murmura Nicette, qui avait lu peut-être Gavarni.

La misère venait peu à peu dans ce logis; Romain fit des dettes. A Paris, c'est une ressource. Après celles-ci, d'autres encore. Il se voyait débordé de toutes parts, il se sentait glisser chaque jour sur une pente fatale. Qu'importe! Il allait.

— Après nous le déluge, disait-il. Quand tout cela croulera, nous le verrons bien!

Cependant comme vous le pensez, Nicette n'était pas heureuse. — Jean Romain le voyait bien et il en pleurait.

— Lorsque tu t'ennuieras trop, lui dit-il un jour, avec amertume, tu t'en iras.

— Ma foi, tu as raison! dit-elle. Demeurons amis. Encore un peu, nous nous fâcherions.

Et elle partit.

Alors Jean Romain voulut se tuer.

— Es-tu bête! lui dit Richon. Travaille et gagne de l'argent. Quand tu auras un souper à lui offrir, Nicette ne te fera pas défaut. Ce sont là des oiseaux apprivoisés, et qui reviennent sans cesse manger vos cerises.

Deux jours après Romain recevait une lettre de l'oncle Jean.

« Viens ! disait le brave homme. Viens de suite, ton père se meurt. »

Jean Romain vendit ses pinceaux, ses couleurs, ses livres pour payer son voyage à Bourges.

Il arriva chez lui en tremblant. On l'attendait.

Le père Romain recevait le viatique.

Jean se jeta vers lui en pleurant.

Ah! malheureux ! dit le père en voyant le sage ravagé, les vêtements sordides de son fils.

— Pardonnez-moi, dit Jean Romain.

— Mon pauvre enfant... murmura le père.

Il se souleva pour l'embrasser et mourut.

— Mon père ! mon père ! disait le jeune homme.

— Ton père c'est moi, mon enfant! répondit l'oncle Jean qui lui tendait les bras.

Le lendemain Jean Romain écrivait à Richon :

« C'est assez, mon ami, d'une victime. Il y a encore ici un cœur que je pourrais briser—je reste. »

LE NUMÉRO TREIZE

I

Puisque vous me demandez un conte, mes amis, nous dit le docteur Bernard, je vais vous dire une histoire. Il se recueillit, puis commença :

— J'avais vingt ans. Après avoir subi mes examens universitaires, je venais de prendre ma première inscription d'élève en médecine externe à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu. Je ne savais pas trop, à cette époque, en quoi consiste la dure tâche que je m'imposais, et le cœur plein de poésie, l'âme remplie de rêves, comme on l'est au début de la vie, j'avais embrassé la médecine avec le même enthousiasme et la même foi qui portent certains hommes à se

faire prêtres ou missionnaires. Mes illusions seules me guidaient. Tristes guides ! Je ne songeais alors qu'à la gloire. Je regardais comme un demi-dieu Dupuytren, à ce moment dans toute sa renommée, et, quelque admiration que m'inspirât son génie, j'espérais cependant l'égaler un jour. *Cet âge est présomptueux.* Je copiais l'illustre maître dans son vêtement (l'habit vert de Dupuytren était célèbre parmi nous comme le petit manteau bleu de Champion et la redingote grise de l'Empereur) ; je m'efforçais de parler comme lui, d'une voix sévère, un peu brusque et vibrante comme une lame d'acier ébranlée. Avais-je quelque opération à faire ? J'imitais Dupuytren dans son mode d'opérer et je renvoyais le patient en lui disant, ainsi que le maître : « Vous pouvez marcher, — ou : vous pouvez parler, — ou vous pouvez voir ; vous êtes guéri ! » En vérité, je me crus un jour aussi digne que lui de la célébrité parce que je fis, *in petto*, à un pauvre diable de paysan, l'opération fameuse de la fistule lacrymale, et que je m'en acquittai parfaitement. Mais, au fait, je ne suis pas le héros de mon histoire. Arrivons à nos moutons.

Parmi les malades que j'étudiais plus spécialement, sous la direction d'un interne, aujourd'hui chirurgien-major sur quelque frégate de l'État, j'avais remarqué, dès le premier jour de son arrivée à l'hôpital, un jeune homme, âgé de vingt-cinq ans environ, et dont le visage avait quelque chose de réellement étrange. C'était, m'avait-on dit, un malheureux artiste qu'on avait trouvé mourant sur un grabat, dans sa mansarde, mourant de faim et de misère peut-être. On désespérait de le sauver. Je le vois encore : il gisait amaigri, le râle dans la gorge, les tempes et les orbites creuses ; il ne respirait pas, il haletait. Son œil morne, abattu, s'éteignait déjà. En le regardant, je me sentis frissonner malgré moi. Il me semblait vraiment que cet inconnu était quelqu'un des miens, un parent, un ami ; je détournai la tête pour ne pas pleurer (mes collègues eussent bien ri !) et je passai outre. En sortant de l'hôpital, j'aspirai une grande bouffée d'air frais qui me fit du bien. J'étais oppressé, et je demeurai triste toute la journée ; pendant la nuit, je revis même en rêve le visage pâle du jeune homme.

— Ne va-t-il pas mieux? demandai-je à l'interne de service, le lendemain en arrivant.

— Qui?... quel numéro?

— Ce jeune homme qu'on a amené hier.

L'interne hocha la tête.

— Ma foi, dit-il, son état s'est amélioré, mais le pauvre garçon n'en vaut guère mieux. Il est poitrinaire au dernier degré..... Encore un que la misère tue!

— La misère! dis-je.

Je ne connaissais pas ce mot-là : c'est pourtant une des grandes maladies de l'espèce humaine et celle qui fait le plus de victimes.

— D'ailleurs, ajouta l'interne, il est là-bas, et si son cas vous intéresse, vous pouvez aller l'étudier. Il dort.

Je m'avançai doucement vers le lit où sommeillait le malheureux, et je le vis, comme la veille, respirant avec effort. Ses lèvres pâles s'agitaient; je ne sais si elles tremblaient ou si elles murmuraient des paroles que lui seul comprenait dans son rêve. Il était couché sur le dos, comme tous les malades dont le mal est grave, et ses bras repliés

formaient la croix sur sa poitrine. J'ai bien rarement vu un profil aussi beau, un nez aussi droit, un front aussi pur. Et pourtant, la maladie avait étiré ce visage, plombé ces traits, creusé ce front; mais on eût dit qu'elle avait respecté l'expression calme de cette beauté. — De cet angle facial si droit, de ces longs cheveux souples, fins et noirs, de cette bouche fine, mi-railleuse, mi-pensive, elle avait fait quelque chose de triste, elle n'avait pas fait quelque chose de laid.

Je demeurai bien longtemps devant lui, pensif, et m'efforçant de deviner quelle avait été la vie de ce jeune homme, et combien de souffrances morales avaient amené la souffrance physique qui le jetait mourant sur un lit d'hôpital. Ah! s'ils pouvaient parler, ces lits funèbres où tant de douleurs sont venues s'éteindre, où se sont dénoués tant de drames et qui offrent leur hospitalité lugubre, banale et sainte à la fois au crime et à la vertu! J'étais sûr que l'existence de ce pauvre artiste renfermait quelque chose de cruel, de terrible. Oui, assurément la douleur l'avait tué, jour par jour, goutte à goutte, comme un poison lent. Il est de certains

visages qui sont faits pour la joie, d'autres pour la souffrance. Sur celui du malheureux on lisait : lutte, tourments et courage.

Comme je le contemplais ainsi, les yeux presque mouillés de larmes (je n'étais pas alors blasé sur les douleurs humaines), je le vis s'agiter et, soulevant un peu sa tête, s'éveiller avec un soupir. Il me regarda fixement d'un air étonné, puis jeta un coup d'œil autour de lui, et je l'entendis murmurer alors, tout bas :

« C'est l'hôpital ! »

— Comment vous trouvez-vous? lui dis-je en m'avançant vers lui doucement. — Mieux, répondit-il d'une voix faible; merci. Dupuytren s'avançait en ce moment, suivi de ses nombreux élèves. Il s'arrêta devant le lit du jeune homme et l'interne chargé du soin de la salle détailla au maître tous les symptômes qu'il avait remarqués sur celui qu'il appelait *le numéro treize.*

Dupuytren alors s'approcha du malade, lui adressa quelques questions et passa. Je le vis hocher légèrement la tête, avancer la lèvre inférieure d'un air de mauvais augure, et je l'entendis mur-

murer dans le patois de son pays : — *Pobre drolé!*

Dupuytren aimait ainsi à se parler à lui-même dans le langage limousin des paysans de Saint-Yrieix. Mais j'avais compris ses paroles. « Pauvre garçon! » avait-il dit. Je me sentis saisi d'une émotion violente ; je regardai le malade ; il était calme et souriait. — Il n'a rien ordonné, me dit-il. — Rien, murmurai-je. — C'est qu'il n'y avait rien à ordonner, fit le malade. C'est que tout est fini.

Je ne devinai pas ce qu'il voulait dire ; son visage était joyeux et rayonnait. — Oui, répondis-je, vous serez guéri bientôt. — Et pour longtemps, dit-il alors avec un petit rire sec qui me fit mal, guéri de tout, de la misère et de la vie. Je suis bien heureux.

Il avait, en parlant ainsi, une voix âpre, cassante, qui contrastait avec le timbre si doux de ses précédentes paroles. Son rire brisé me fit mal : il tenait en quelque sorte du râle et grinçait comme la corde d'un mauvais instrument. Il bénissait cette maladie qui le tuait, il l'appelait, il lui souriait. Las de souffrir, il aspirait à l'heure suprême, l'heure du repos.

J'avais toujours vécu près du foyer paternel, au milieu de la famille. J'étais jeune et je ne pouvais croire qu'on voulût mourir avant d'avoir savouré cette vie qui m'apparaissait pleine de promesses. J'avais jusque-là marché sans regarder, dans le sentier parcouru, autre chose que les fleurs du chemin, les surprises de la route, le soleil ou le ciel bleu étincelant sur ma tête; quant aux malheureux qui gisaient, à quelques pas de moi, dans les ornières, je passais sans les voir, sans les entendre, et dans mon égoïsme fortuné, savais-je seulement qu'il y eût des malheureux? Mais voilà que tout à coup je me trouvais face à face avec la misère profonde, la souffrance amère, le malheur irréparable. Je reculai devant cette plaie cachée que je touchais du doigt pour la première fois; je compris quelle rude tâche était la mienne et, courbant la tête, cette fois, j'eus le courage de pleurer.

—Vous me plaignez donc? me dit-il alors d'une voix douce. Monsieur, voici la première larme qu'un étranger ait versé sur moi. Mais prenez garde, un seul être a pris pour lui quelque chose

de ma souffrance et il est mort. Je porte malheur à ceux qui m'aiment.

Je lui saisis la main sans rien dire et je la serrai fortement. Mon émotion était telle que je ne pouvais prononcer un mot. Ce simple serrement de main lui fit, comme il me le dit, l'effet d'un baume, et je vis son visage s'irradier tout à coup d'un sourire.

— Merci, me dit-il tout bas.

Pour maîtriser mon émotion, qui augmentait à chaque instant, je m'éloignai et me mêlai tout troublé aux étudiants qui entouraient le docteur Dupuytren. Mais je ne prêtai cette fois aucune attention aux discours du maître et je songeai, durant toute la visite, à ce pauvre malade dont j'ignorais le nom, que trois jours auparavant je ne connaissais pas et que j'aimais déjà d'une inexplicable mais sincère affection. La sympathie a ses mystères, comme toutes les choses de ce monde. Dites-moi pourquoi nul de ces malheureux qui souffraient dans la grande salle où je passais deux heures chaque jour ne m'avait ému, pourquoi leurs douleurs m'avaient laissé froid sinon in-

différent, pourquoi subitement je m'étais senti attiré vers ce nouveau-venu, qui était un malade, un cas, un numéro, comme les autres? Ce sont là de ces problèmes qu'on ne peut résoudre. L'amour et l'amitié sont comme le tonnerre : ils viennent tout à coup et de là-haut.

Je revis le numéro treize, le lendemain et les jours suivants, et mon amitié, mon intérêt pour lui s'accrurent chaque jour. Je sus aussi qu'il se nommait Pierre Lemaître, et qu'il était artiste musicien. — J'étais, à l'hôpital, le seul sans doute qui appelât ce malheureux par son nom; pour le maître, comme pour les disciples, ce n'était qu'un *sujet*, et rien de plus. — Pour moi, c'était un ami.

Je demeurais chaque jour une heure au moins au chevet du jeune homme, le consolant, l'exhortant, faisant des efforts pour qu'un rayon de l'espérance entrât dans ce cœur si ulcéré, si souffrant. — Je voulais que la guérison de cette pauvre âme meurtrie fût ma première cure, et j'espérais la guérison; mais à toutes mes paroles, il souriait amèrement, il secouait la tête, et il disait : non!

— Une quinzaine de jours se passèrent; il me

semblait, à moi, que le malade guérissait; ses joues pâles auparavant, devenaient de plus en plus colorées, surtout aux pommettes; il toussait moins et plus doucement, ses yeux avaient de l'éclat, ses gestes de la vivacité; j'étais heureux de tous ces indices qui eussent effrayé un plus expérimenté que moi. — Je le croyais sauvé, et je le lui dis un matin. — Il me regarda fixement, sourit, et me répondit: « Cela ne se peut pas : Je veux mourir! »

Il y avait, sans doute, quelque secrète fatalité dans l'existence de cet homme, et je l'ignorais encore, mais je brûlais de la connaître. C'était la mode alors de ces héros brumeux à la manière d'Ossian, qu'un peintre ne pourrait guère représenter que debout sur un rocher aride, avec la mer furieuse à leurs pieds et le ciel en courroux sur leur tête. — On s'engouait des désespérés, des Werther et des Obermann, et je me figurais que Pierre Lemaître devait appartenir à cette famille déshéritée. Combien de romans, qui, rédigés par quelque Victor Ducange ou Ducray-Duminil, eussent fait alors la fortune d'un éditeur, ne bâtis-je pas sur l'existence de Pierre Lemaître!

Je m'imaginais que des aventures terribles avaient bouleversé sa vie, qu'un amour éthéré, malheureux, avait courbé cette âme si douce, — que sais-je? J'allais jusqu'à voir dans le pauvre artiste quelque coupable appelant la mort comme le seul refuge pour les troubles de sa conscience.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je me trompais; et je fus, pour longtemps, guéri des suppositions romanesques, quand j'appris du jeune homme lui-même son histoire si vraie et si simple à la fois.

— Laissez-moi me recueillir un moment, dit le docteur Bernard en s'arrêtant. Je veux vous redire, sans rien y changer, le récit de Pierre Lemaître, et j'ai besoin, pour cela, de me souvenir!

Le digne médecin ferma les yeux, se croisa les bras et demeura assez longtemps immobile et pensif, pendant qu'assis autour de lui, nous attendions tous silencieux qu'il reprît la parole.— Après quelques minutes de réflexion, il releva la tête et dit :

— Un matin, en arrivant au lit de Pierre Lemaître, je trouvai le malade assis sur son séant, avec le sourire aux lèvres, et qui s'écria :

— Je vous attendais!

— Je suis en retard, c'est vrai, la visite est terminée... M. Dupuytren a passé?

—Il n'y a qu'une seule visite pour moi, répondit-il en me tendant la main, et c'est la vôtre!

— Vous sentez-vous mieux? lui demandai-je.

— Oh! fit-il, ne parlons plus de ma maladie, c'est une affaire bien conclue et je ne m'en occupe plus. — Laissez-moi seulement vous demander un petit service. — J'espère que vous ne me le refuserez pas?

—Lequel, dites! m'écriai-je.

— Savez vous la musique, M. Bernard?

— Fort peu, mais assez cependant pour la lire et l'écrire.

— Ah! s'écria-t-il avec joie, Dieu soit loué!

Je ne comprenais pas encore ce qu'il voulait dire et ce qu'il attendait de moi; mais je le sus bientôt. Il fit un effort et se redressa dans son lit, puis me parlant tout bas:

— M. Bernard, dit-il, il y en a d'autres que moi, des pauvres artistes, qui sont morts de misère sur un lit d'hôpital, d'autres qui ont souffert, d'autres qui ont succombé; mais parmi eux il en était qu'on

avait applaudis au moins une fois dans leur vie, qui avaient eu au milieu de leurs jours de souffrance, un jour de triomphe, et ceux-là je ne les plains pas. — Ceux dont le sort me nâvre, Monsieur, ce sont ceux qui meurent ignorés et méconnus, courbés par la misère, brisés par les luttes. Ah ! Monsieur, mais vous ne savez pas ce que c'est que de s'être jeté bravement dans la mêlée humaine et de s'être vu repoussé, et de n'avoir même pu faire entendre sa voix, de succomber sans avoir combattu, et d'être condamné sans jugement. C'est affreux; je n'ai eu qu'une heure, moi, où l'on m'ait dit : C'est bien! C'est beau! Marche; travaille! Et cette heure, c'est la plus triste de ma vie. Au moment où une voix bien chère me disait : Espère, elle se taisait pour toujours. Mais ce que j'ai chanté une fois à *la morte*, vous l'entendrez, vous, Monsieur, et je saurai si la morte ne s'est pas trompée. Je vous le dirai tout bas, je le dirai pour vous seul. Oui, il me semble que si je pouvais vous faire entendre... Oh! monsieur Bernard, obtenez que je me lève seulement un matin — quelques heures — pour venir me recoucher après et pour toujours,

Voyez-vous, si je revoyais une seule fois un violon (j'ai brisé le mien), un violon que je puisse faire parler, chanter, pleurer avec moi, oh ! Monsieur, Monsieur je vous jure qu'après cela je ne demanderais plus rien et que je mourrais heureux !

— Vous aurez tout cela demain, mon ami.

Je vis aussitôt passer un éclair dans ses yeux ; il me serra fortement la main.

— Voyez-vous, dit-il, je suis un pauvre chercheur d'idéal et un vrai croyant. La musique, Monsieur, c'est ma vie. J'étais né pour chanter, pour créer. On ne m'a pas écouté. Ce sont des lépreux, les malheureux. Est-ce que la misère est contagieuse? Oui, j'ai aimé, une fois, dans ma vie, et j'ai, comme vous diriez, inoculé ma douleur à celle que j'aimais. Je dois vous dire que je n'ai pas été élevé par ma mère. Elle était morte quand j'étais encore enfant. Pas de mère ! Et j'en avais tant besoin ! Ce fut un oncle qui m'éleva, un brave homme, dur comme un soldat qu'il était, mais excellent. Encore un appui qui me manqua. Il m'avait mis au collége. Là, Monsieur, j'ai bien souffert. Triste et timide, j'aimais la solitude et le silence ; il me fallait vivre

au milieu du bruit, des taquineries incessantes. Je suis faible. On me faisait souffrir. « Cet âge est sans pitié, vous savez.» — Chose étonnante aussi, Monsieur! J'avais au collége le numéro treize, comme à l'hôpital aujourd'hui. Donc, j'étais malheureux; mais, un jour, assistant à une leçon de musique que donnait à un de mes condisciples un artiste de l'Opéra, j'éprouvai une sensation singulière. L'air qu'on jouait là, il me semblait que je l'avais entendu déjà et peut-être composé moi-même. Je poussai un grand cri. Tenez, Monsieur, tout à l'heure, ici, M. Dupuytren racontait à ses élèves la cure qu'il venait d'opérer sur une jeune femme, aveugle jusque-là! « Quand on lui enleva le bandeau noir, a-t-il dit, elle s'écria avec un cri déchirant de joie : Ciel! je vois! je vois! — Elle se précipita vers moi, elle m'embrassa les genoux en disant : Soyez béni! » Eh! bien, il en fut de même de moi; à ce moment, je fus l'aveugle-né auquel on donne la vue; et je me précipitai, moi aussi, aux pieds de l'artiste, et je lui criai : merci! et je lui embrassai les mains! — Je fus pendant quelques jours comme fou, transporté, je respirais plus libre-

ment, mon sang coulait plus vite, je marchais à grands pas, cherchant en moi-même à recomposer le chef-d'œuvre que j'avais entendu. — C'était la romance si douce et si jolie du pauvre Chérubin. — Vous connaissez l'œuvre de Mozart, n'est-ce pas ?

— Oui mon ami, répondis-je. — Une toux âcre et qui me fit mal, vint interrompre pendant un moment Pierre Lemaître. — Quand l'accès fut passé, il reprit.

— De ce jour commença pour moi une nouvelle vie, ou plutôt je vécus de ce jour seulement. Mon cœur, mon âme, mon esprit s'étaient tout à coup transformés, je n'étais plus le même et mille pensées jusqu'alors ignorées me vinrent assaillir. Je fis alors un retour sur moi-même et je m'examinai froidement, je vis en moi des choses que je n'avais pas encore aperçues. Je serai musicien ! m'écriai-je, et dès aujourd'hui je veux commencer à le devenir!

C'était une folie, n'est-ce pas? Je me mis à l'œuvre bravement, joyeusement et certain du succès. Le maître de musique me dit bien que je me lançais ainsi comme au milieu d'une mer d'abnéga-

tion, de souffrance et de désespoir. « — Ne suis-je pas jeune et courageux? répondis-je. Avec du courage et de la jeunesse on va loin!.... » Bien loin, en effet : jusqu'à l'hôpital.

Le prix de ma pension avait été payé d'avance par mon oncle; mais je n'avais aucune ressource pour solder les leçons de musique. Le maître, — c'était un artiste, et qui sait? un artiste méconnu — consentit, en me voyant atteint de cette belle flamme d'enthousiasme, à se faire gratuitement mon professeur. Il m'enseigna, en même temps qu'à Duriez (c'est le nom de mon camarade), les règles de l'art. Je progressai rapidement, j'acquis bientôt la science, la méthode, la pratique même, et je pus voler de mes propres ailes. Comme je remerciai mon excellent maître! Dès lors, j'étais ivre de joie, je pouvais étudier seul... mais je n'avais pas d'instrument. Un violon, j'entends un vrai violon, Monsieur, cela coûte cher et j'étais pauvre! Il me fallut deux ans, deux ans d'économies, de travail, pour compléter la somme nécessaire à cet achat. J'avais une belle écriture; un élève externe me procura des rôles à copier. Je travaillais à cela

aux heures de récréation. De cette façon, j'étais riche au bout de deux ans! J'avais un violon. J'étais libre aussi, car j'avais terminé mes études.

Je me souviens que je sortis du collége un mercredi. Mes vingt ans avaient sonné le matin même et j'étais bien fier de ces vingt ans-là! L'économe me fit appeler à son bureau et me mit dans la main un billet de cinq cents francs, reste de la somme déposée par mon oncle quelques années auparavant. Je le remerciai, je le saluai, j'allai prendre congé du proviseur... Un quart d'heure après, j'étais mon maître! Mon cœur se remet à battre à ce souvenir comme il battit ce jour-là. Quel bonheur, monsieur Bernard, quelle joie! Je regardai d'un air triomphant les murailles noires du collége, comme un captif enfin délivré de sa prison, puis je m'élançai dans la rue avec la rapidité folle de l'oiseau qui s'échappe de sa cage chantant, voletant, essayant ses ailes. J'étais donc libre, sans entraves, libre au milieu de Paris! J'étais un homme, j'étais riche — car je sentais dans ma poche le billet qu'on m'avait remis, qui était à moi. Bien souvent je cherchais, je tâtais s'il était là tou-

jours. C'était toute ma fortune, mais elle était si considérable!... Je m'occupai de me trouver un logement. J'étais tout étonné de dire : ma chambre, ma maison, ma rue. Cependant, il fallait travailler, si je voulais vivre. Et que faire ? Je savais bien des choses, excepté celles qu'il faut connaître en ce monde. Le latin, le grec, Homère et Virgile, je n'ignorais rien. Toute ce qu'on m'avait appris, je me le rappelais, et l'on m'avait appris tant de choses. On nous disait : « Travaillez. Tels vous êtes au collége, tels vous serez dans le monde. » Et cette science du monde, qui est la clef de la vie, on ne nous l'enseignait pas. Je savais à peine me diriger dans les rues de Paris, et je m'y trouvais seul et comme abandonné.

Je dépensai le lendemain deux cents francs pour mon violon. Mon avoir se trouva réduit à trois cent vingt francs, en comptant mes petites épargnes. Avec cela, il fallait vivre, étudier et courir la gloire. Dites, ne devais-je pas succomber ?

II

— Pierre Lemaître, continua le docteur Bernard après un moment de silence, Pierre Lemaître s'arrêta encore pour se reposer, car la voix lui manquait bien souvent et cette mauvaise toux qui me faisait peur lui montait à la gorge.

— Vous vous fatiguez, lui dis-je... arrêtez-vous... il vous faut du repos.

— Non ! oh ! non ! s'écria-t-il. Je suis fort, allez. Ces souvenirs-là me galvanisent et je me sens revivre. Au contraire, laissez-moi parler. Cela me fait tant de bien !...

Il reprit aussitôt :

— L'artiste est ici-bas pour souffrir, je le vois bien. Il est marqué au front d'un certain signe, et ce signe-là, c'est le malheur. Il descend dans la vie comme un athlète ; il doit lutter : c'est son rôle dans la grande comédie. Il se mesure avec les plus forts et, s'il est vaincu, la foule le hue sans pitié !

Malheur aux faibles ! Vainqueur, on lui élève une statue, mais que la foule renversera peut-être demain. Je ne savais pas alors que la couronne de laurier que je rêvais serait une couronne d'épines. Ah ! les beaux songes que je faisais ! Je travaillais jour et nuit, tout seul, dans ma petite mansarde trop froide en hiver, trop chaude en été, comme les plombs de Venise (et Pierre Lemaître souriait); mais le travail me semblait si léger ! D'ailleurs à côté de moi j'avais les maîtres, mes chers maîtres, Mozart, Glück, Haydn, Weber, et je cherchais dans leurs œuvres si belles et si pures le secret de cet art au sommet duquel je voulais atteindre. Ah ! maudit soit l'orgueil !

C'était surtout la nuit que je travaillais. Paris endormi, quand je le regardais de là haut, avait quelque chose d'imposant et d'effrayant qui m'inspirait. Je me levais alors et j'écoutais parler mon âme. Oui, il y avait en moi quelque chose qui parlait. C'était de la folie ou du délire, soit, mais j'entendais — ah ! j'entendais bien, — et cantiques ou élégies, je recueillais avidement ce que me dictait l'infini. Qu'on est heureux, Monsieur, quand on

crée, quand la pensée s'anime, quand l'insaisissable prend corps, lorsque le rêve respire. Bah ! j'ai eu de douces heures, j'ai eu mes bonheurs, moi aussi !

Mais ce n'est pas tout de créer pour soi-même et de s'enivrer de sa propre joie. Et le monde ? J'y songeai ; il le fallait bien ! Et voilà que je mis en ordre mes papiers épars ; je les relisais un par un et je les corrigeais avec soin. Je m'endormis et je fis de beaux rêves... oui, des rêves ! Le lendemain, je me levai avec le soleil. Ah ! quel jour que ce jour-là ; le ciel pur n'avait pas un nuage. Il me semblait que cet azur me disait d'espérer. Alors, je partis tout joyeux, et tout ému aussi, avec mes manuscrits sous le bras. Mais, vous savez, les jeunes gens, on ne compte guère avec eux. Ils ont le temps d'attendre, ou bien encore, on n'a pas confiance dans leur début. Le proverbe a raison ; on ne prête qu'aux riches. Je fus repoussé partout, Monsieur, ici pour une cause et là pour une autre. J'ai le malheur d'être fier ; je souffrais bien, chaque soir, en revenant brisé de mes courses de la journée. Je montais péniblement mes six étages, et,

quelquefois, n'ayant pas mangé, je prenais ma carafe et je la buvais. Cela dura longtemps.

J'étais à bout de ressources, j'étais accablé. Tout me manquait. J'avais envie de me tuer. Ma foi, je résolus de tenter un dernier effort et je m'adressai au maître Z., que j'admire tant. J'étais sûr qu'il m'écouterait. J'allai le voir. On m'introduisit.

Quand je me vis en face de cet homme illustre, dont l'œil, à mon idée, devait éclater des feux du génie, je ne pus m'empêcher de pousser un cri d'étonnement en trouvant si petit l'original d'un portrait que j'avais vu si grand. Z. est un gros bourgeois flegmatique, chauve déjà et tout ridé, avec de disgracieuses lunettes vertes, un bureaucrate ankilosé dans son fauteuil. Il m'accueillit avec affabilité, prit mes manuscrits, les ouvrit au hasard, les regarda pendant quelques minutes et m'invita à repasser sept ou huit jours après.

— Songez, lui dis-je, Monsieur, que je ne puis attendre longtemps.

— Vous en êtes là ? fit-il avec étonnement.

Il m'examina un instant de la tête aux pieds, puis détourna les yeux et me dit :

— Vous aurez votre réponse demain.

— Et, répliquai-je, si vous trouvez quelques qualités...

— Nous verrons, nous verrons, fit-il d'un ton qui signifiait : « Je veux être seul. »

Je saluai et je sortis. Le lendemain me parut bien lent à venir. Si l'homme pouvait à son gré faire passer les années, les mois ou les heures qui le séparent de ses espérances, il vieillirait vite. Je ne pouvais demeurer en place; la nuit, je ne pus dormir. J'avais la fièvre. Vers midi, je me présentai à l'hôtel Z., et comme je me dirigeais vers l'escalier du *maestro,* le portier m'arrêta brusquement. Il me tendait une lettre et mon rouleau de partition.

— Inutile de monter, dit-il. Voici pour vous.

— Mais il faut que je voie M. Z. aujourd'hui.

— Il n'est pas visible.

— Il doit l'être pour moi.

— Vraiment?

— Il m'a fixé lui-même un rendez-vous.

— Il m'a ordonné lui-même de vous remettre ceci!

Je compris que la réponse anéantissait mon espérance, je saisis convulsivement mes papiers et cette lettre de Z. puis je m'enfuis, car je ne marchais pas, je courais. Une fois seul dans ma mansarde, je décachetai la lettre et je lus... Tenez, je sais encore cette lettre par cœur. « Monsieur, me disait Z., j'ai lu tout entière la composition que vous m'avez soumise : elle m'a charmé à plusieurs reprises. Je dois cependant vous avouer que l'ensemble me paraît faible et je vous engage à le retoucher. Quant à vous servir d'appui, comme vous me l'avez demandé, auprès d'un éditeur, vous devez comprendre que mon crédit serait impuissant auprès de ces messieurs : ils traitent leurs affaires comme bon leur semble et ce n'est pas à moi de les blâmer. Acceptez cependant, comme un témoignage de mon bon vouloir, les cinq cents francs que vous trouverez sous ce pli. Vous me les rendrez à votre fantaisie. » Il y avait un billet de banque avec cette lettre, je le pris en tremblant. Mais j'ouvris au hasard mon manuscrit, et je le vis bien, Z. ne l'avait pas même feuilleté. Les pages, que j'avais collées moi-même tenaient l'une à l'autre. Je foulai,

aux pieds lettre et billet. J'étais fou de rage. « Il m'a pris pour un mendiant peut-être ! » Et je regardais le billet avec colère. J'allais le déchirer.

Quand la raison me fut revenue, je pris la plume et j'écrivis à Z. en lui renvoyant son argent, que je n'avais jamais demandé l'aumône. Encore de l'orgueil ! Je suis sûr qu'il me trouva sot et vain aussi, puisque je choquais sa vanité et sa sottise. Mais j'étais réduit aux extrémités dernières. Plus rien, quelque menue monnaie, retrouvée je ne sais où, conservée comme la suprême ressource. Qu'était cela ? Trois jours après, l'argent manqua. Je n'avais plus de pain ; allons, il me fallait mourir.

— Soit, m'écriai-je.

C'était un dimanche. J'entendais, dans les escaliers, les jeunes filles rire joyeusement avec leurs amoureux, en partant pour quelque fête, et les oiseaux chantaient sur mon toit. Un beau jour de printemps, où l'aubépine était fleurie, où sous le ciel rayonnant les bois étaient pleins de senteurs, un beau jour de mai, un beau jour pour mourir ! Je calfeutrai ma mansarde et j'allumai près de mon lit un réchaud, puis je m'assis, et cruellement, une à

une, je brûlai toutes les pages que j'avais écrites. Mon cœur se serrait en les voyant se consumer si vite, ces papiers qui emportaient tous mes songes, tous mes espoirs, et pourtant j'éprouvais à les voir se tordre dans la flamme un amer plaisir ; la vapeur du charbon m'entourait déjà, et parlant tout haut, je me sentais en ce moment rempli d'une joie fébrile.

— Adieu, adieu, disais-je, adieu, papiers futiles, couverts du travail de mes nuits, chers feuillets qu'une étincelle dévore et qui me deviez donner le triomphe et qui me promettiez la gloire ! Adieu, mes insomnies, mes rêveries, mes veilles, mes pensées, mes douleurs, mes joies, mes déceptions, mes espérances ! Puisque le monde nous a repoussés ensemble, ensemble nous mourrons, nous partirons ! — Et (chose étrange que le souvenir) j'entendais bruire à mon oreille les paroles de Chatterton mourant ; il me semblait que je les prononçais moi-même et comme lui : — « Allez, m'écriai-je, nobles « pensées écrites pour tous ces ingrats dédaigneux, « purifiez-vous dans la flamme et montez au ciel « avec moi ! »

Je sentais que je devenais fou; la vapeur se faisait visible, elle m'enveloppait tout entier. Ma tête échauffée devenait lourde; un carcan de fer semblait entourer mon front; mes pieds étaient glacés, mes mains brûlantes : un poids énorme oppressait ma poitrine. Comme toutes ces sensations demeurent encore présentes! Tous les muscles de mon visage me paraissaient durs et comme enduits de cire tant ils se mouvaient difficilement, des frissons terribles couraient dans mon corps, et je sentais une sorte de picotement à la racine de mes cheveux. Puis, peu à peu, le froid montait; il montait lentement, sûrement, il gagnait le cerveau. C'était la mort qui venait.

Mon violon était près de moi; quand mes manuscrits furent tous consumés, je le saisis d'un mouvement nerveux. Pauvre cher violon! j'allais le briser; je n'en eus pas le courage. L'archet était dans ma main et, comme si une force invisible l'eût poussé, il courait déjà sur les cordes. Oui, pendant que l'asphyxie venait, je jouai, au hasard, follement, et pourtant cette musique m'arrivait si douce, si belle, si pure, que, les yeux fermés, je

me laissais entraîner vers la mort comme vers un rêve béni.

Oh ! l'hymne qui naquit alors pourrais-je le redire? Je ne l'entendais pas, je le sentais. Ce n'était pas une mélodie ; mais une plainte, un chant d'adieu, un cri de désespoir, un appel au Seigneur, quelque chose de lugubre et de divin où il y avait de tout, de la prière et de l'anathème, de la colère et de la miséricorde, un cantique innommé et comemle sanglot d'une âme !

Et pendant que le violon pleurait, priait, souffrait, la vapeur implacable appelait l'agonie. L'air me manquait, je n'avais plus de forces, et mes yeux, à demi fermés, voyaient courir sur le réchaud les sinistres éclairs d'une flamme bleuâtre. Puis, tout s'éteignit et, ne voyant rien, ne sentant rien, il me sembla que je descendais lentement au fond d'un gouffre.

Ah! pourquoi ne suis-je pas mort alors? Je revins à moi comme si je fusse sorti d'une fournaise. J'étais sur mon lit et il me semblait qu'un ange se penchait sur moi. C'était un ange, en effet. — Ces anges-là travaillent et chantent sous le toit des

mansardes. Il est encore d'honnêtes filles qui demeurent là-haut, gagnent leur vie et deviennent des honnêtes femmes. J'avais pour voisine une pauvre fille qui faisait des fleurs et, les doigts gonflés, l'hiver, créait des roses. Elle m'avait vu rentrer sans doute bien souvent l'œil égaré, la démarche chancelante. Elle avait senti la vapeur mortelle du charbon, et d'accourir aussitôt. Mes premières paroles furent des paroles de regret. On est si bien dans cette ombre où j'étais descendu. J'ai souvent entendu dire qu'on a peur de mourir lorsqu'une fois on a vu la mort de près. Je ne crois pas ; me sauver, en ce moment, c'était me rejeter dans la lutte stérile et les efforts de damné.

Pourtant je ne pouvais reprocher à Louise — elle s'appelait ainsi — d'être venue vers moi. Mon amertume première se fondit devant ses bons soins, comme la neige sous le soleil. Je ne pensai bientôt plus qu'à bénir la pauvre enfant, et pendant que je lui disais merci, elle me regardait avec des yeux pleins de larmes et me répétait d'une voix un peu tremblante : — Fi ! que c'est vilain de se tuer !

Puis, nous causâmes. J'avais tant de choses à dire! On avait apporté dans ma chambre du pain, du vin, je ne sais quoi. C'était Louise, la bonne fée; mon rêve continuait.

— Mettez-vous là, me dit-elle en avançant une petite table (elle l'avait prise dans sa chambre) et mangez.

Je la regardais, je lui parlais. Cette fois, je voyais bien qu'on me comprenait et qu'on me plaignait. Ah! Monsieur, je vous le jure, c'est bon, la pitié! — Et puis, à mon tour, je lui dis :

— Et vous, qui êtes-vous?

— Oh! moi, fit-elle, je ne vous humilierai pas, allez. Celle que vous appelez votre bienfaitrice est une pauvre enfant abandonnée qui n'a ni père, ni mère, et qui travaille sans trop se plaindre. Je m'appelle Louise, j'ai dix-huit ans; c'est une femme qui connaissait ma mère qui m'a élevée. Elle me nourrissait mal, elle me battait bien et je me portais à merveille. Mais à la longue, c'est dur. J'ai voulu travailler sans trop souffrir. Que me fallait-il? Une chambre et des outils pour cent sous. Des pratiques? je connaissais de bonnes maisons de

fleurs. Un beau jour, je me suis sauvée, je suis venue ici, et j'ai déjà des économies ; trente francs, dit-elle, n'est-ce pas que c'est beaucoup ?

Elle était jolie, Monsieur, comme un cœur, et je me sentais tout troublé. Je n'étais pas habitué à ces démonstrations. Pauvre fille ! Ma misère ne la repoussait pas, et comme je lui disais :

— Vous avez donc songé à moi, quoique je fusse malheureux ?

— Oh ! dit-elle en rougissant, je ne suis venue que parce que je savais que vous souffriez et que je craignais un malheur... Sans cela...

— Eh ! bien, dis-je, bénie soit donc ma pauvreté qui me donne votre amitié !

Je lui pris les mains et je les embrassai. Je les sentais trembler. Louise ne dit rien et s'éloigna. Quand je me retrouvai seul dans ma chambre, il me sembla que j'avais dans le cœur un grand vide, et — comme un enfant, comme un fou — je me mis à pleurer.

Vous étonnerai-je beaucoup en vous disant que j'aimais déjà Louise ? Ce sentiment, qui s'empare de vous tout entier, vous domine, vous rapetisse ou

vous élèvé est si puissant et si étrange! Oui, je l'aimais déjà! Ah! c'était bien mon premier amour, M. Bernard, et jamais plus je n'ai aimé. J'en suis bien fier, allez. Une fois qu'on a rencontré le cœur dévoué qui doit battre à côté du vôtre, si ce cœur se tait — s'il meurt — ah! je plains du fond de l'âme ceux qui ne meurent pas aussi!

Je vais abréger cette histoire, n'est-ce pas? Si je vous disais tout, ce serait trop long, et pourtant je le pourrais, je le voudrais. Tous les détails sont gravés là; si je vivais, — si je pouvais vivre — je m'en souviendrais toujours et ces souvenirs me consoleraient. Mais non, il vaut mieux que je parte.

Oui, j'aimais Louise, mais je n'osais le lui dire. Un soir, nous demeurions muets, l'un et l'autre. Je sentais tout un monde de paroles me venir aux lèvres, et quand je voulais parler, je ne pouvais pas. Elle paraissait troublée de ce silence. Pourquoi nous taisions-nous? Je me mis à la fenêtre, je regardai les étoiles, la rue, les passants. Bientôt, j'entendis Louise qui pleurait.

—Qu'as-tu donc? m'écriai-je en m'élançant vers elle.

— Rien, me dit-elle en souriant, en essuyant ses larmes. Seulement, Pierre, voyez-vous, j'ai peur... croyez-vous aux pressentiments? S'il fallait jamais nous quitter?

— Que dites-vous?

— Oh! fit-elle, nous nous reverrions!

Elle se tut, et je la pressai de questions, elle était toute pâle.

— Eh! bien, me dit-elle, pendant que vous regardiez là-bas, M. Pierre, j'ai senti comme un déchirement là, dans ma poitrine. Ce n'est pas la première fois. Ma mère est morte comme cela. Ah! si je mourais, je ne pourrais plus vous aimer!

— Mais tu m'aimes donc? m'écriai-je.

Elle me répondit par un sourire.

— Ma Louise, ma pauvre Louise, moi aussi je t'aime bien, va!

Désormais nous étions pour toujours l'un à l'autre. Nous avions juré de ne pas nous quitter et je devais tenir parole. Nous étions bien heureux. Ma foi, oui toutes mes douleurs passées étaient effacées par la joie présente. Je ne songeais plus aux tourments, aux tortures, aux déceptions d'autrefois. Pensez

donc, Louise m'aimait, et tout entière, elle s'était donnée à moi, avec cette sainte folie de l'amour qui ferait tout pardonner. Et nous vivions joyeux dans notre petit nid ; elle travaillait à ses fleurs, je faisais de la musique. Le jour, je courais le cachet pour apporter quelque argent à la communauté ; comme le temps me semblait long, loin de la rue Saint-Jacques ! Et déjà nous étions riches ; nous avions une tirelire et Louise me disait souvent : — Pierre, il y a beaucoup de pièces blanches !

Tout l'été s'écoula ainsi. Nous prenions souvent notre volée à travers bois. Nous allions à pied, et nous revenions le soir, bien fatigués. Mais comme les joues de Louise avaient des couleurs ! Je me souviens d'une équipée, à Bellevue, comme d'un beau rêve. Nous ne rencontrâmes personne, et les arbres, frissonnant sous le vent, semblaient nous saluer au passage pendant que les oiseaux chantaient notre amour. Pourquoi pensé-je à cela ? Cela me fait mal. — Moi, je m'étais mis à préparer, pour le concours de l'Institut, une symphonie qui me prenait beaucoup de temps et de peine. Mais je n'épargnais rien, Monsieur. Comme on travaille

quand une main amie vous guide, quand une voix chérie vous crie : En avant !

Mais tout passe. C'est bien court, un été. L'automne vint ; et à mesure que les jours s'éteignaient, que le temps devenait plus froid, je voyais Louise pâlir et maigrir comme ces fleurs qui semblent se faner dès que le soleil est couché ! Puis elle toussait, elle toussait. Eh bien ! figurez-vous que je ne m'inquiétais pas de cette misérable toux. Je me disais : « Ce n'est rien. Louise est jeune. Louise est forte—non, vraiment, ce n'est rien. » —Rien, imbécile ! C'était la mort. Mon Dieu, mon Dieu, que j'ai souffert ! Elle s'en allait ainsi peu à peu, sans se plaindre, comme une lampe qui baisse. Elle sentait le mal lui tordre la poitrine et son visage était souriant toujours, sa voix toujours disait :

— Je t'aime !

Il me fallut pourtant bien m'apercevoir de tout. Elle était déjà mourante alors. Je courus chez un médecin, je le conjurai de la sauver, je pleurai, je priai, je criai. Il était trop tard. La mort était là ! Je demeurais comme accablé au chevet de Louise, ne songeant plus, ne vivant plus.

— Eh bien! me disait-elle, eh bien! Pierre, et la musique? Travaille!

Alors je me levais, je prenais mon violon. — Et Louise me disait :

— Si tu savais comme cela me fait du bien. Cela m'aide à guérir.

Cela t'aidait à mourir, pauvre fille!

Ce fut une nuit, à onze heures, que Louise mourut! — Le vent sifflait et chassait la neige qui venait frapper sur mes vitres. Il faisait un froid glacial. Louise grelottait sur son lit.

— Tu as froid? lui dis-je. Elle sourit et répondit :

— Non!

Je retirai mon gilet et mon paletot et les lui mis sur les pieds. — Merci, me dit-elle. — Je m'assis à côté du lit; elle me prit les mains. — Oh! tu m'aimes bien! murmura-t-elle d'une voix douce, moi je t'aime bien aussi, mon Pierre!

Sa voix, si faible, si basse, me perçait le cœur. Qu'aurais-je pu répondre? Je fondis en larmes.

— Ne pleure pas, dit-elle, je vais être heureuse là-haut! et puis, nous nous reverrons. — As-tu demandé un prêtre pour moi?

— Il va venir, murmurai-je. Le prêtre vint. Elle communia. Il l'exhorta à contracter avec moi ce qu'ils appellent un mariage *in extremis;* mais elle lui répondit en souriant : « Nous nous aimons, le bon Dieu nous a réunis comme par un miracle. Il ne peut pas nous en vouloir, mon père ! » Quand le prêtre fut retiré, elle fit comme cela : Je suis plus contente! puis elle me dit de prendre mon violon et de lui jouer certains de mes airs qu'elle appelait *ses chansons à elle.* Je pris le violon et j'obéis.

Quand j'eus fini, je laissai tomber mon violon, j'étouffais ! Onze heures sonnaient, en ce moment comme un glas.

— Déjà ! dit-elle. Et elle m'appela. On eût dit qu'elle attendait cette heure-là pour mourir.

Je me penchai sur elle. Elle prit ma tête dans ses mains, elle me baisa au front, puis elle murmura : Je te reverrai, va !—Elle fit un grand soupir et mourut.

Pierre Lemaître s'arrêta. Ses sanglots longtemps contenus éclatèrent, et, tout ému moi-même, je le laissai pleurer. Quand son émotion se fut en partie calmée, il reprit :

— Ainsi, elle était donc morte à jamais, la seule femme que j'eusse aimée de ma vie, — et la seule qui m'eût compris! — Je l'avais seulement connue six mois. Elle n'avait fait que passer, et maintenant, quand je pense à mon existence, je me dis que c'est ce temps-là seul que j'ai vécu.

Je demeurai le lendemain durant tout le jour auprès du corps glacé et déjà roide de ma Louise. Je ne voulais pas la quitter. — C'était, désormais, le seul bien qui me rattachât à la vie, et il me semblait que je mourrais aussitôt qu'on serait venu me l'arracher.

Je restai assis auprès de la chère morte dans une muette et morne contemplation. — Sans pensée bien nette si ce n'est que Louise ne vivait plus. — Combien de temps demeurai-je ainsi? je l'ignore.

Un jour ou une heure, peut-être; j'avais oublié tout à coup ce que c'était que le temps. — Je sais seulement que la nuit vint; j'allumai ma lampe, parce que je voulais encore la revoir, et sans cesse.

Je me repris à contempler ce visage rieur jadis et muet désormais, jusqu'à ce que la lumière s'éteignît, je ne sais pourquoi.

Alors, brisé de lassitude, je m'assoupis, je crois, pour un instant, ou plutôt je rêvai, tout éveillé, à mon radieux passé qui venait de s'éteindre tout à coup.

Gloire, espérance et courage, tout était mort avec Louise.... Le jour venu, on frappa à la porte ; j'ouvris, et le portier entra, suivi d'un gros homme noir qui était le médecin des morts. Deux autres hommes le suivaient. Le médecin s'approcha du cadavre et le regarda ; je suivais ses mouvements d'un œil hébété. Il hocha la tête, se tourna vers ceux qui venaient après lui et leur fit un signe. Ceux-ci s'avancèrent vers Louise, et l'un d'eux demanda : Est-elle ensevelie ? l'autre dit : — Qui va l'ensevelir ? Je compris et je répondis : — Ce sera moi ! Ils se retirèrent. Ah ! comme il me fallut du courage ! Mais je me sentais fort et froidement j'accomplis mon œuvre. Je n'étais plus ému seulement ; je me disais : « Que m'importe, après tout ? Moi aussi, je vais mourir ! » On m'a dit que les gens du peuple regardent comme un devoir pour un fils d'ensevelir sa mère. Je faisais mon devoir. Je mis au front glacé de Louise un dernier baiser ; tout bas

comme si elle m'eût entendu je murmurai : à bientôt, et je rejetai sur sa tête le funèbre suaire qui devait me la cacher pour toujours.

C'est la minute de ma vie, Monsieur, où j'ai le plus souffert, je crois. Mon cœur saignait et si je ne pleurais pas c'est que mes larmes s'étaient glacées. Les hommes noirs revinrent; ils portaient cette fois une bière; on y coucha Louise toute roide et puis on cloua la bière. Ces coups de marteau ! Je les entends encore! Comment ne suis-je pas mort au milieu de ces tortures, je n'en sais rien. J'allai jusqu'au bout. Je suivis le cercueil à l'église, et là je priai seul, car les malheureux n'ont pas d'amis. Je le suivis au cimetière; on le jeta dans ce grand trou de la fosse commune où toutes les victimes de la misère reçoivent, comme une aumône, la banale hospitalité d'un oreiller de terre. Cette fois, je me sentis faiblir; tout disparaissait, tout était englouti de ce qui aurait pu être mon salut. Je tombai comme foudroyé; on me releva, je me traînai jusqu'à ma mansarde. J'avais la fièvre; je n'y voyais plus et je me jetai, grelottant de froid, sur ce lit où j'avais dormi à côté de ma Louise et dans

lequel elle était morte. J'y voulais mourir à mon tour.

Rien ne m'importait plus à présent. Je m'étais senti chaque jour enfoncer davantage dans un Océan de douleurs. Je voyais bien que venait maintenant l'asphyxie. Je suis donc délivré! me disais-je. La gloire? je la connaissais, oh! la déesse marâtre qui teint le manteau de pourpre de ceux qu'elle sacre rois dans le sang des malheureux qu'elle égorge! Je vous l'ai dit, j'avais brûlé toutes mes rêveries inutiles. Je ne croyais même plus à mon talent. Par superstition cependant j'avais conservé deux feuillets du livre de ma vie : ma *Chanson à Louise,* ma symphonie pour l'Institut. Je les ai encore là, sous mon chevet. Tenez. (Pierre se souleva et me montra un rouleau de papier froissé qu'il avait jusqu'alors caché à tous les yeux.) Je n'ai pas voulu m'en séparer. Quand on m'a transporté ici, j'ai gardé dans ma main crispée ces chères feuilles qui sont tout mon passé.

J'aurais voulu mourir seul dans ma froide soupente, mourir comme un chien abandonné de tous. Je me disais avec une joie amère que cela

arriverait et que j'avais le droit de maudire. On songeait assez à moi, paraît-il, pour s'inquiéter de ce que je devenais; on enfonça ma porte. On me croyait disparu ou mort. Un commissaire m'interrogea, et le lendemain, j'entrais ici, à l'hôpital, et, dernière ironie du destin, mon nom, que j'avais rêvé illustre, disparaissait. Je n'étais plus Pierre Lemaître, on m'appelait *le numéro treize.*

Vous connaissez maintenant, Monsieur, toute ma vie. Espoirs, luttes, déceptions, souffrances, je vous ai tout dit. Et combien je vous remercie de m'avoir écouté avec intérêt. On a si souvent détourné la tête quand je parlais! Aussi bien est-ce pour cela que je meurs. J'ai voulu être artiste. Pauvre fou! Comme je me suis trompé! Quel songe! quel réveil! Je meurs ignoré, inconnu..... Et si je mourais méconnu pourtant? Si, dans ce duel meurtrier entre moi et le monde, la raison, le bon droit, la justice étaient de mon côté? Si ma mort n'était pas un châtiment, si elle était un crime? Non, non, je suis un impuissant. Mon faible bras a tenté de soulever un monde, le monde m'a écrasé. C'est juste. Et qui sait?

Il se souleva, les yeux brillants, le geste fébrile et, répétant sa parole, il dit :

—*Qui sait ?..* Tenez, M. Bernard, ce doute est plus affreux que la mort même. Elle délivre, il torture. Chassez-le, sauvez-moi. Faites qu'on me laisse descendre une fois, une heure, dans le jardin ; apportez-moi un violon, je jouerai encore ; j'essaierai, — je mourrai ensuite. Une seule fois ! Je serais si heureux ! J'ai brisé le mien, j'ai été lâche. J'aurais dû mourir en soldat, sur la brèche... Revoir un violon, le toucher, l'entendre ! On dit que le dernier vœu d'un mourant est sacré. Ne me refusez pas, M. Bernard !

— Demain, dis-je, vous descendrez au jardin avec moi, je vous le promets. Une rougeur subite colora pour un instant son visage livide et ses yeux s'illuminèrent.

— Merci, dit-il en me serrant la main.

Le lendemain, je tins parole.

II

Il faisait beau. Le temps était doux comme un premier soupir du printemps. Le malade n'avait rien à craindre. J'obtins facilement qu'il descendît au jardin. Pierre, d'ailleurs, semblait renaître. Quand je sortis de dessous mon manteau le violon que je venais d'acheter pour lui, il poussa un cri de joie et je crus qu'il allait s'évanouir. Il se mit à regarder le violon avec des yeux d'enfant ravi, il le caressait, le baisait follement — puis tout à coup il secoua la tête, se leva tout droit et saisit son archet d'une main ferme. Il me sembla comme transfiguré. Ses yeux s'étaient remplis de flamme, ses narines se dilataient, et ses longs cheveux semblaient frissonner sur son front inspiré.

— Écoutez-moi ! dit-il.

Et il fit bondir l'archet sur les cordes.

Alors, ce fut une surprise, une émotion, un délire. Ce que j'entendais était vaste et pur, et l'âme

s'ouvrait toute grande à cette voix céleste. Musique! musique! immatérielle poésie, tu dois être la langue des élus et celle que là haut parlent les anges. L'artiste embrassait son violon et le faisait pleurer ou chanter, frissonnant sous ces caresses. C'était tantôt la plainte désespérée d'un cœur en peine, les sanglots étouffés de l'amour ; tantôt les emportements de la passion, les délires, les extases ; tantôt encore les divins cantiques et les hymnes sacrés faits pour Dieu. J'écoutais haletant, suspendu à cette voix, à ces cris, à ces chants, à ces soupirs; je voyais, au milieu de cette harmonie, le musicien se démener, l'œil inspiré, le geste saccadé, pâle, effrayant, sublime comme une fantastique création d'Hoffmann. Jamais je n'avais vu une telle énergie, jamais un tel éclat, une telle inspiration, une telle force. — Et cet homme allait mourir.

Quand il s'arrêta, ce fut comme si le violon se fût brusquement brisé entre ses mains. Il tomba de toute sa hauteur, assis sur un banc, les yeux fixes; j'étais si ému que je ne pouvais trouver un mot, je ne parlais pas, mais je pleurais.

— Ah! s'écria-t-il en voyant mes larmes, — et dans ce cri, il y avait à la fois du désespoir et de l'orgueil, une immense joie, une amertume immense, — et moi aussi, moi aussi j'étais donc musicien!

Il voulut jouer encore. Mais il était las.

— C'est fini, dit-il; le corps est usé! sotte machine!

— Fini pour aujourd'hui, répondis-je.

— Oh! pour toujours!

Il me prit le bras et dit :

— Partons, j'ai froid!

Au moment de rentrer dans la salle d'infirmerie il me tendit ses feuilles de musique :

— Les voulez-vous, dit-il, en souvenir de moi? Puis il ajouta en souriant : Vous savez, la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a! Mais vous ferez déchiffrer cela au piano par des amis. Et alors diront-ils peut-être : « Cet ambitieux-là avait quelque chose au fond du cœur. » Cela me suffira. Adieu!

— A demain! dis-je.

Le lendemain, j'entrai d'abord à l'amphithéâtre

de dissection. J'avais à dire quelques mots au prosecteur. Justement deux garçons de salle apportaient là un corps enveloppé dans un drap. Ils le jetèrent sur la table.

— A qui le nouveau? cria l'un d'eux.

Les élèves payent une certaine redevance aux garçons pour avoir le droit de passer leurs bistouris dans un corps. Le prix est de dix sous par cadavre. Instinctivement je regardai celui qu'on apportait. Le drap s'était dérangé et le visage demeurait à découvert. Je poussai un cri, je sentis comme un coup terrible. C'était Pierre Lemaître, le numéro treize!

Un étudiant s'avançait déjà, je m'élançai.

— Ne touchez pas à ce corps, m'écriai-je, il est à moi!

— A vous? De quel droit?

— Je l'achète.

— Gardez-le, dit le jeune homme. Quoique ce soit un bon sujet, maigre à ravir. Tous les nerfs sont en saillie. C'est magnifique. Enfin!...

Je n'étais pas riche alors; mais avec mes économies je fis enterrer le pauvre artiste. Mes cama-

rades m'aidèrent beaucoup. On fit une collecte. Le numéro treize eut une tombe.

J'avais gardé sa symphonie, sa chanson à Louise. Je les ai montrées un jour à Meyerbeer. Il a lu cela, il a été ému, le grand maître. Il m'a demandé de qui je tenais ces papiers.

— D'un malheureux mort à la peine, mort à l'hôpital, comme Gilbert, comme Hégésippe, comme Bordas-Demoulin.

— Hélas! cette symphonie, répondit-il, c'est le premier cri d'un maître!

— Et le dernier, répondis-je.

Pauvres artistes! Ne leur marchandez pas l'admiration, les bravos, la gloire. Ce bruit, ce rayon, ces rêves, ils les achètent assez cher! Qui dira au prix de combien de douleurs, de larmes, de faiblesses, de souffrances, se conquiert..... un peu de fumée?

AU JOUR D'AUJOURD'HUI

Il y aurait, je crois, à faire un livre fort intéressant sur les livres qui n'ont pas été faits. L'homme propose, les événements disposent. On se promet à soi-même tant de réalités qui ne sont que des rêves ! Longtemps sur le catalogue du libraire Renduel, figurèrent ces mots alléchants : *Sous Presse, un roman inédit de M. Gustave Planche*, et Gustave Planche est mort sans même avoir écrit le titre de son roman. Victor Hugo n'a-t-il pas annoncé *la Tour de Quiquengrogne*, n'a-t-il pas projeté *le Roman de la Bossue?* Il y a nombre d'années déjà que *le Constitutionnel* promit à ses lecteurs une œuvre nouvelle de George Sand, qui adressait alors au docteur Véron la lettre suivante :

« S'il en est temps encore, voici mon titre : *Au Jour d'Aujourd'hui.* Mon histoire est toute simple et se passe tout à fait *aujourd'hui.* Ce titre est le refrain significatif d'un de mes personnages. Voyez s'il ne vous paraît pas trop trivial. Moi, il ne me semble pas mauvais, et il me paraît original à force d'être commun. »

Pourquoi *Au jour d'Aujourd'hui* devint-il *Jeanne*, tout en demeurant un chef-d'œuvre, je n'en sais rien ; mais le pre-

mier titre du roman, si frappant et si original, m'a profondément séduit. J'ai osé, comptant sur la bienveillance de Madame Sand, lui demander de me laisser le lui emprunter — on n'emprunte qu'aux riches — et voici ce que l'illustre écrivain a bien voulu me répondre :

« Monsieur,

« Je crois me rappeler qu'en effet un de mes romans, je « ne sais plus lequel, a été annoncé sous ce titre; mais le « titre n'ayant pas été maintenu, je crois que cela est fort « oublié aujourd'hui. Vous êtes donc parfaitement libre de « le prendre, et quand même j'y tiendrais, je vous le cé- « derais avec plaisir.

« Agréez, etc.

G. Sand. »

« Nohant, 30 janvier 1863. »

Le lecteur me pardonnera peut-être de lui donner ainsi une pièce fausse qui garde cependant le *titre* d'une monnaie précieuse.

AU JOUR D'AUJOURD'HUI

I

M. Louis-Bénédict Bonnefoy était le personnage principal du bourg de Saint-Vierne. M. Bonnefoy était riche et jadis il avait ceint l'écharpe du maire. Lui-même, comme Cincinnatus, s'était un beau jour dépossédé du droit de faire des heureux en unissant des hommes et des femmes aux natures ennemies; mais il avait, en abdiquant la puissance, conservé la fortune et son auréole aimantée. Quand l'ex-maire passait dans les rues de Saint-Vierne, on le saluait bien bas et l'on trouvait qu'il avait l'air d'un roi. M. Bonnefoy se tenait, en effet, droit comme un I et parlait le front haut, à la façon des triomphateurs. Sa tête, au front étroit, à la face

large, s'engouffrait dans une énorme cravate blanche qu'il nouait en prenant modèle sur les portraits majestueux des doctrinaires. Il ne dissimulait aucunement le ventre superbe dont le temps l'avait doté et devant lequel s'écartait la foule avec une sorte de respect. Sur son abdomen se dandinaient d'énormes breloques cliquetant joyeusement et qui semblaient fières d'être, de temps à autre, caressées par la main potelée et cuirassée de bagues de M. L.-B. Bonnefoy.

Je n'ai rien dit de sa figure : elle n'avait pas d'histoire : c'était celle d'un homme heureux. Les rides, fruits des pensées, des déchirements ou des amertumes, n'étaient pas faites pour elle. A peine certaine patte d'oie, placée timidement au coin de l'œil, accusait-elle les soucis passagers qu'avaient causés à M. Bonnefoy les tracas municipaux aux prix desquels il avait acheté le droit de porter l'écharpe tricolore. Mais ces soucis n'avaient pas dû être très-profonds, car la patte d'oie était légère, et ce visage, gros, gras, frais et luisant, ne trahissait qu'un immense bonheur et qu'une énorme satisfaction de soi-même.

M. Bénédict Bonnefoy était d'ailleurs content de tout. Nature excellente, il prenait toutes choses pour ce qu'elles étaient et, sans jamais avoir ouvert le satirique, comme bien vous pensez, il mettait en pratique le vers un peu trop prudent de Régnier :

Selon le temps qu'il fait, l'homme doit naviguer.

S'il pleuvait, M. Bonnefoy criait : Vive la pluie et prétendait que chaque goutte d'eau vaut une goutte d'or. S'il faisait beau, son enthousiasme n'avait pas de bornes et il eût volontiers adoré le soleil, comme les Parsis. Faisait-il froid? M. Bonnefoy disait que la gelée est un temps sain. Faisait-il chaud? M. Bonnefoy ne se lassait pas de répéter que la transpiration est la santé du corps. Tout était bien, tout était bon, tout était beau. Son journal était le meilleur des journaux; sa maison la plus agréable des demeures; le maire de Saint-Vierne, qu'il avait désigné pour son successeur, le plus convenable des maires; le brigadier, le plus charmant des gendarmes, et le gouvernement, le meilleur des gouvernements. M. Bonnefoy, ce doc

teur Pangloss qu'une feuille de rose eût pourtant dérangé comme un sybarite, résumait habituellement ses impressions par une phrase stéréotypée :

— *Au jour d'aujourd'hui*, disait-il, après l'âge de fer, l'âge de bronze et l'âge d'argent, nous sommes entrés dans l'âge d'or !

Les philosophes qui voient tout en noir, prétendent qu'il n'est pas ici-bas d'homme parfaitement heureux. Le portrait de M. Bonnefoy eût pu réduire à néant leurs systèmes. C'est à peine si, dans le ciel serein qui pouvait représenter l'existence de cet homme, apparaissait un flocon de nuage. Cette petite tache ne faisait, d'ailleurs, que rendre plus précieuse la nappe d'azur; — car il est bien entendu qu'un grain de critique rend l'encens plus enivrant, un peu de dépit donne du prix à l'amour, un peu de jalousie fouette et cimente l'amitié. M. Bonnefoy avait deux fils; partisan de l'égalité, il proclamait en théorie qu'il les aimait d'une tendresse égale. La vérité, c'est qu'en pratique il détestait l'aîné et chérissait le plus jeune.

Le plus jeune avait déjà vingt-trois ans. Il s'appelait Hector et prenait modèle sur son père.

Mêmes idées, mêmes paroles, mêmes propos, mêmes *convictions*. Leurs vêtements seuls différaient. M. Bonnefoy le père portait une grande redingote traînante, M. Bonnefoy le fils affectionnait des vêtements taillés à l'anglaise qui lui couvraient à peine le torse. M. Bonnefoy le père portait des cravates blanches empesées et des lunettes d'or; M. Bonnefoy le fils arborait de flottantes cravates roses ou saumon et faisait étinceler un morceau de verre devant son œil gauche. M. Hector Bonnefoy passait à Saint-Vierne pour une sorte de Brummel dont l'élégance était bien difficile à imiter. Le jour, il faisait l'ornement de la grand'place et des cafés voisins; on se l'arrachait, le soir, dans les maisons où végétaient les demoiselles à marier. On le disait bon musicien. Quelquefois il se mettait au piano et, rejetant dans les cartons les morceaux de Beethoven ou de Mozart qu'il trouvait *insensés*, il initiait les familles de Saint-Vierne aux nouvelles productions musicales qu'il rapportait toutes fraîches écloses de Paris. On se souvient encore là-bas du premier soir où il divulgua la ronde du *Punch Grassot*. Cette mélodie monta aux étoiles et

l'auditoire s'écria à l'unanimité que le bonhomme Glück était un *crétin*.

Hector Bonnefoy avait longtemps vécu à Paris et il avait la prétention de connaître jusqu'au tuf le sol de la capitale. Les monuments et les mœurs, la littérature et les arts, les sentiments et les passions, il n'ignorait rien, il avait tout vu, et il était revenu de toutes choses. En philosophie, M. Hector était sceptico-matérialiste ; il prétendait que la morale n'avait plus cours depuis qu'on l'avait mise *en actions*, et si on lui demandait ce que c'était que l'amour, il répondait qu'il n'aimait plus que le calembour par à peu-près. Le théâtre contemporain se résumait pour lui dans les pièces des Délassements-Comiques ; un tableau de Delacroix ne valait pas à ses yeux le moindre portrait-carte de la moindre figurante. Il n'avait jamais ouvert un livre et cependant il les jugeait tous. Les gens qui n'allaient ni aux courses ni au Bois, il les tenait pour peu de chose, et comme jadis les nobles disaient en parlant d'un vilain : *Ça n'est pas né !* il disait d'eux : *Ça n'est pas connu !* Cette éducation profondément pratique avait coûté de fortes sommes

au père Bonnefoy; mais celui-ci était loin de s'en plaindre. Lorsqu'il écoutait les théories de son fils, son visage s'illuminait et son corps tressaillait d'allégresse :

— A la bonne heure, disait-il. Voilà un garçon qui comprend son siècle ! *Au jour d'aujourd'hui,* il faut savoir se diriger soi-même et voir les choses comme elles sont. J'ai toujours aimé les *hommes forts* autant que je déteste les idéologues!

Les idéologues voulait dire : mon fils Charles. Celui-ci était un garçon de vingt-cinq ans passés, grand, un peu maigre, le regard doux et triste, le geste contenu, la parole lente, un poëte, un rêveur. Il venait de Paris, lui aussi, et, lassé de l'existence échevelée qu'on lui présentait de tous côtés comme exemple, et qui le tentait quelquefois, il était allé s'enfermer dans la vaste solitude des champs, avec ses espoirs et ses songes. De ce Paris, que son frère Hector avait fui parce qu'il représentait pour le moment beaucoup de créanciers et nombre de billets à ordre, Charles n'avait rapporté que la flamme et la pensée qui courent vraiment à travers les rues. Il y avait fait son droit, il avait vécu de

l'ardente vie de l'étudiant laborieux, dans une petite chambre de la rue des Postes, prêtant l'argent de sa pension à son frère, vivant d'étude austère et de travail, le matin à l'amphithéâtre, le jour à la Sorbonne, au cours public, à la Bibliothèque, le soir au cabinet de lecture. En ses livres, il avait puisé la foi au progrès, le culte de la beauté et de tout ce qui est élevé et ennoblit : la science, la poésie, l'art, la liberté ; puis combien de fois avait-il rêvé de se jeter, lui aussi, dans la mêlée ! Mais il y voulait entrer armé de toutes pièces et, comme avant de revêtir les éperons de chevalier, on passait jadis par la veillée des armes, il avait voulu se recueillir encore et il était parti pour le pays.

Il avait apporté là ses enthousiasmes et ses espérances qui faisaient dresser les cheveux de M. Bonnefoy, le père. Lorsque celui-ci entendait les propos de Charles, il ouvrait de grands yeux et levait les bras au ciel, effrayé de tant d'audace.

Charles essayait parfois de le calmer en lui disant :

— A l'avenir, père, je me tairai !

Mais le père haussait les épaules.

— Tenez, faisait-il, vous êtes un Robespierre ! un Danton ! un révolutionnaire ! un jacobin !

Et il continuait tout bas :

— Hélas ! comme il ressemble à sa mère !

Faut-il ajouter ce qu'il ne disait pas — mais ce qu'il pensait peut-être :

— Heureusement que je suis veuf !

II

Il y a dans tout village un héros, vieux débris des campagnes de l'Empire, qui vit à peu près solitaire, du revenu de sa croix d'honneur, de sa pension de retraite et de quelque petit lopin de terre acheté au prix de longues économies. Ce héros est un ancien lieutenant, parfois un capitaine, plus souvent un vieux sergent, et quelquefois un vieux soldat qui avait pourtant un bâton de maréchal dans sa giberne. Il est — comme on dit — un des gros bonnets du pays, prend place à côté du maire, de l'adjoint

et du juge de paix dans les grandes cérémonies, et se conduit au conseil municipal, de façon à faire trembler toutes les vitres de la salle. On le respecte, on l'honore, on dit proverbialement qu'il *n'a pas froid aux yeux*, et, quoiqu'il possède force rhumatismes, on ne se hasarderait qu'après mûre réflexion à lui chercher querelle. A Saint-Vierne, ce héros était le capitaine Clouard.

Le capitaine Clouard avait bien soixante-cinq ans et plus, mais il eût porté l'Atlas sur ses épaules. Il était grand comme un tambour-major, large comme un tonneau et se tenait droit comme un peuplier. Sa tête rude se balançait sur un torse splendide. Il portait toujours sur son crâne dénudé une calotte noire ornée de lauriers brodés en soie verte par la main de mademoiselle Pauline Germain, sa nièce. Cette calotte, que mademoiselle Pauline renouvelait tous les trois mois, faisait partie intégrante du capitaine Clouard. Il ne s'en détachait pas.

— Elle dissimule ma calvitie, disait-il en riant d'un gros rire.

Le capitaine Clouard riait, mais il souffrait pro-

fondément de n'avoir plus de cheveux. Quant à porter perruque, il n'y songeait pas.

— Je suis comme je suis, disait-il. Tant pis pour ceux à qui je déplais. On n'est pas louis d'or, après tout. Ah! si j'avais vingt ans de moins!... Mais il y a longtemps que pour moi l'amour a défilé la parade! Après cela, j'ai toujours préféré un verre de vin à la plus jolie fille du monde, qui ne donne pas grand'chose puisqu'elle ne peut vous donner que ce qu'elle a. C'est mon caractère! Quant à ma *calvitie* (et le capitaine appuyait sur le mot qu'il affectionnait) c'est le casque qui l'a occasionnée et je ne la changerais pas contre un nouveau ruban de la Légion d'honneur. Trente ans de service, vingt-deux campagnes, dix-sept blessures et une calvitie, rien que cela... César était chauve aussi!... Le casque, toujours! Oh! le casque! Dans l'armée, voyez-vous, il n'y a que les dragons. Tout le reste : zéro. Exceptons pourtant les cuirassiers.

Le capitaine Clouard portait de grosses moustaches de Cosaque; toujours boutonné jusqu'au menton, la taille emprisonnée dans sa *lévite* qui le serrait comme un corset, il allait, venait dans Saint-

Vierne et l'on n'entendait que ses jurons toute la journée. Rarement gai, trop souvent colère, bavard comme un vieux troupier, il se plaisait à raconter ses campagnes, à parler de l'Empereur et à trinquer largement à la santé de la Grande-Armée.

Le soir, après avoir passé sa journée au café, à épeler les journaux, depuis le titre jusqu'aux annonces, à juger des prouesses des joueurs de billard, à vociférer politique avec le farouche Caïus-Gracchus Levasseur, ou le marquis de la Panouze, le capitaine Clouard regagnait son logis, furieux la plupart du temps et de l'humeur la plus massacrante, car il sortait cramoisi de toute discussion. Mais le premier baiser de sa nièce le remettait bien vite en gaieté. Il trouvait son couvert mis, la soupe bien chaude, le rôti cuit à point, l'eau-de-vie souriante et dorée, il trouvait sa pipe toute bourrée, son fauteuil approché du feu par avance et un petit tabouret pour poser ses pieds. Alors, le vieux soldat laissait échapper un formidable juron de satisfaction et proclamait que sa nièce était un ange, aussi vrai que Caïus-Gracchus était un gredin et M. de la Panouze un imbécile !

Pauline était orpheline. Toute enfant elle avait perdu sa mère ; son père était mort il y avait longtemps déjà. Clouard avait recueilli l'enfant de sa sœur et l'avait fait élever économiquement, dans une petite pension. Il n'était pas riche, mais il disait bien haut que son modeste avoir appartenait à sa nièce. Quelques écus de rente, une maisonnette, un petit jardin, c'était tout. Clouard donnait ce qu'il avait. Il adorait la pauvre enfant, qui était d'ailleurs la plus adorable des jeunes filles. Bonne, douce et jolie, si trois mots peuvent faire un portrait, vous la connaissez. Elle était blonde, avec des yeux bleus intelligents et un ravissant sourire.

Le capitaine Clouard prétendait qu'il n'avait jamais rencontré une femme aussi jolie. — Et cependant, ajoutait-il, ce n'est pas faute d'en avoir vu ! Des Espagnoles, des Italiennes, des Allemandes, des Polonaises, des Russes, sans compter les Françaises !...

Pauline sortait peu, vivait au logis, toujours courant, toujours chantant. Elle trottait, caquetait, roucoulait, animait de ses refrains et de son froufrou le petit retrait. Le dimanche, elle allait à la

messe, malgré les observations voltairiennes du capitaine. On la voyait aussi parfois chez M. le maire, lorsque M. le maire donnait des soirées. Mais ses visites habituelles étaient pour les pauvres gens à qui elle portait des secours ou des remèdes qu'elle fabriquait le plus souvent elle-même.

— C'est une Providence ! disait quelquefois en parlant d'elle le capitaine Clouard.

Et le mot faisait volontiers sourire le citoyen Caïus-Gracchus Levasseur, qui représentait en l'exagérant à Saint-Vierne (ou plutôt à Viernè comme il disait) la tradition de la Terreur et des doctrines d'Helvétius. Ancien limonadier retiré des affaires, pour le moment il était philosophe. Il pérorait beaucoup et pensait peu. Ses discours ressemblaient vaguement à un ballon gonflé de vent. Ils étaient pleins de mots, vides d'idées. Ce qui n'empêchait pas M. Levasseur (Caïus-Gracchus-Fédéré) de se proclamer véritablement *un homme*. Aussi bien, M. de la Panouze, qui se heurtait souvent contre lui, le détestait-il cordialement.

C'était encore un original, ce marquis, et pendant que C.-G. Levasseur portait des gilets à la

Robespierre et des cheveux à la Titus, il conservait, lui, la perruque poudrée et les culottes courtes de l'ancien régime. Il ne sortait jamais sans un numéro de *la Gazette de France*, disait volontiers *Dieu et mon roi*, et proclamait que la Révolution française n'était autre chose qu'un guet-apens de quelques malfaiteurs contre la société.—Le malheur, disait-il, c'est que le peuple a laissé faire! Si on l'avait consulté, malpeste, comme il eût protesté contre les brigands! Heureusement que tout n'est pas perdu;—et aujourd'hui encore, si l'on faisait honnêtement un appel à la nation, sans aucun doute elle réclamerait ses maîtres légitimes.

Les discussions se prolongeaient d'ordinaire assez longtemps. On se quittait avec des grincements de dents; mais on se retrouvait sans cesse avec un nouveau plaisir. Il y a dans de tels propos quelque chose de magnétique qui attire et qui retient. Puis la vie de campagne réunit fatalement les caractères les plus opposés. Lorsque M. Bonnefoy s'en mêlait, les chocs étaient plus violents et ils devenaient plus terribles si le capitaine Clouard passait par là. Clouard n'admettait dans l'histoire qu'Austerlitz

et Wagram, M. Bonnefoy ne voyait rien que son inévitable *au jour d'aujourd'hui* et nul ne parvenait à convaincre le voisin. Mais il arrivait que Levasseur et M. de la Panouze se réconciliaient alors pour un moment, et ces deux anachronismes se liguaient contre ces deux dates différentes d'un même fait.

III

Or, il advint, un beau matin, que M. Hector Bonnefoy se réveilla d'assez méchante humeur. Il avait mal dormi, il avait rêvé de Paris, des boulevards et du café Riche. Tout éveillé, continuant son rêve, il se dit que Saint-Vierne après tout n'avait rien de bien agréable et que les soupers de la Maison d'Or étaient plus réjouissants que les soirées de M. le maire. La conclusion de tout ceci fut que décidément il reprendrait bientôt le chemin de la capitale, quitte à loger dans un autre quartier si ses créanciers s'acharnaient trop à son cordon de sonnette. Il descendit au jardin ; il y trouva

son père qui déjeunait au café au lait sous une charmille. Le temps était superbe et M. Bénédict Bonnefoy ressemblait au soleil.

— Ah! te voilà, dit-il à son fils. Tu te lèves à onze heures. Parfait! parfait! Tu comprends tout le prix du sommeil et tu n'es pas comme ce satané Charles qui devient maigre à passer une partie de ses nuits dans les livres. L'imbécile!

— Ma foi, répondit Hector en bâillant et en s'asseyant auprès de son père, si je me lève tard, ce n'est pas faute de me coucher tôt! Je rivalise avec les poules, et ma paupière est déjà close à l'heure où Pichenette entre en scène.

— Qui cela, Pichenette?

— Une vestale. Ah! s'il y avait des télescopes assez bons pour qu'on pût m'apercevoir depuis le boulevard Montmartre, comme les petits camarades riraient de moi!...

— Ils détestent donc la vie de campagne?

— Non, ils se gênent!

— Je ne les blâme pas, fit M. Bonnefoy. *Au jour d'aujourd'hui*, chacun est libre d'aimer ce qui lui plaît!

— C'est bien pour cela que j'aime l'asphalte !

— L'asphalte ?

— Oui, ce qui a remplacé le grès des trottoirs.

— Le macadam ?

— Je te dis l'asphalte.

— Encore une nouvelle invention ?... Ah ! quelle époque, quel moment ! Ma parole, *au jour d'aujourd'hui*, tout est possible ! On inventerait l'Amérique, si elle n'était pas découverte. L'asphalte, à présent ! c'est fabuleux... Et comme je vais aller admirer ce superbe Paris dont on a fait une merveille aujourd'hui.

— Ah ! papa, interrompit M. Hector, quelle idée lumineuse ! Pour une idée, vois-tu, voilà une idée ! Quand partons-nous ?

M. Bonnefoy regarda son fils d'un air étonné.

— Quel grain de poudre ! Tudieu, donne-moi au moins le temps de la réflexion. Je me trouve très-bien à Saint-Vierne et je n'aime pas les dérangements. Il est vrai qu'*au jour d'aujourd'hui* tout est si surprenant, on voyage si vite... N'importe, je n'irai pas à Paris avant l'hiver !

— Et quand vient-il, cet hiver ?

— Tu connais le proverbe :

Voyageur, sois prudent;
L'hiver commence à saint Clément.

— Où prends-tu la Saint-Clément?

— Tu dis?

— La fête de M. Saint-Clément, s'il vous plaît?

— Le 23 novembre.

— Juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre, dit Hector en comptant sur ses doigts. Six mois! oh! mes enfants, c'est le dernier coup!

Cette exclamation parut étonner M. Bonnefoy le père. Il entrevit une sorte de drame de famille et demanda à M. Hector ce que signifiait ce cri : oh! mes enfants! Hector se prit à rire et trouva la question *bien bonne,* se réservant *de la replacer* plus tard. Ensuite il expliqua à M. Bonnefoy que ce n'était là qu'une locution parisienne.

— *Au jour d'aujourd'hui,* dit le père en riant à son tour, tout est si charmant et si rajeuni qu'on n'y comprend plus rien.

Hector répliqua que sans doute cela était ravissant, mais qu'il fallait être à Paris pour l'apprécier

encore davantage. Il prit texte à ce sujet pour vanter les éblouissements de la grande ville et pousser M. Bonnefoy à ce voyage au long cours. Mais M. Bonnefoy était entêté. Il répondit qu'il attendrait la Saint-Clément.

— En ce cas, soupira Hector, je suis un homme fini!

Et il peignit en termes pittoresques l'ennui qui l'avait saisi depuis quelques jours. *Il se faisait vieux*, disait-il, il avait la nostalgie du vaudeville et les airs d'Offenbach venaient tourmenter son sommeil comme des inquisiteurs. Saint-Vierne était mortel, il aurait, en y demeurant deux jours encore, le choléra ou tout au moins le typhus. M. Bonnefoy, le père, ne voulait pas la mort du pécheur, mais il désirait fort garder son fils auprès de lui. Il répliqua à cet éloge de Paris par l'apologie de Saint-Vierne. Il fit ressortir de son mieux les séductions de la grand'place, les dîners homériques de la maison paternelle, les parties de billard du *café de la Concorde*, les parties de chasse futures, les *frairies* qui se préparaient et les baisers prochains sur les grosses joues des paysannes, en-

fin la grâce et la beauté des jeunes filles du pays.

— Je parie, dit en terminant M. Bonnefoy, que tu ne connais seulement pas mademoiselle Pauline Germain, la nièce de cet enragé capitaine Clouard.

— Je ne l'ai jamais vue! dit Hector.

M. Bonnefoy cligna des yeux, gonfla sa joue droite avec sa langue et fit claquer ses doigts en disant : —Va chez M. le maire, ce soir, coquin, elle y sera, et, après cela, si tu veux quitter Saint-Vierne.... eh bien! le père Bonnefoy te signera argent comptant ta feuille de route. Dieu merci, ce n'est pas la monnaie qui nous manque.

— Cette jeune fille est donc bien jolie?

— Tra tra tra tra tra! répondit M. Bonnefoy en exécutant une marche guerrière... elle me rappelle Aglaé, ainsi!.... Tra, ta ta ta, tra, ta ta ta, tra, ta ta ta ta ta!

— Alors, c'est bon, *on* ira ce soir chez le maire, conclut le jeune Hector Bonnefoy.

Il monta aussitôt à sa chambre, ouvrit ses tiroirs et chercha la cravate la plus rose, le gilet le plus blanc, le pantalon le plus gris et les gants les plus sanguinolents qu'il put trouver. Ce fut dans cette

toilette coquettement claire, qu'il fit son entrée, à neuf heures du soir, dans le salon de M. le maire. Et tout d'abord, dès qu'on l'aperçut, il se produisit un frémissement dans l'assemblée composée d'une vingtaine de personnes, parmi lesquelles six ou sept jeunes filles avides de fiançailles. On s'accorda tout bas pour trouver la toilette d'Hector la plus ravissante du monde, et mademoiselle Eudoxie Lenoir, la fille du vétérinaire, déjà embarrassée de ses vingt-sept ans d'impatience, avoua, assez haut pour que le triomphant Hector l'entendît, que cette toilette était portée avec l'élégance la plus parfaite.

M. le maire vint au devant d'Hector, et la femme de M. le maire accorda au jeune homme son plus séduisant sourire. On fit une place au nouveau-venu, et le hasard voulut qu'il se trouvât justement à côté de mademoiselle Pauline Germain. La nièce de Clouard fit plus d'une jalouse. Elle devait, en cette soirée, se créer plus d'une ennemie, Hector s'occupa d'elle seule et lui prodigua les plus délicates attentions et les plus charmants compliments qu'il put trouver dans son répertoire. Pauline se sentait légèrement troublée, non par le marivau-

dage banal du jeune homme, mais par les regards de l'assemblée qu'elle sentait braqués sur elle. Chacun devait chanter une romance, ou du moins un couplet. Quand vint le tour de Pauline, elle choisit une chanson de Béranger, et Hector la couvrit à lui seul d'applaudissements. Il dit tout haut qu'il avait entendu à Paris des *prime-donne* qui n'étaient pas dignes de servir de *doublures* à mademoiselle Germain.

Le salon de M. le maire ne saisit pas tout à fait le sens du mot *doublures*, mais il comprit que c'était un éloge et il approuva du bout des lèvres. A son tour Hector se leva, il entonna je ne sais quelle ronde populaire et cette fois le succès fut unanime. La femme du notaire de Saint-Vierne, la brune madame Potier, demanda avec un accent insinuant si le chanteur n'était pas l'auteur de la chanson. « — Des bêtises! fit M. Hector Bonnefoy avec atticisme, je m'occupe bien de poésie! » On ne le prit pas au mot, on le trouva fort modeste et on applaudit de plus belle.

La soirée terminée, Hector offrit son bras à mademoiselle Germain et proposa de l'accompa-

gner. —Je vous remercie, dit Pauline, je pars avec madame Lenoir qui passe devant notre porte! —Je partirai donc avec madame Lenoir, répondit Hector. Et pendant la route il ne cessa de débiter ses fades compliments. Il rentra, d'ailleurs, fort content de lui-même à la maison paternelle. M. Bonnefoy n'était pas couché. Il soupait, et de bon appétit, après avoir mangé tout le jour durant. Hector lui annonça d'un ton joyeux qu'il *avait fai ses frais*, et M. Bonnefoy tout enchanté, s'écria : — Tu vois bien, il ne s'agit que de tirer parti de ce qu'on a. Saint-Vierne n'est pas un pays de loups et tu t'aperçois qu'on y peut encore trouver quelques blanches brebis... Eh! eh!... Enfin, je n'ai pas besoin d'en dire plus long. *Au jour d'aujourd'hui* les jeunes gens (exceptons M. Charles, ton frère), les jeunes gens ne sont pas des nigauds!

Hector était enchanté de sa soirée, mais ce n'était là que le premier chapitre d'un roman qu'il voulait amener le plus vite possible à son dénouement. Comment y parvenir? Les longs siéges lui faisaient peur et il n'avait pas coutume de prendre les citadelles par la tranchée. Mais Pauline n'était

pas de celles qui capitulent à la première sommation. Notre Don Juan se trouvait embarrassé. Il se coucha pourtant plein de confiance en son étoile et certain qu'une inspiration excellente lui viendrait bientôt. Cette fois, son sommeil ne fut troublé que par la séduisante vision de Mademoiselle Germain qui lui souriait gracieusement et lui adressait une déclaration en bonne forme sur l'air des *Hirondelles* de Béranger.

Pendant ce temps, Charles veillait, et, s'interrompant dans son travail, il songeait aussi à Pauline qu'il avait rencontrée plusieurs fois déjà, et qu'il avait suivie, de loin, comme l'on suit une apparition qui vous étonne et vous charme et qu'on a peur de voir, tout à coup, s'envoler en fumée !

IV

Le *café de la Concorde* est, à Saint-Vierne, le café des *gens qui se respectent*. Les paysans vont au *café du Grand Cerf*, au *café de la Crépinette* ou *au Cha-*

peau du Grand-Homme. Le greffier, l'huissier, les fils du notaire, M. le maire et le brigadier de gendarmerie vont au *café de la Concorde*. Le *Café de la Concorde* ! Depuis longtemps l'établissement, tenu par le père Cabirol, était indigne de ce nom, car c'était au *café de la Concorde* que se rencontraient les Bonnefoy, le capitaine Clouard, Gracchus-Fédéré Levasseur et M. de la Panouze. Vous jugez du bruit, des discussions et de la discorde.

Le lendemain de la soirée chez M. le maire, Clouard arriva de bon matin à son café habituel. Il prit son journal et entama péniblement sa lecture, lorsque Fédéré Levasseur entra.

— Bonjour, capitaine ! dit-il.

Le capitaine salua militairement et reprit le journal.

— Tiens, fit Levasseur après avoir cherché quelque chose sur la table, vous lisez mon journal, capitaine ?

— *Votre* journal ? Comment *votre* journal ? C'est bien le journal du père Cabirol, j'imagine.

— Quand je dis *mon*, je veux dire le journal de mon opinion.

— Ah ! oui, fit le capitaine, parlons-en de votre opinion. Du brigandage !

Car enfin, ajouta-t-il, il faut bien avouer que vous êtes tous des assassins, et si j'étais le brigadier de gendarmerie, je vous empoignerais par le collet pour vous enfermer dans une cave avec du pain sec et de l'eau !

— Et je ne serais pas la premiere victime de l'arbitraire ! dit Levasseur.

— C'est que, continua Clouard, vous me faites bouillir ma parole !... Je vous ai entendu un jour demander le partage ! Partager la France !... Mais, mille cartouches, à quoi pensez-vous ?... Partager l'Europe, c'est possible, parce que les étrangers sont des gredins faits pour recevoir des brossées par les Français !.... Mais la France !.... Ah ! si j'étais le maître, nom de nom, je vous ferais fusiller net !

— Moi ?

— Fusiller, entendez-vous ? Le diable emporte les bavards !...

— Capitaine, dit Levasseur, on voit que vous n'avez jamais été persécuté !

— Moi?... Ah! par exemple, mais c'est-à-dire qu'on a trépigné sur moi!... Nom de nom!... Quand je pense au temps de Louis XVIII... Je me rongeais les poings alors... *Ils* avaient défendu de porter les croix données par l'Empereur. On nous défendait le visage du Grand-Homme. Ça m'était bien égal... Je mettais toujours la mienne — celle que j'ai là — elle ne m'a jamais quitté! C'était dangereux, mais je persistais... Seulement, je la tournais du côté de l'aigle. *Ils* n'y voyaient rien. Ça me rappelle que le jour du sacre de Charles X... une belle fête...

Et sans ce satané drapeau blanc qui me donnait des rages... J'avais donc ma croix; mais, toute courageuse, elle s'était retournée et le soleil donnait en plein sur le portrait de *l'autre*. Voilà qu'un gredin de garde-du-corps l'aperçoit. Il dit : Tiens, un bonapartiste! — Je me retourne, je dis : — Eh! bien? — Il dit : Je n'aime pas l'odeur de la violette. Je dis : — Bouche-toi le nez. Il me répond par un soufflet, je lui envoie un coup de pied — et, le lendemain, un coup de sabre. Voilà! Tonnerre, c'était le bon temps!

— Triste temps, dit Levasseur,.... les Bourbons... un gouvernement de Jésuites... Ne m'en parlez pas!

— Si j'en parle, c'est pour en parler, fit Clouard; mais je les déteste autant que vous!

— Révolutionnaires! dit une voix flûtée derrière et M. de la Panouze allongea son profil aigu entre le capitaine Clouard et Levasseur, pendant que M. Bonnefoy le père entrait avec fracas, s'appuyant sur le bras d'Hector et suivi de Charles qui portait en sautoir une boîte d'herboriste. M. Bonnefoy distribua à droite et à gauche des sourires et des poignées de main, et proposa une partie de billard qui fut acceptée. On monta dans la salle supérieure et Charles s'assit à côté de M. de la Panouze qui lui dit tout bas : — Je ne comprends pas ce jeu de vilain, et vous?... Le billard m'énerve, c'est comme le tabac fumé... c'est terrible, c'est inconvenant. Pouah!

— Voulez-vous un londrès? interrompit Hector d'une voix railleuse.

— Dieu merci, fit le marquis, je n'ai jamais fumé et je ne fumerai jamais.

— Vous ne prisez pas le cigare, dit Hector, mais vous prisez le tabac !

— Monsieur est un talon rouge, dit Levasseur en arrangeant les billes sur le tapis vert.

M. de la Panouze se leva tout droit, arrondit le bras et jeta cette belle parole :

— Un talon rouge, Monsieur, vaut mieux qu'un bonnet rouge !

Et la discussion s'échauffa, lorsque M. Bonnefoy, toujours pacifique, s'assit sans façon sur le billard, et, de sa grosse voix qu'il prenait dans son ventre :

— En vérité, Messieurs, dit-il, quelles sont ces vaines disputes? Je vous écoute, et je m'étonne en vous entendant. Quelles questions surannées agitez-vous là? Quelles momies déterrez-vous pour en faire des drapeaux? — M. Bonnefoy souligna lui-même sa comparaison par un sourire d'approbation et continua : — Je suis d'avis que le passé est passé, que ce qui est fait est fait et que nous devons accepter le présent comme il est. Ce n'est pas une punition, ma foi ! *Au jour d'aujourd'hui* tout n'est-il pas pour le mieux, soyez francs, et que vous

manque-t-il? Que diable regrettez-vous? Allons, voyons, dites, j'écoute.

— La légitimité, dit le marquis.

— Le Rhin, dit Clouard.

— Paris! ajouta Hector.

— Tout cela est fort bien, reprit sentencieusement M. Bonnefoy; mais à quoi cela servirait-il?... Je ne vous comprends pas. Vous avez chacun bon souper, bon gîte et le reste — et vous demandez autre chose! Notre pays est grand et prospère, et son climat est le plus supportable des climats. Ni trop chaud, ni trop froid, ni trop sec, ni trop humide, bref charmant. Nous avons de la gloire, nous avons de l'argent, nous avons la victoire, nous avons les lauriers, nous avons tout. *Au jour d'aujourd'hui* qui dit Français dit succès, comme de votre temps, Clouard! — (Clouard se redressa.) Que les Anglais y viennent, pif! paf! ils verront bien. Et les Autrichiens? Pour qui sont faits les canons rayés? Nous avons des boulevards comme il n'y en a pas, des chasses comme il n'y en a plus. L'Europe nous porte envie et nous faisons trembler le monde. Où trouverez-vous pareille chose? Où rencontrerez-

vous des zouaves comme les nôtres, dont un seul extermine quarante ennemis à la minute? Quand avons-nous été aussi heureux? Tenez, Hector, mon fils, revient de Paris! Eh bien! il veut y retourner!... tant de grandeur l'a fasciné! Je le crois bien! *Au jour d'aujourd'hui*, nous avons pris le pas sur toutes les nations, et quand je vous entends parler comme vous le faites, je me demande si vous êtes aveugles ou si vous avez perdu l'esprit.

— Vous êtes un clampin, vous, interrompit le capitaine Clouard pendant que le marquis levait au ciel son bras chargé de *la Gazette de France*. Que vous soyez content, parbleu!.. Oui, mais vous êtes absurde!... Comme vous là-bas, M. Levasseur, vous êtes révoltant! Ah! si j'étais M. le maire! En joue, feu!.. Et une bonne fusillade, là... Nom de nom!

— Oui, toujours la force!

— Eh! certainement, la force je m'en vante! Nous en avons mâté de plus durs que vous, les Russes et les Prussiens, les Autrichiens et les Turcs, et les Espagnols, qui sont bien les plus ra-

geurs des rageurs!... Avant de bavarder, faites ce que nous avons fait. Sacrebleu! vous n'avez pas, vous, traversé la Berezina à la nage! Voilà un bain qui peut compter. Depuis ce temps-là, je n'en ai pas pris d'autre. Mais celui-là peut suffire. La Berezina... Brr! brr! De la glace comme s'il en pleuvait. Je nageais là-dedans comme un caniche enrhumé — et je tapais sur les glaçons comme une pécore sur les touches de son piano. Nom de nom! Je ne l'oublierai pas, il faisait froid comme chez le diable. Mais ce ne sont pas, malgré ça, les Cosaques qui nous ont vaincus. Ce sont les éléments, oui, les éléments. Un Russe n'oserait jamais regarder en face une moustache grise, et celui qui dirait le contraire, je lui couperais les oreilles. La victoire est une déesse française, apprenez cela. J'ai foulé le sol de toutes les capitales et j'ai blessé le cœur de toutes les Européennes, sans compter les Égyptiennes, nom de nom, quoique je me fiche d'une femme comme d'un zeste de citron!... Mais les citadelles et les femmes, mille cartouches, ça ne résistait pas aux coups de latte des dragons!... C'est moi qui vous le dis!

—Ce ne sont point là des raisons, fit Levasseur.

—Et toutes ces prouesses, continua le marquis, sont basées sur des illégitimités !

— Vous dites?

—Je dis que vous n'aviez pas le droit de battre les Autrichiens! Le roi de France était alors en paix avec l'Europe !

Hector interrompit le rire qui s'éleva entre le capitaine Clouard, Levasseur et M. Bonnefoy.

— Un moment, dit-il, si cela va continuer longtemps comme cela... il faut le dire... je prendrai une stalle.

—Mon frère a raison, dit Charles en se levant, et je crois que ce sont là des discussions oiseuses. Vous ne parviendrez ni à vous convertir ni à vous convaincre. Chacun de vous a sa foi ou sa superstition. Toute croyance est honorable et je ne veux pas vous dire d'abandonner les vôtres, je suis d'ailleurs trop jeune pour avoir quelque poids sur vos volontés. Mais j'ai suivi le mouvement des idées, et, loin de demeurer stationnaire, comme vous tous, je me suis laissé emporter par le courant, nageant moi-même pour arriver plus vite! Où allons-nous?

où va le monde? où va l'esprit? où va l'âme des peuples?—En avant, comme dit la devise de la jeune Amérique. En avant toujours, en avant sans cesse! Le but est là-bas, le but sublime, le but divin! En avant! en avant! *Go on!* Et vous tous qui ne comprenez pas le mouvement qui nous entraîne, arrière! Arrière, théories fausses ou dangereuses, utopies perfides, utopies terribles; arrière, partisans forcenés de la gloire qui se paye avec le sang et la liberté! arrière, vous les heureux du jour, louangeux dégustateurs de l'heure présente qui vous semble le bonheur éternel et le bonheur de tous parce qu'elle suffit à vos désirs! Quant à vous, passé qui niez le présent, qui niez l'avenir, pour vous, tout est fini! Tout est perdu—je ne dirai pas: même l'honneur. Ce qui est au-dessus de vous tous, au-dessus de vos victoires, Clouard, au-dessus de votre légitimité, marquis, au-dessus de tes plaisirs, Hector, au-dessus de votre satisfaction, mon père, ce qu'il y a au-dessus de tout, c'est la liberté! La liberté, dont quelques-uns se parent tout haut comme d'un drapeau et qu'on traite tout bas comme une ennemie; la liberté, qui vaut

mieux que l'égalité puisqu'elle en est la mère; la liberté sainte et éternelle qui nous apportera un jour ou l'autre la paix et le salut. Et puis, discutez tant qu'il vous plaira, parlez de cette légitimité que vous teniez du peuple, vous, et que le peuple vous a reprise; parlez de la sanglante fumée de votre gloire; parlez de ce qui est et acclamez, adorez le fait accompli, l'heure qui sonne, le dieu d'aujourd'hui. Le moment viendra où, triomphante, la liberté reparaîtra partout la main pleine de promesses, et peut-être alors, agenouillés tous devant elle, l'adorerez-vous comme la sainte déesse qui remplace tout, qui promet tout, et qui tient tout ce qu'elle a promis!

On ne répondit pas. Charles parlait comme emporté par un enthousiasme irrésistible, et quand il s'arrêta, il ne trouva plus que le silence. Il ouvrit la porte et sortit (1).

(1) Ces pages pourront sans doute remettre en mémoire certaine scène d'une comédie récente et célèbre. Mais on avouera que si le tableau est à peu près le même, le point de vue est bien différent.

V

Charles avait à peine fait quelques pas dans la rue, qu'il se sentit frapper sur l'épaule et qu'il entendit la voix de Caïus-Gracchus lui demander un moment d'attention.

— Monsieur Charles, dit Levasseur, si j'ai bien compris, c'est moi que tout à l'heure vous avez appelé un utopiste dangereux. Les autres n'ont rien dit, et s'ils avaient répliqué, ils auraient répondu des stupidités. Moi, je n'agirai pas de même. Je tiens à m'expliquer. Pourquoi suis-je dangereux ?

— Je répondrai par une comparaison, dit Charles. Lorsqu'un volcan éclate, des gerbes de flammes s'élancent vers le ciel et l'illuminent et l'embrasent. Pendant que la flamme éclaire, la lave engloutit et détruit tout sur son passage ardent. Puis le calme renaît, le ciel rougi redevient bleu, la ville

gangrenée, Herculanum, est oubliée et la vigne se couvre de grappes nouvelles au flanc du Vésuve. Cueillez le raisin, faites les vendanges, courez au pressoir et ne ramassez pas les scories du volcan. De la grande éruption de 89, ne prenez pas seulement les morceaux de lave, mais réchauffez-vous à sa flamme éternelle; car ce feu n'est pas éteint et ne s'éteindra pas de sitôt. Mon cher Levasseur, nous ne sommes pas d'ailleurs si éloignés de nous entendre que vous le croyez. Nous tendons au même but, mais par des chemins différents. Vous prenez pour point de départ l'égalité, moi j'ai choisi la liberté. Vous voulez niveler hommes et choses et pour cela abaisser le plus grand jusqu'au plus petit. Je voudrais, si faire se peut, élever le plus petit jusqu'au plus grand. Il faut, surtout et avant tout, que l'individu soit libre de ses manifestations personnelles, libre d'aller, de venir, de penser et d'écrire. L'égalité dans la loi introduira l'égalité dans les mœurs. Construisons la politique, établissons-la sur la morale, inépuisable source de tous les biens. Mais surtout aimons la liberté, délivrons et enseignons. La li-

berté d'un côté, l'instruction de l'autre, et tout est sauvé. Que l'Etat ne franchisse pas certaines barrières et que l'individu pèse autant que lui dans la balance de la justice. Que chacun fasse son devoir et réclame ses droits, en respectant ceux du voisin. Qu'on s'habitue à penser, à n'obéir qu'à ce qui est juste; qu'on travaille, qu'on lutte et le règne de toute vérité arrivera. C'est alors qu'il n'y aura plus de partis — ou plutôt qu'il n'y aura plus que deux partis, dont l'un inévitablement triomphera de l'autre, — le parti de la justice contre le parti de l'astuce, le parti de la vérité contre le parti du mensonge, celui de l'ordre et de la loi contre le désordre et le crime. Simplifions les choses et laissons de côté les mots qui jettent l'ombre sur les questions. N'ayons qu'un idéal : en politique, liberté, respect de tous par tous; en morale, fidélité, conscience; en religion, liberté encore, liberté toujours, — et au-dessus de tout, fraternité, pitié, amour!

— Vous pourriez bien avoir raison, dit Levasseur en se grattant l'oreille. Nous en recauserons, n'est-ce pas?

— Tant que vous voudrez, répondit Charles. I s'agit de ne pas nous égorger entre nous et il y a tant de gens qui profitent de nos divisions !

Puis il tendit la main à Gracchus, qui s'éloigna.

Demeuré seul, le jeune homme se dirigea presque machinalement vers la maison de Clouard. Il regardait de loin les fenêtres, et son cœur, qui n'eût pas tressailli devant un revolver, battit bien fort en ce moment. Pauline était à la fenêtre ; elle arrosait ses fleurs et chantait. Lorsqu'elle aperçut Charles elle devint rouge et se demanda si elle devait demeurer là ou rentrer. Mais il faisait si beau ! Puis le jeune homme n'avait pas l'air bien menaçant et depuis longtemps d'ailleurs elle le connaissait. Elle l'avait vu pour la première fois un an auparavant, à la frairie. Ils avaient dansé ensemble, sans façons. Quand il voulait, ce sérieux jeune homme, il était charmant. Il fallait seulement qu'on le mît à son aise. Hardi quand il fallait arborer son drapeau, il était bien le plus timide des hommes lorsqu'il devait dévoiler un coin de son cœur. Mais Pauline était si avenante ! Les voilà bientôt amis ; ils se saluaient, se parlaient,

se souriaient. J'ai presque envie de dire qu'ils s'aimaient. Il ne faut pas un an pour qu'un sentiment d'amitié devienne de l'amour. Toujours est-il qu'ils pensaient souvent l'un à l'autre et qu'ils avaient de la joie à se rencontrer. Pauline resta donc à sa fenêtre. Il la salua de la rue, elle sourit et pendant longtemps ils parlèrent, de tout, de rien, et assurément pas de politique. Le capitaine Clouard trouva Charles sous les fenêtres de sa nièce, et s'il ne se fâcha pas tout rouge, c'est qu'il trouva justement l'occasion de raconter au jeune homme la *bataille de Montmirail.*

Pauvre Charles!

— A Montmirail, lui dit Clouard, on se battit comme des lions. C'était le 11 février 1814, ni plus ni moins. Quelle bataille! Il faisait froid. J'avais mal à la tête depuis la veille. Le mal de tête, c'est mon mal, c'est lui qui a causé en partie ma calvitie, — lui et le casque! Mais j'étais à cheval, nonobstant, avant le jour. Un beau cheval! Une fois en selle, voici mon colonel qui nous dit : « Mes enfants, il ne s'agit pas de badiner. C'est le moment de se montrer. » Moi, je crie : *Vive l'Empe-*

reur! — Le colonel me dit : C'est bien! — Brave colonel! Un bon homme, dur comme un chien. C'est ce qu'il faut. On ne mène pas les soldats comme on attrape des mouches, avec du miel. Ah! quel colonel! Il est mort, là-bas, au Champ-d'Asile. En voilà un qui ne boudait pas. Avec tout cela, j'avais une faim d'enfer. Le mal de tête veut paître. C'est un proverbe qui le dit. Je dis à un de mes hommes : Mouton — il s'appelait Mouton — Mouton, as-tu du pain de munition sur toi? — Il me dit : non, mon lieutenant. Je lui dis : c'est bien. — Il me dit : ce n'est pas de ma faute. Je lui dis : nom de nom, si c'était de ta faute nous verrions bien. Il ne dit plus rien. Je le laisse. Je dis à un autre : en as-tu, toi? Il me dit : non, mon lieutenant. Je ne lui dis rien. C'est bon. Je m'en passerai. C'est égal, c'était dur. On donne mieux un coup de sabre quand on a l'estomac garni. Bien. Mais voilà que Sacken nous attaque, tout bonnement. Oh! oh! nous attendons. Le bancal nous démangeait dans la main. J'avais envie de dire au colonel : Hein, colonel, faut-il charger? Mais j'aurais été bien reçu! Le colonel était dur comme un chien. C'est ce qu'il faut. Bon,

mais la journée se passait et nous ne donnions pas. Le brutal grondait, et la fusillade, et tout le tremblement. Nous n'en étions pas. Ah ! mais, c'était ennuyeux. Tout d'un coup, voilà le colonel qui reçoit un ordre. — Eh bien ! Colonel ? Il était dur comme un chien, c'est ce qu'il faut ; il nous dit : Sacré nom de nom, laissez-moi parler. Il parle. Il nous dit : Mes enfants, la contredanse va commencer. — Moi, je crie : Vive l'Empereur ! — Il dit : En avant ! — Nous partons à fond de train vers une ferme qui s'appelait la ferme de l'Épine-aux-Bois. Ah ! c'est là que nous nous cognâmes. Je n'avais plus mal à la tête, je n'avais plus faim, je tapais comme un sourd. Et vive l'Empereur ! Le soir j'avais le poignet fatigué, mille cartouches ! Je dis à mon colonel : Colonel, nous avons bien travaillé. Il était dur comme un chien. Il me dit : Oui, pas mal. Mais ce n'est pas fini. — Recommençons-nous demain ? je dis. — Il dit : Peut-être. Moi, je crie : Vive l'Empereur ! Et voilà comment nous avons gagné la bataille de Montmirail, pris six drapeaux, vingt-six bouches à feu russes ou prussiennes, cinq cents voitures de bagages ou de munitions, tué

trois mille hommes et fait sept cents prisonniers.

Charles rentra chez lui légèrement assourdi; mais il n'avait pas perdu sa journée et la patience qu'il avait mise à écouter les exploits de Clouard lui faisait pardonner par le capitaine sa philippique du *Café de la Concorde*.

VI

Cependant le jeune M. Hector Bonnefoy s'ennuyait toujours. Le jeune Hector ne pouvait se consoler de son départ de Paris; dans sa douleur, il se trouvait malheureux d'avoir jadis habité la rue Saint-Georges. — Au moins, disait-il, si j'étais demeuré ici, je n'aurais pas la nostalgie de Bignon et des Bouffes-Parisiens ! O les soupers! ô les airs d'*Orphée!* ô le champagne! ô les Revues de fin d'année, les pièces féeries et les jupons courts ! Hector recevait de temps à autre des

petits journaux qu'on lui envoyait de Paris, et lorsque ses yeux avides tombaient sur quelque aventure dont l'illustre mademoiselle K... ou la célèbre mademoiselle X... était l'héroïne, il se sentait pris d'un subit désir de faire ses malles et de quitter Saint-Vierne, coûte que coûte. Mais alors il entendait, comme un murmure, le chœur exigeant de ses créanciers, et il se disait que jamais, quelque accommodant qu'il fût, M. Bonnefoy ne solderait un tel déficit. —puis, d'un autre côté, l'image de mademoiselle Pauline Germain s'esquissait devant ses yeux, et, toute réflexion faite, M. Hector rejetait bien loin le journal parisien et songeait vivement aux séductions saint-viernoises.

Je dirais bien que Pauline était son idéal, si un tel mot pouvait convenir à un tel personnage. Il y pensait le jour, il en rêvait la nuit. Que faire en un village, à moins que l'on ne songe amourette et caprice? Il rôdait très-souvent autour du logis de Clouard qu'il appelait le nid de la colombe. Il passait sous les fenêtres, se dandinant et chantant faux un air de séduction. Quand il rencontrait Pauline dans la rue, il lui parlait. Elle le repoussait comme

elle pouvait, mais les gens comme Hector sont tenaces. Elle allait à la messe, il y alla. Il prit place à côté d'elle, sur le même banc, il lui parla d'amour et crut remarquer une certaine émotion sur le visage de Pauline. La pauvre enfant avait peur. Ce soir-là, M. Bonnefoy le père ayant demandé à son fils des nouvelles de mademoiselle Germain, le jeune homme cligna de l'œil et laissa échapper un soupir qui ne manquait pas de fatuité.

Hector se renseignait un peu partout sur les habitudes et le caractère de Pauline. On lui dit qu'elle était charitable et qu'elle portait elle-même ses aumônes au pauvre. Là-dessus, Hector bâtit tout un plan de séduction. Il se rendit chez une pauvre femme qui habitait je ne sais quelle cabane et ramassait du bois mort qu'elle vendait par fagots. La mère Maille avait cinq ou six enfants, elle était veuve et la nourriture de la famille l'embarrassait fort. Hector l'engagea à s'adresser à Pauline. — Faites-lui savoir que vous êtes un peu malade, dit-il, elle viendra. La mère Maille envoya un de ses enfants chez mademoiselle Germain. L'enfant revint en disant que la demoiselle vien-

drait le soir même. — « Eh bien ! dit Hector, emmenez vos enfants, éloignez-vous et il y aura une bonne somme pour vous. » La mère Maille ne comprit ou ne voulut comprendre que la dernière partie de la phrase, elle sortit, et quand Pauline entra dans la cabane, elle se trouva face à face avec Hector.

Ce soir-là, en rentrant chez lui, le capitaine Clouard ne trouva pas sa nièce. Il attendit assez longtemps, croyant qu'elle allait revenir bientôt. Puis, inquiet de cette absence, il se rendit chez M. le maire. On n'avait pas vu Pauline. Clouard s'alarma. Il courut de côté et d'autres dans Saint-Vierne, lorsqu'il rencontra la mère Maille qui regagnait son logis, suivie de ses enfants.

— Vous cherchez mademoiselle Pauline? dit la paysanne. Elle est chez nous! Et elle conta ce qu'elle savait.

Le capitaine devint blême, courut chez la mère Maille, enfonça d'un coup de pied la porte mal assurée et trouva Pauline seule, évanouie. Quand elle revint à elle, tout effarée, elle chercha à rappeler ses souvenirs, puis tout à coup, cachant sa tête dans

ses mains, elle se mit à pleurer à la fois de douleur et de colère. Le vieux Clouard ne dit qu'une chose :

— Sois tranquille, ma petite Pauline, demain il fera jour et ton oncle est là!

Le lendemain, M. Bonnefoy fut réveillé par le capitaine Clouard.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il en sortant avec peine de son sommeil opaque.

Il aperçut la tête pâle, courroucée et contractée du capitaine.

— Ah! c'est vous!... Je dormais si bien!... *Au jour d'aujourd'hui* les sommiers sont douillets comme du beurre!... Mais à qui en avez-vous?

— A vous.

— A moi?

— A votre fils, ce qui est tout comme!...

— Ce coquin de Charles a fait quelque escapade, je parie...

— Ce n'est pas lui!

— Hector?

— Votre Hector est un chenapan à qui je couperai les oreilles!

— Vous! couper les oreilles de mon fils...

— Votre fils est un gredin, il épousera ma nièce ou je l'étranglerai !

M. Bonnefoy devint pâle à son tour et balbutia péniblement ces mots :

— Comment ! votre nièce ?

—Pauline ! Vous la connaissez bien, sacrebleu !... un ange ! un ange, entendez-vous !... Voyons, ce n'est pas tout cela. Où est cette canaille ?

— Hector ?...

— Où est-il ?... Il faut qu'il se trouve, mille tonnerres, ou je casse tout, je brise tout, je brûle tout !

— Comme vous y allez, s'écria M. Bonnefoy en sautant à bas de son lit, en caleçon. Je suis chez moi !

— Je m'en moque pas mal ! dit le capitaine.

— Ah ! ça, vous devenez factieux !

— Je deviens féroce, je veux le misérable !

— Hector ?

— Trouvez-le... où est-il ?... il me le faut !

— Lâchez-moi le bras, capitaine... Vous me faites mal !... Mais, savez-vous que c'est une violation de domicile, et qu'*au jour d'aujourd'hui* !...

— Eh bien ! allez vous plaindre, dit Clouard, et

je vous casse les côtes, à vous et à vos défenseurs !

M. Bonnefoy était vraiment effrayé. Il trouvait à présent que son fils Hector avait été trop irrésistible et qu'il eût mieux fait peut-être de regagner Paris plus promptement. On chercha le jeune héros de tous les côtés; mais ce bouillant Hector avait toute la prudence d'Ulysse, et, apprenant le courroux du capitaine, il avait jugé convenable de dissimuler pour quelque temps sa présence.

— N'importe, dit Clouard, il se retrouvera bien et je lui fends la tête ou il épousera ma nièce.

Il rentra chez lui, retrouva Pauline tout en larmes, la consola comme il put.

— Que veux-tu ? disait-il. Est-ce ta faute, pauvre petite, si tu as rencontré un gredin comme cela?... Ne pleure pas, ça te fait mal ! Si je le tenais !

Mais il ne le tenait pas.

Hector avait déjà fait ses malles et la diligence l'emportait vers Paris. Son père lui avait dit, en lui donnant l'argent de son voyage :

— Tu comprends bien que tu ne peux pas l'épouser. D'un autre côté, Clouard est un brutal. Il te

donnerait quelque mauvais coup et, *au jour d'aujourd'hui*, quoique la police soit bien faite, on ne peut pas éviter la rencontre d'un enragé. Va-t-en donc. Je t'enverrai l'argent nécessaire pour payer tes dettes. Mais au moins, tu les payeras avec cet argent?

— Ma parole d'honneur, répondit Hector qui partit en ne songeant plus à l'histoire de Pauline que pour la raconter au dessert de son premier souper.

Charles avait tout appris et un déchirement terrible s'était fait en lui. Il s'était retiré dans sa chambre, seul, et pendant longtemps on eût pu l'entendre sangloter, à demi couché sur sa table de travail. Quand il en sortit, son visage semblait avoir vieilli et sa chevelure paraissait ravagée.

Il alla droit à la chambre de son père.

— Où est mon frère? dit-il.

— Il est parti.

Charles descendit dans la rue.

Il se dirigea vers la maison de Clouard.

En le voyant, Pauline devint blanche et froide et s'appuya sur le bras de son oncle pour ne pas tomber.

— Que voulez-vous ? dit le capitaine brusquement. Venez-vous au nom de votre père ?

— Je viens, répondit Charles, vous demander de m'accorder la main de mademoiselle Pauline Germain, votre nièce, que j'aime et qui m'aime aussi ?

— Vous ? dit Clouard stupéfait...

— Oh ! jamais !... non jamais ! s'écria Pauline en cachant son visage contre la poitrine du capitaine. Jamais !

Charles s'avança lentement, se mit à genoux devant elle et d'une voix suppliante :

— Pauline, dit-il, je vous aime ! Je n'aimerai jamais que vous. Si vous repoussez la main que je vous prie d'accepter, je mourrai, je vous le jure, et vous savez que c'est le serment d'un homme qui n'a jamais menti !

Pauline se détacha doucement de Clouard et, glissant jusqu'à Charles, elle tomba, à demi évanouie, étouffée d'émotion et de bonheur, dans les bras du jeune homme.

— Nom de nom ! dit Clouard avec sa grosse voix doublée d'une grosse larme, il y a donc encore des honnêtes gens !

Et Charles épousa Pauline. Après avoir hésité à donner son consentement à ce qu'il appelait une mésalliance, M. Bonnefoy, qui ne s'inquiétait que médiocrement de Charles et le tenait pour un sot d'agir ainsi, assista à la noce et but gaillardement de ces bons vins qu'on récolte *au jour d'aujourd'hui.* Caïus-Gracchus Levasseur ne parla politique qu'au dessert, à l'occasion des toasts; mais comme chacun en porta plusieurs en l'honneur des siens, nul ne se fâcha — pas même M. de la Panouze. Une douce ébriété régnait parmi la fête et le marquis appelait Fédéré Levasseur MON FRÈRE, lorsque Clouard se prit de querelle avec M. Bonnefoy. Clouard avait chaud. Il était emprisonné depuis le matin dans son uniforme de capitaine de dragons, devenu trop étroit, car depuis 1814 le capitaine avait engraissé. Le col réglementaire l'étranglait sans pitié et faisait monter une sueur irritante au front

du grognard dont le vin colorait généreusement le visage. Tout à coup, M. Bonnefoy, dans son ardeur de conciliation, proposa de porter un toast à nos alliés les Anglais.

Clouard devint cramoisi et répondit à la proposition de M. Bonnefoy par celle-ci :

— Buvons à l'anéantissement de la perfide Albion !

— Allons donc ! dit M. Bonnefoy, c'est rococo !... Laissons-là ces vieilles haines... *Au jour d'aujourd'hui...*

— A la chute de la perfide Albion !

— A notre alliée l'Angleterre !

— Je propose de porter les deux toasts l'un après l'autre, dit Charles.

— Non ! non ! dit Clouard.

— Non ! non ! dit M. Bonnefoy.

— A la mort des Anglais !

— A la santé de l'Angleterre !

— Vous êtes un entêté, dit Clouard.

— Et vous, dit M. Bonnefoy, vous êtes une *ganache !*

A ce nom, Clouard devint pourpre, se leva tout

droit, mit un pied sur la table et allait s'élancer malgré les bras qui le retenaient, lorsqu'on le vit chanceler, ses bras battirent le vide, puis il porta la main à son cou pour déboutonner son uniforme et il s'affaissa brusquement.

— Mon Dieu ! s'écria M. Bonnefoy... il est évanoui !...

Le capitaine Clouard était mort.

Charles quitta Saint-Vierne quelques jours après. Il vint à Paris avec sa femme. Pendant que M. Hector, de retour au pays, après avoir dévoré toute sa part d'héritage, boit, mange et dort, à côté du toujours heureux M. Bonnefoy — il travaille, il pense, il cherche, il espère, il attend — et en attendant il est heureux.

PARIS-MISÉRABLE

I

La statistique est une belle chose.

C'est elle qui nous apprend ce que Paris, en ses heures d'appétit, dévore à son déjeuner, fait disparaître à son dîner, engloutit à son souper ; les chiffres étonnent, ils effraient. Ils eussent fait brusquement reculer la phalange macédonienne, d'intrépide mémoire. Quoi! tant de charcuterie, de confiserie, de volailles, de légumes, d'huîtres et de viande ! Nos Parisiens sont-ils donc tous des Gargantuas et songent-ils seulement aux « pintes et flacons et saucisses dodues arrosées de purée septembrale? »

Ce que Paris consomme de denrées est énorme; — mais plus surprenant encore est ce qu'il dévore moralement, ce qu'il anéantit d'intelligences, ce qu'il engloutit de cœurs et d'âmes!

Minotaure, Minotaure sans cesse affamé, quand seras-tu lassé de ces mets saignants qui sont des douleurs, des dévouements, des vertus et des vices, des héroïsmes et des crimes? Quand donc sera-t-elle fatiguée, ta gueule terrible, quand donc rassasié, ton boulevard?

Ah! le boulevard, voilà le grand danger de Paris, le gouffre où l'on tombe, le fossé, l'ornière!

Paris tout entier ne serait rien peut-être;—mais le boulevard!

Comptez, s'il se peut les victimes du boulevard.

Et par boulevard, vous entendez bien que je veux seulement dire : un coin du boulevard, vous savez lequel. Ce coin-là est sinistre. Il est mortel. Une fois qu'on a pris l'habitude d'y aller, on y revient, et l'on n'en revient pas. *Les victimes du boulevard!* Combien j'en pourrais citer!

Ils avaient du talent, ils avaient de l'avenir, ils n'avaient qu'à travailler et à attendre. Mais les im-

patients, ils ont préféré arriver plus vite — c'est-à-dire n'arriver pas! Au lieu de lutter seuls, dans leur chambre, dans quelque coin, ils se sont dit :— La réputation ne vient pas à nous. Allons à elle!— Faisons connaître d'abord nos personnes. Quant à nos œuvres... nous verrons ensuite!

Et les voilà sur le boulevard.

Ils vont, ils viennent, ils causent, ils crient. Ils poussent bruyamment la porte du café où ils entrent, ils font trembler les vitres en la refermant. Et comme la foule, un peu sourde aux modesties, entend parfaitement le bruit insolent, elle se retourne et dit :

— Quel est donc ce monsieur?

— Ce monsieur. Mais c'est X, c'est Y, c'est Z.

— Connais pas!

— Comment, vous ne connaissez pas X?

Le lendemain, X... reparaît sur le boulevard, frappant crânement du talon sur le bitume.— Ah! dit la foule.. c'est le monsieur qui ferme si bruyamment ses portes... C'est X...

— Qu'est-ce que X?

X... est un peintre, X... est un poëte, X... est

un journaliste, X... est un comédien — mais un comédien qui ne joue pas la comédie, un journaliste qui n'écrit pas, un poëte inédit, un peintre qui laisse sécher ses couleurs... N'importe, X... est célèbre ! X... est connu sur le *boulevard !*

Et, en effet; à force de passer et repasser sur le même trottoir, de longer le même ruisseau, d'entrer dans le même café, de s'asseoir à la même table, de porter le même chapeau, X.., devient illustre ! Pendant que *tel* ou *tel* pioche sans relâche à des articles de revues qu'on lui paie mal — quand on les lui paie; — pendant que *tel* ou *tel* demeure inconnu, X... entend son nom partout prononcé; se voit regardé par tous, et savoure doucement sa gloire !

Mais X... vieillit; X... a des heures de regret, il reprend sa plume, ou son ébauchoir, ou son pinceau. Ah ! bien oui, mon pauvre ami, trop tard ! Il est trop tard ! Le tableau, la statue, l'article — rien ne va plus ! C'est fini — le boulevard a triomphé du talent de X.... X... est mort. Le boulevard l'a tué !

Quand on s'inquiète de la foule, quand on se grime pour cinq cents individus qui vous rencontreront le soir, quand on se costume pour les habi-

tués d'un café, — quelque talent qu'on ait, on n'en a pas assez pour résister à deux ans d'une pareille exhibition. Le garçon le plus spirituel de la terre s'usera fatalement à ce métier de mannequin littéraire. Et lorsque, fier de l'effet produit, il s'endormira, se disant :

— Allons ! on parlera de moi demain, et je n'ai pas perdu ma journée! comme il se trompe ! Il n'a fait qu'avaler une nouvelle dose du poison du boulevard !

Règle générale : *Couper le moins possible la queue de son chien. Le chien peut vous mordre et il peut être enragé.*

Dans ce Paris, si brillant à la surface, si lugubre au fond, les séductions et les féeries du théâtre tiennent une grande place, plus grande encore que je ne l'ai faite dans ce livre.

Le roi du boulevard, par exemple, c'est l'acteur, l'acteur débutant ou l'acteur en renom, peu importe. Chacun des deux a son public. Regardez-les l'un et l'autre, arpentant fièrement l'asphalte, contemplant de haut les passants, fiers comme Artaban, souvent râpés comme Don César. L'acteur sait bien

que tous les yeux sont fixés sur lui; il s'agit de recevoir comme il faut ce feu roulant de regards et d'œillades. Croyez-moi, les plus belles comédies qu'il joue ne se passent point sur la scène.

Et les acteurs ne fascinent pas encore la foule moutonnière autant que les actrices. — Ah! le joli roman, terrible aussi, que le roman d'une actrice! On l'a fait — on le refera toujours — on en a fait des drames et des vaudevilles! On les recommencera demain!

Mais le véritable vaudeville de l'actrice a été écrit par Jules Janin, il y a longtemps, aux beaux jours de ses plus étincelants feuilletons. Il nous a dit tous les rêves, tous les projets, tous les espoirs, toutes les déceptions des débuts. La débutante salue le directeur, le régisseur, s'incline devant le machiniste, jette un sourire suppliant au concierge, et fait des courbettes au pompier. Quitte à se redresser le lendemain, si elle a bien *enlevé* sa fameuse scène du quatrième acte.

C'est chose souvent étrange que l'existence d'une actrice. Elle débute, elle a seize ans, le teint frais, l'œil vif, la dent blanche... On la regarde à

peine. Quelque collégien inflammable se risque peut-être à lui adresser un modeste bouquet de violettes enveloppé dans une brûlante pièce de vers. Mais c'est tout.

Le temps passe.

La débutante obtient trente lignes dans une pièce nouvelle. On commence à la regarder. Mais elle rentre si vite dans la coulisse! N'importe. Elle reçoit parfois, mais rarement, un bouquet de roses. Les rôles devenant plus importants, les bouquets de roses deviennent plus fréquents. Pendant ce temps, elle mange ses vingt années avec des dents moins blanches; son teint emprunte des tons satinés à la poudre de riz, et son œil commence à réclamer un peu de noir pour conserver sa vivacité.

Cependant elle arrive à remplir des rôles importants et des maillots ravissants dans la grande pièce de M. d'Ennery. Sérieuse affaire! les roses se changent en camélias. Les camélias se multiplient, et les soupirants crient : Victoire! lorsqu'ils ont, après avoir assiégé la place de bouquets, de bonbons et de bracelets, obtenu les lendemains de ce que l'on avait jadis pour un bock de bière, du

temps où la dame jouait *Célimène* au théâtre de la Tour-d'Auvergne.

Quant à la vieillesse de cette femme, elle est terrible. J'étais à l'Hippodrome, il y a deux ans. — Le nom illustre imprimé sur l'affiche en lettres colossales m'avait attiré, comme bien d'autres. *Madame Saqui* devait danser. Madame Saqui! la cabriole légendaire, la fée des funambules, la déesse des acrobates. J'avais bien souvent entendu parler de madame Saqui; je ne l'avais jamais vue. Elle a quatre-vingt-trois ans, dit le programme. — Le croyez-vous? — Elle est toujours et pimpante et gracieuse. Cette Déjazet de la corde raide sautillait, pirouettait, gambadait avec l'agilité et toute la grâce de la jeunesse. Xavier Aubryet, dans un feuilleton de *la Presse*, nous assure que les vieilles femmes sont des jeunes filles « sur la tête desquelles il a neigé. » Je suis assez de son avis.

Pendant que dansait madame Saqui, escortée de ses deux *cavaliers-servants*, on se répétait, dans la foule, les mille et une particularités de sa vie, qu'elle a elle-même racontées dans ses *Mémoires*, publiés il y a huit ou dix ans par *l'Éclair* : — Ce fut

elle, chevrotait derrière moi un de ses contemporains, qui dansa *le pas d'allégresse* à la naissance du roi de Rome. Je m'en souviens comme d'hier. Elle était bien séduisante, ma foi, et je la prenais pour une nymphe. Ah! quand j'y pense, Monsieur!... Mais Adélaïde était si jalouse!... Oui, figurez-vous...

Un violent accès de toux coupa malheureusement cours à la confidence du bon vieillard qui se prit mélancoliquement à grignoter des pastilles gommeuses.

— Un jour, ou plutôt une nuit, ajoutait un autre, il s'agissait d'allumer le feu d'artifice qu'on tirait pour la fête de l'Empereur. L'opération, à ce qu'il paraît, n'était pas sans danger. Quelques grenadiers hésitaient. Ils avaient cependant vu Austerlitz et Iéna. Mais il s'agissait alors de gagner la croix d'honneur (celui qui parlait ainsi portait à sa boutonnière la médaille de Sainte-Hélène) — tandis qu'on ne leur offrait, en ce moment, que de l'argent, pauvre denrée! Madame Saqui était présente. « Eh quoi! dit-elle, vous avez peur, vous? » Elle s'avance, prend la mèche enflammée, et grim-

pant, en véritable acrobate, sur les châssis garnis de pièces d'artifice, elle met le feu à tout cet assemblage qui s'embrâse, éclate et s'épanouit en un magnifique soleil de pyrotechnie. — Madame Saqui redescendit, les vêtements à demi consumés, les mains brûlées, le visage noirci, et, un instant après, comme l'Empereur, instruit du fait, *la mandait et la réprimandait* assez vertement, selon sa coutume. — « Eh! Sire, lui répliqua-t-elle sur le même ton bourru, laissez-moi faire mon métier et commandez à vos grenadiers, qui ne doivent pas, après tout, s'occuper à tirer des feux d'artifice! »

Et chacun de deviser de son côté.

Pour moi, je songeais à la triste nécessité qui force cette pauvre femme, fatiguée et vieillie, à reprendre ce balancier qui doit sembler, maintenant, si lourd à ses mains débiles.

Et pendant qu'on applaudissait aux passes brillantes, aux saluts gracieux de la danseuse, je me disais :

— Combien de soupirs lui coûte ce rond de jambes, combien ce jeté-battu? Que n'a-t-elle pas souffert, pour rendre à ses membres leur souplesse, la

légèreté à son corps? — Et après la torture physique, n'y a-t-il pas la torture morale, les douloureux regrets, les longs regards d'amertume jetés vers le passé?

C'est pourquoi, lecteur, je suis sorti tout attristé de la représentation de l'Hippodrome.

On a souvent reproché à ces malheureux romanciers de s'occuper surtout des femmes de proie et des drôlesses, et je tiens à trouver ce reproche étonnant. Qu'est-ce qu'un romancier, sinon le baromètre qui doit montrer — il ne le montre pas toujours — le temps qu'il fait? — Bon Dieu, est-ce donc notre faute si l'atmosphère est à la pluie et si la pluie produit la boue?

Je recommande à quelque habile l'histoire de Mademoiselle Z...

Cette demoiselle, que nous appellerons... Mademoiselle — avait pour amant un jeune fou qui l'adorait. Il la comblait de présents et d'attentions de toutes sortes.

Il avait sérieusement l'intention de se faire aimer. Un jour, je ne sais où, Mademoiselle, à qui notre amoureux — nommons-le, si vous voulez, le

vicomte X. avait présenté un de ses amis, oublie lequel des deux est son amant, et coquette agréablement avec le nouveau-venu. X... se fâche. L'ami se met à rire. La colère anime le vicomte, bref une querelle survient, des insultes sont échangées (doux échange !), une rencontre est arrêtée. Le vicomte envoie ses témoins à son ami. Tout arrangement est, d'avance, rejeté par lui. On décide enfin qu'on se battra le lendemain matin. Les témoins du vicomte étaient le soir, à la Maison-Dorée, lorsque lui-même arrive, pâle, abattu, les larmes aux yeux.

— Qu'avez-vous? lui demande-t-on. Vous êtes tout défait!

— Ah! dit-il, je suis bien malheureux! si j'étais tué demain? — Soyez tranquilles, ajoute-t-il — je n'ai pas peur! Vous me connaissez. Mais, songez donc, la quitter, la perdre!

— Vous parlez de mademoiselle *** ? dit un des témoins.

— Oui.

— Je croyais que vous songiez à votre mère.

— C'est vrai, pour cette enfant j'oublie tout, je ne pense qu'à elle, je souffre. Mais c'est un démon de

séduction, ou plutôt c'est un ange. Tenez, je la quitte. Elle pleurait. Elle voulait empêcher ce duel, se jeter entre les épées, et, si j'étais tué, mourir.

Un des témoins se mit à rire.

— Vicomte, dit-il, soyons sérieux. Vous aimez cette créature, soit ; elle est charmante, je le veux bien ; mais c'est une fille, rien qu'une fille, et tout à fait incapable du moindre sentiment. En vérité, lorsque vous l'avez quittée, elle était toute en larmes. Que diriez-vous si, dans un quart d'heure, elle accourait, ici, à la Maison-d'Or, sur un simple mot de moi ?

— C'est impossible ! dit le vicomte.

L'ami déchira de son carnet un feuillet, et, y traçant quelques lignes au crayon, il les signa d'un nom illisible — d'un nom russe, par conséquent, — et donna ordre qu'on portât le billet à l'adresse de la belle.

Peu de temps après, celle-ci arrivait, toute parée, rayonnante.

Le vicomte bondit et s'élança sur elle. Il était pâle et voulait la tuer.

— C'est un guet-apens ! s'écriait-elle au milieu

d'une crise de nerfs. Ah! c'est affreux! c'est indigne! c'est infâme!

Elle se retira bien vite.

Le lendemain, la rencontre eut lieu. Le vicomte, à la première passe, reçut le fer de son adversaire en pleine poitrine. Il ne tomba pas. On le mit dans un fiacre.

— Où faut-il vous conduire? lui demanda-t-on.

— Chez elle.

Il ne poussa pas une plainte durant tout le chemin.

Il répétait parfois :

— Je mourrai chez elle.

On arriva.

Il voulut monter lui-même l'escalier. Il s'arrêtait à chaque marche.

La redingote boutonnée jusqu'au menton, livide, effrayant, il entra chez sa maîtresse.

— Madame est au lit, dit la femme de chambre.

— C'est bien.

Il entra dans la chambre à coucher.

Mademoiselle dormait.

— C'est moi, dit-il en la réveillant.

Elle le regarda d'un air indifférent, étirant ses bras blancs et bâillant avec une grâce singulière.

— Ah ! fit-elle.

— Oui, c'est moi.

Il déboutonna sa redingote et, montrant sa chemise largement teinte de sang :

— Vois ! dit-il.

— Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle... ah! Dieu ! ah ! du sang! — Mais prenez garde, mon cher! vous allez tacher ma couverture!

Lecteurs, rassurez-vous, ceci n'est pas un conte.

I

A l'endroit où s'élève à présent le nouveau Théâtre-Lyrique, à deux pas de la tour Saint-Jacques, existait, il n'y a pas longtemps encore, tout un labyrinthe fangeux de ruelles étroites. Ce coin de Paris avait quelque chose de sinistre.

Comme tout a changé!

Le triste Paris, le Paris affreux est mort, ou plutôt la pioche des démolisseurs l'a chassé de Paris même. L'expropriation a parfois du bon. Il fut un temps où, dans des ruelles étroites, vivait toute une population hâve et flétrie, qui ne respirait pas un atome d'air pur, n'apercevait jamais un lambeau de ciel, race fatale et terrible, dont l'âme ressemblait au corps, race d'avance condamnée qui ne vivait pas, mais végétait entre la misère et le crime; certains quartiers de Londres peuvent seuls donner, à l'heure qu'il est, une idée de ces léproseries.

C'était le Paris que Victor Hugo nous a dépeint

dans *les Misérables*. Le *Paris misérable*, c'est tout dire, et ce Paris a disparu. Thénardier aujourd'hui et ses farouches compagnons, Montparnasse et les autres, ne trouveraient pas à se loger dans ce Paris nouveau. Il n'y a plus, à quelques pas de nous, comme autrefois, de ces bouges inquiétants, de ces repaires, de ces *moules à misérables*, véritables verrues que, cette fois, Montaigne n'eût pas aimées. Mais, en revanche, au lieu des maisons aux escaliers de marbre, à rampes dorées, qu'on édifie de tous côtés, pourquoi ne pas construire surtout de sains logements à ouvriers, des abris pour les travailleurs?

Le Théâtre-Lyrique est précisément situé sur l'emplacement de cette rue de la Vieille-Lanterne, qu'un triste événement a rendu célèbre. O poëtes, cherchez donc maintenant des antithèses! La réalité en fait de plus étonnantes, à coup sûr, et de plus incroyables. Celle-ci justement : le théâtre, tout de marbre et de pierre, avec ses colonnettes aux nervures dorées, ses tentures de velours, ses étincelantes décorations, sa coupole lumineuse versant sur les spectateurs en habits de fête, des rayons

dignes du soleil d'Orient, — Puis de ce côté, la vieille rue noire, lugubre, sans air et sans lumière, avec ses masures lézardées. Léopold Flameng, un véritable artiste, a buriné fidèlement ce tableau de la rue de la Vieille-Lanterne, et son eau-forte est un chef-d'œuvre.

Les murailles s'élèvent, hautes et droites, noires, humides. Un fauve rayon filtre à travers ces ténèbres, et éclaire, à la manière de Rembrandt, une sorte d'escalier dont les marches usées tournoient dans l'ombre.

C'est là qu'un matin, il y a sept ans, on trouva, pendu par sa cravate, le cadavre d'un homme qu'on ne reconnut que plus tard, et qui était un des illustres de ce temps-ci, un poëte (et ceux-là sont rares), Gérard de Nerval. Le corps était froid. Il y avait à ses pieds un oiseau noir qui demeurait immobile. Lorsqu'on s'approcha, l'oiseau s'enfuit. D'où venait cet oiseau de mort? Les uns disent que c'était une pie du voisinage; d'autres quelque corbeau, hôte lugubre de la vieille tour Saint-Jacques, alors en ruines. Quand il apprit la fatale nouvelle, Paris tout entier poussa un cri de désespoir et de

regrets. C'est que Gérard de Nerval était un de ces êtres privilégiés qui n'ont dans ce monde que des amis. On l'avait aimé ; on le pleurait, et, cette fois, les larmes étaient sincères.

Il faut, certes, que Gérard soit véritablement une nature d'élite pleine de charme, d'attrait et de séduction, pour qu'on lui pardonne, sans hésiter, son étrange vie. Au reste, sa nature et son existence tout entières appartenaient à l'imprévu, à l'inconnu, au hasard, à la bohême. (L'horrible mot et l'horrible chose! *la bohême*, une des maladies, un des symptômes de ce temps-ci.) Gérard, qui ne s'appelait point Gérard de Nerval, mais Gérard Labrunie, avait à peine connu son père. Son enfance avait été vagabonde comme le fut sa vie. Il avait grandi et étudié, ici et là, d'une façon décousue. Jeune homme, il s'était lié à Paris avec d'autres jeunes gens, des artistes, qui campaient dans une maison mal assise de la rue du Doyenné, proche le Louvre. Encore un de ces quartiers impossibles qui ressemblent à un mauvais rêve dans les souvenirs de la population parisienne. Ce petit phalanstère de la rue du Doyenné est célèbre. Plusieurs de ses mem-

bres sont devenus illustres. Et comme ils se sont transformés depuis lors! L'un d'eux, Arsène Houssaye, est un financier à présent, et non plus seulement un millionnaire de l'esprit. Il a ressuscité tout un siècle et créé tout un quartier, le dix-huitième siècle et le quartier Beaujon! Un autre, Théophile Gautier, a senti se calmer en lui ses fougues romantiques, et s'achemine gravement vers le pont des Arts, qui conduit au bureau du *Moniteur* et à l'Institut. D'autres sont morts. « Le temps est le compagnon des Parques. »

Tout jeune, Gérard avait commis une erreur bien triste : il avait pris le rêve pour la vie, et il rêvait, croyant vivre. Il rêvait, poursuivant son rêve à travers ses voyages ; en Orient, cherchant dans le mirage, le fantôme de la reine Balkis; en Allemagne, évoquant dans les forêts profondes la poétique Lorely, la fée du Rhin. Il était né voyageur. Il ressemblait au papillon, qu'il a lui-même appelé « une fleur sans tige. »

On lui demandait un jour : « Que faites-vous, Gérard? — Je pars, » répondit-il. Sa vie était un départ continuel.

Quand il ne pouvait pas voyager à travers le monde, il voyageait à travers Paris. Il en explorait les recoins les plus secrets et rapportait de ses fouilles de curieuses révélations, qu'il donnait, par feuillets détachés, à *l'Artiste* ou à la *Revue de Paris*. Gérard avait tout exploré, jusqu'au pays inconnu de l'idéal. Il était devenu fou et avait écrit, chez le docteur Blanche, l'histoire de sa folie, *Aurélia*, une des œuvres les plus bizarres qui soient sorties du cerveau humain.

Gérard était ce qu'on pourrait appeler *un errant de jour et de nuit*. Il allait, au hasard, par les rues, à la façon de Mercier, de Rétif de la Bretonne, ou plutôt de Sterne, son maître, tantôt écrivant, pour un ami, quelque feuilleton fantaisiste, tantôt cherchant dans les étalages des bouquinistes, un livre précieux ou introuvable. Il faisait chez les marchands d'antiquités, de longues, d'interminables stations. Si quelque objet rare lui plaisait, il ne l'achetait pas, mais donnait un à-compte et partait. Il oubliait ensuite sa faïence ou son vieux bahut, l'à-compte donné, l'adresse du marchand, et on ne le revoyait plus. Il acheta cependant un jour et paya

royalement, un lit qui avait appartenu à Catherine de Médicis. Ce lit, transporté dans sa chambre de poëte, faisait un effet merveilleux et remplissait de joie le cœur de Gérard. Gérard alors couchait par terre, ne voulant pas user d'un si beau meuble.

C'était, en général, dans le passage Colbert que Gérard écrivait au crayon, et debout, ses articles et même ses livres. Dès qu'il avait rempli quelques morceaux de papier, il les portait chez un écrivain public dont l'échoppe faisait le coin de la rue Vide-Gousset et de la place des Victoires, et de là les envoyait à l'imprimerie.

Gérard était d'une prodigieuse fécondité et se prodiguait, de tous côtés, à ses amis. Il était, en outre, un étincelant causeur, recherché dans les salons pour ses discours charmants et parfois étranges. Il tenait souvent, durant plusieurs heures, tout un auditoire attentif à l'histoire des pierres, « qui ne sont que des hommes métamorphosés. » Gérard croyait à la métempsycose. Un soir, il soutint chez madame la duchesse de D..., qu'il avait été, jadis, Alcibiade.

Ses bons mots et son esprit sont célèbres. On me contait hier cette étrange anecdote : Un de ses amis le rencontre : « Comment allez-vous, lui dit-il, et que faites-vous? On ne vous voit plus. — Oh! répond Gérard, je me suis retiré à Saint-Germain, et j'y étudie. — Vous étudiez? — Certes. Vous connaissez Saint-Germain? — Parfaitement. — Vous savez que Jacques-Stuart s'y était réfugié, sous Louis XIV, et qu'il y mourut? —Eh bien? — Eh bien! dit Gérard, il avait amené, en France, avec lui, des chiens anglais. Or, savez-vous ce que j'ai découvert? C'est que tous les chiens de Saint-Germain sont de race anglaise, et je me propose de faire un travail là-dessus. »

Puis, tout glorieux, le cher poëte s'éloigne; Gérard de Nerval avait ce bonheur d'être toujours resté enfant!

III

Une dernière *victime de Paris* — et puis nous fermerons le livre, un livre noir où le malheur n'écrira jamais le mot : *fin.*

Il s'appelait Jean. — C'était un bon ouvrier, un travailleur, un homme honnête. — A l'atelier, on l'aimait beaucoup. Il était gai. — Souvent, quand les roues grinçaient, quand les marteaux tombaient lourdement sur l'enclume, quand les poitrines haletaient sous le travail, on l'entendait chanter quelque chanson joyeuse, et ses compagnons, soudain regaillardis, reprenaient en chœur le refrain.

Il s'appelait Jean. — Son père était mort, sa mère était morte. — Au monde, il ne lui restait plus de parents, et pas même les tombes de ses parents. — La fosse commune ne garde point ses morts : elle les ronge. Mais il vivait sans se plaindre, malgré tout, la conscience en paix, l'âme heu-

reuse, travaillant sans relâche et ne se reposant, chaque semaine, que le septième jour.

Il fallait le voir une fois seulement pour l'aimer. — Sa figure était franche, son regard droit, et toujours il avait, comme on dit, le cœur sur la main.

Mon pauvre Jean !...

Dès qu'il la connut, du jour au lendemain, d'une heure à l'autre, il changea. — Elle s'appelait Jeanne. Elle était belle. — Beaucoup l'avaient aimée, mais elle n'avait jamais aimé personne, et pourtant elle avait dit à tous ses amoureux : Je t'aime !

Elle dit à Jean : — Je t'aime aussi ! — Et tout aussitôt Jean devint fou.

Il devint fou, le pauvre Jean. — On ne le vit plus à l'atelier que rarement, et quand il y venait, il ne chantait plus. — Mais il se croyait bien heureux !...

Quelquefois, on le rencontrait au cabaret avec *elle*, tous deux buvant, riant, s'aimant... ivres... — « Jean, lui disait-on, tu deviens pâle et tu maigris.
« Jean, tes yeux se cavent et ton teint se plombe...
« Jean, ta main tremble et le marteau lui pèse ;
« ton œil devient hagard, tes lèvres blêmes... Crois-

« moi, Jean, laisse le cabaret là et reviens à l'ate-
« lier, où nous te regrettons, pauvre oiseau chan-
« teur... »

Alors il souriait d'un air étrange, hochait la tête et retournait boire. — Elle buvait avec lui et il se croyait bien heureux!

Mais il fallait à Jeanne, à la belle Jeanne, des robes, des bonnets, des bijoux, des rubans, et Jean ne travaillait pas... Jean n'avait pas d'argent pour payer les robes de Jeanne.

— Eh bien! je m'en irai, lui dit-elle.

Il pleurait, il pleurait...

— Je m'en irai.

— Allons, dit-il d'une voix rauque. — Tu auras des robes, des bonnets, des bijoux, des rubans.... Mais tu resteras, n'est-ce pas, Jeanne?... viens, embrasse-moi...

Oh! jamais, dès lors, on ne le vit à l'atelier, et, pour s'étourdir, au lieu de vin, il but de l'absinthe, — le poison de ceux qui ont peur de l'arsenic...

Il demeurait souvent l'œil fixe, la tête alourdie, absorbé, balbutiant d'un air effaré les mots terribles :

— Voleur... J'ai volé...

Mais elle riait, elle riait — et, le prenant par le bras, elle l'entraînait en l'appelant : *Bête!*...

Elle avait des bonnets, des bijoux, des rubans...

Elle était seule, un soir, au logis — il était parti depuis longtemps — depuis le matin... Elle l'attendait, tout inquiète, car il avait dû, ce jour-là, faire un bon coup.

Quand il revint, il était bien pâle. Il referma derrière lui la porte au verrou et se laissa tomber, accablé, sur le lit.

— Qu'as-tu ? lui dit-elle.

Il la regarda. Il se mit à rire.

— J'ai tué un homme, dit-il.

Il vida sur le lit ses poches.

— Oh ! dit Jeanne, y en a-t-il !

Elle compta. En argent, en or, en billets, il y avait là douze mille francs...

— Comment as-tu fait, Jean ?

— Eh ! dit-il, — le secrétaire était forcé, quand l'homme est accouru... J'avais mon couteau, celui que tu m'as donné.... et alors... mais, au moins, va, il s'est défendu !

— L'imbécile! — Allons, dit-elle en montrant l'argent, il nous faut cacher ça maintenant...

Jean fut arrêté, non pas Jeanne. — On le jugea. —Il dit tout haut : Je suis un assassin!—Les jurés le condamnèrent.

Ces jours derniers, un matin, par le brouillard, il y avait une guillotine dressée là-bas. — La foule attendait, et dans la foule, une femme au bras d'un jeune homme,

Quand la lourde porte de la prison s'ouvrit, il y eut un frémissement dans tout ce monde. Le jeune homme dit à la jeune femme : — Est-ce qu'il est bien changé? — Non, dit-elle — j'aurais cru le retrouver plus maigre!

Sur la guillotine on dit à Jean : — Ne voulez-vous pas déclarer où vous avez caché les 12,000 fr. volés par vous? — Je ne le veux pas, dit-il. Et il pensait : Ce sera pour *elle*!

Elle disait au jeune homme : —Allons, il a encore du courage pour marcher droit comme il le fait!

On l'étendit sur la planche, les mains liées — et la planche fit la bascule.

Ce ne fut qu'un éclair; mais, comme un éclair

aussi, Jean, le pauvre Jean, vit soudain, d'un seul coup d'œil, tout son passé... son enfance joyeuse, sa fière jeunesse et son atelier, si gai quand il le remplissait de ses refrains... Et tout aussitôt sa tête tomba !

—Il n'a point parlé, pensa Jeanne.

Et, comme la pluie commençait à tomber, elle dit au jeune homme :

—Il ne lui importe guère qu'il fasse aujourd'hui un beau ou un vilain temps.

—Pauvre diable! murmura l'autre.

Une heure après, — non loin de là, — en tête-à-tête, — ils étaient ivres tous deux.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.

Gilbert. 1

Madame Serviani. 83

La Justice du Mari. 105

Lise. 131

Jean Romain.. 147

Le numéro treize. 175

Au jour d'aujourd'hui.. 225

Paris-Misérable.. 283